




OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.





TOME VIII.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

TABLE DES MATIÈRES.

Poësies.

Correfpondance.

POESIES.

ÉPITRE à CATT.

O Catt! nos jours, nos ans s'écoulent;
Qui peut hélas! les arrêter?
Le temps, les destins qui nous roulent,
Ne cessent de nous emporter.
Nous avons deux temps dans la vie:
L'un est l'empire de l'erreur,
Où nous possédons le bonheur;
L'autre est pour la philosophie,
Il est triste, morne & rêveur.
Encor dans la fleur de votre âge,
Le premier est votre partage.
Le charme des illusions
Et l'ivresse des passions
Remplissent votre cœur volage;
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation;

Tout vous rit, & tout vous engage
A rendre un éternel hommage
Au plaisir sans réflexion.
Votre ame toujours dissipée,
Tourbillonnant dans les plaisirs,
Par l'abondance des désirs
Se trouve sans cesse occupée.
Ici l'Amour en badinant
Décoche une flèche dorée,
Dont vous sentez incontinent
Dans le cœur la pointe acérée:
Vous soupirez, vous vous troublez,
Soudain vos feux sont redoublés;
Vos sentimens, toute votre ame,
Sont à l'objet qui vous enflamme;
Vous domptez ce cœur rigoureux,
Un moment vous êtes heureux;
Mais l'inconstance vous réclame,
La jouissance éteint vos feux.
Vous quittez donc votre maîtresse,
Et revenu de votre ivresse,
L'amour a dirigé vos pas
Vers les filets que tend Sylvie;
Vous y tombez, & votre vie
Se termine par le trépas,

Si vous ne contentez l'envie
De posséder autant d'appas.
Bientôt une autre lui succède,
Vient son tour, & celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont l'amour vous rend le sujet.
Ainsi courant de belle en belle,
Un heureux instinct vous appelle
A goûter des plaisirs nouveaux.
Des soucis la troupe cruelle,
La prévoyance & sa séquelle
Ne troublent point votre repos;
Votre cœur ouvert se deploie
Au sein de la société,
Aux épanchemens de la joie.
Dans votre heureuse liberté,
Tout semble créé pour vous plaire;
La vérité sans contredit,
Souvent dure & toujours févère,
Ne vaut pas lorsqu'on l'applaudit
Une jouissance en chimère;
Être heureux, c'est la grande affaire,
Et dans ce séjour imposteur
Où tout est fiction & songe,
Qu'importe qu'en nous le bonheur

Naiſſe dans le ſein de l'erreur?
Chériſſons-en jusqu'au menſonge.
On l'a tant dit, nous ſommes tous
Les uns plus, les autres moins fous;
Ce fait me ſemblant très-probable,
Choiſiſſez la folie aimable;
De tous les agrémens pour nous
Elle eſt la ſource intariſſable.
Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardez-vous d'approfondir rien.
Tout eſt preſtige en cette vie.
Des objets de votre folie,
En fidelle Épicurien,
Effleurez la ſuperficie.
Vos plaiſirs ſont comme une fleur,
Cueillez-la d'une main légère;
A ſa nuance, à ſa couleur,
Au doux parfum de ſon odeur
S'attache un prix imaginaire.
Ah! nos ſens ont tout à riſquer
De qui veut métaphyſiquer:
La roſe ſous la main profane
Qui s'obſtine à la diſſéquer,
Perd tout ſon éclat & ſe fane.

Le monde, & ſans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre;
L'examiner & le connoître,
C'eſt apprendre à s'en dégoûter.
Pour moi qu'une longue infortune,
Le temps & les maux ont flétri,
Sous le fardeau qui m'importune
J'ai fait divorce avec les ris,
Je touche aux bornes de ma vie,
L'erreur de chez moi s'eſt enfuie,
Et la raiſon à mes eſprits
Montrant ſon auſtère figure,
Me force à ſuivre ſon allure,
Et prétend qu'en mes fonctions
Avec ſon compas je meſure
La moindre de mes actions.
Cette raiſon a ſes apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eſt un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en ſervant les autres.
Après tous les deſtins divers
Que l'un eſſuie & l'autre évite,
Préſens que dans cet univers
Répand la fortune maudite,
Nous allons tous au même gîte;

Les ignorans & les experts
Pafferont tous l'eau du Cocyte.
Mais lorsque la mort décrépite
Vers fes abymes entr'ouverts
Voudra diriger votre fuite,
L'amour & les plaifirs légers
Jusqu'au portique des enfers
En foule iront à votre fuite;
Et pour moi, rêvant triftement
Au coup du cifeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paffer dans la fatale barque.
N'allez donc pas vous deffaifir
Des erreurs, charmes de la vie:
O Catt! un moment de plaifir
Vaut cent ans de philofophie.

De Breslau en Janvier 1762.

ÉPITRE
à
MONSIEUR MITCHEL,
ſur
l'origine du mal.

Miniſtre vertueux d'un peuple dont les lois
Ont à leur ſage frein aſſujetti les rois,
Chez vous la liberté reſpire auprès du trône,
Et contient le tyran s'il fulmine & s'il tonne.
Vos princes jouiſſant d'un droit vraiment royal,
Sont libres s'il font bien, enchaînés s'ils font mal;
Que leur ſort eſt heureux! qu'ils ſont dignes d'envie!
Ils ſont à la vertu liés toute leur vie;
La juſtice & les lois ont réglé leur devoir,
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir,
  Pourquoi, mon cher Mitchel, pourquoi l'Être ſuprême
N'a-t-il donc pas daigné nous enchaîner de même?

Nous garderions empreint le fceau de fa bonté,
Nous n'aurions point hélas! la trifte liberté
De quitter la vertu pour embraffer le vice;
Pourquoi nous expofer au bord du précipice?
Moins libres dans nos choix, nous ferions plus heureux,
Et la néceffité nous rendroit vertueux:
L'innocence & la paix habiteroient la terre,
Plus de deftruction, d'affaffinats, de guerre.
Quel grand fujet, Mitchel, à nos réflexions?
Comment concilier ces contradictions?
L'Être fuprême eft bon, & l'homme eft miférable:
Pour nos foibles efprits abyme impénétrable,
Mais fecret important loin de nos yeux placé,
Auquel tout notre fort fe trouve intéreffé.
D'où vient le mal moral? d'où vient le mal phyfique?
Votre Locke profond, fi fage & méthodique,
Et Clarcke & Shaftsbury n'auroient ofé risquer
De toucher cette énigme & de nous l'expliquer.
J'écarte de vos yeux ces vifions trop folles
Dont la Grèce égarée inondoit fes écoles;
Elle attribuoit tout au pouvoir du hafard.

Un ſyſtême lié par la ſageſſe & l'art,
Dont l'ordre, le rapport, le but ſe manifeſte,
Démontre ouvertement un ouvrier céleſte.
Le haſard n'eſt qu'un mot, ſans rien ſignifier,
A l'orgueil ignorant qui ſert de bouclier.

Voulez-vous de Manès adopter le ſyſtême,
Concevoir de deux Dieux l'égalité ſuprême?
L'un eſt l'auteur des biens, l'autre répand les maux.
La diſcorde auſſitôt rendra ces Dieux rivaux.
Si Rome ſuccomba quand Céſar & Pompée
Luttoient pour s'arracher leur puiſſance uſurpée,
Quel ſeroit, penſez-vous, le ſort de l'univers,
Si le ciel combattoit le pouvoir des enfers?
Du trouble & du déſordre obligés de s'accroître
Un chaos plus confus auroit donc dû renaître,
Pour ſoutenir ce monde, & pour le protéger,
Un Dieu ſuffit; ſon bras ne peut ſe partager.

Ce Dieu dont la nature a publié la gloire,
Dont chaque aſtre en ſon cours rappelle la mémoire,
Eſt non ſeulement grand, éternel & puiſſant,
Mais clément, débonnaire, & ſurtout bienfaiſant;

Ce font ces attributs que l'univers adore.
N'eft-ce pas fa bonté que tout mortel implore?
Tels font les traits frappans qu'il grava dans nos cœurs.
Un être mal-faifant, objet de nos terreurs,
Ne peut être le Dieu que des antropophages;
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des fages.
..Venons au nœud gordien où gît tout l'embarras;
Pope en le maniant ne le dénoua pas.
Comment, me direz-vous, un Dieu fi débonnaire
De maux accumulés accabla-t-il la terre?
Quel eft l'auteur du mal? Je ne vous réponds rien.
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien?
De ce fujet abftrait les ténèbres fublimes
Effrayant ma raifon, découragent mes rimes:
Moi qui chez faint Thomas n'ai point pris mes degrés,
Modefte adorateur des myftères facrés,
Je crains d'être profane en touchant ce problême.

Paſſe pour votre Roi des Henri le huitième,
Poſſeſſeur du ſavoir de nos loyaux aïeux,
Plein de ſa ſcolaſtique & d'auteurs ténébreux,
Qui verſa ſur Luther pour la gloire papale
Tous les flots érudits d'horreur théologale;
De ſon travail ingrat dont Léon dix fit cas,
L'écrit au Vatican fut, rongé par les rats.
Si cependant, Mitchel, vous déſirez d'apprendre
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne ſauroit entendre,
Sur leurs pas haſardeux oſons nous eſſayer;
Mais, hélas! ces docteurs n'ont pu que bégayer.
Nous devons convenir, ignorans que nous ſommes,
Que l'Être tout-puiſſant ne devoit rien aux hommes;
Rien n'ayant pu gêner ſon pouvoir abſolu,
Il a pu les former ſelon qu'il a voulu.
L'éternel artiſan débrouillant la nature,
Ne fit point de contrat avec la créature.
Sans qu'elle y conſentît, il lui donna le jour.
Nous fûmes condamnés à vivre en ce ſéjour,

Pour qu'on verſât ſur nous de deux tonneaux céleſtes
Des biens ſi paſſagers & des maux ſi funeſtes.
Mais d'autres animaux ſont auſſi malheureux:
Tout être éprouve ici des deſtins rigoureux.
L'homme ne tient-il pas à la nature entière?
Il eſt un compoſé des corps de la matière.
Voyez ces élémens en guerre & diviſés,
Par leur choc éternel l'un à l'autre oppoſés,
La chaleur & le froid, & le ſec & l'humide
Prêts à briſer le frein qui les retient en bride;
Et vous vous étonnez du choc des paſſións,
Enfans ſéditieux de nos ſenſations?
L'homme étant le jouet de la viciſſitude,
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude.
Si dans ce tourbillon il ſe change en effet,
Il ne pouvoit pas être impaſſible & parfait;
C'eſt de l'éternel ſeul l'attribut légitime.
Mais quel eſt le principe enfin qui nous anime?
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement;
Rien ne peut ſe mouvoir que par le changement.

Tandis que notre ſort par néceſſité change,
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur ſans mélange,
Nos parens, nos amis doivent naître & mourir,
Nous devons pleurer, rire, eſpérer & ſouffrir.
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme eſt-il dans le monde?
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,
La chaîne qui deſcend de l'homme aux végétaux,
Du ſublime Newton aux moindres vermiſſeaux,
De la profuſion accidens néceſſaires
Sont produits pour orner les plaines ſublunaires;
Peut-être l'Éternel voulut qu'en ce ſéjour
Tout atome jouît de la vie à ſon tour.
Voyez dans vos jardins ſous un tas de pouſſière
Les fourmis à l'écart creuſer leur fourmilière,
Pourroient-elles penſer que la faveur des Dieux
Créa pour les fourmis, l'eau, la terre & les cieux?
Sans les voir, en paſſant, le maître du domaine
Écraſe ſous ſes pieds leur engeance hautaine.

L'auteur de la nature eſt au deſſus des lois:
Il n'eſt point notre eſclave, il eſt libre en ſes choix;
Dans un des moins parfaits des univers poſſibles,
D'un bonheur paſſager il nous fit ſuſceptibles.
S'il eſt des ſcélérats opprobres des humains,
Nous avons des Catons & des Marc-Antonins.
Soyons contens, ce monde à nos vœux doit ſuffire.

A moins que d'être enfer il ne feroit pas pire,
Répond le philoſophe avec ſimplicité:
Pénétrez donc au fond de la difficulté;
Je veux ſavoir comment un Dieu juſte, équitable,
Fait ſouffrir l'innocent ainſi que le coupable.
J'éprouve un ſort affreux, mais l'ai-je mérité?
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité?
S'il eſt injuſte, ô ciel! quelle penſée horrible!
L'ignorance ou l'erreur eſt mon lot infaillible.
Le mal ne peut venir d'un être tout parfait,
Quelle origine a-t-il? d'où vient-il? qui l'a fait?

Eſſayons cependant s'il n'eſt aucune route
Moins fertile en écueils pour nous tirer de doute.

Sup-

Suppofez avec moi, fans toucher aux autels,
Que l'univers & Dieu font tous deux éternels.
L'homme animal penſant & le reptile inſecte
Sont tous deux compofés d'une matière abjecte;
Cette imperfection n'a pu fe démentir,
Et les êtres divers ont dû s'en reſſentir.
Dés qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
Le mal eſt néceſſaire & devient mon partage.
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
Quand je vois la vertu gémir & ſoupirer,
Et le crime infolent dans fa cruelle ivreſſe
De fon triomphe injuſte accabler la foibleſſe.
Sans doute un créateur s'y devoit oppofer;
Mais Dieu jusques à nous ne peut fe rabaiſſer;
Il borne fon pouvoir à des lois générales,
A la fécondité dont fes mains libérales
Raniment l'univers dans fon épuifement,
Au principe inconnu de ce grand mouvement
Qui pouſſe & qui retient dans fa courfe rapide
Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.

En ſcellant ſes travaux du ſceau de ſa grandeur,
Dieu ſeul de ce grand tout eſt le conſervateur:
Les ſaiſons & les jours, c'eſt lui qui les diſpenſe;
Mais de lui juſqu'à nous l'intervalle eſt immenſe.
Peut-être la matière, indocile à traiter,
Rebelle à ſes deſſeins a ſu lui réſiſter.
Deux cauſes exiſtant égales en puiſſance,
L'agent n'a pu ſur l'autre emporter la balance;
De deux mauvais partis il lui reſtoit le choix,
Et ſur le moins mauvais il a réglé ſes lois.

Peut-être en me voyant étaler ce ſyſtème,
Votre raiſon, Mitchel, n'y ſouſcrit pas de même;
Vous cherchez l'évidence en ces ſujets obſcurs.
Mais l'art conjectural a-t-il des côtés ſûrs?
La matière éternelle & pourtant imparfaite,
Loin de vous contenter, vous choque & vous arrête.
A ces objections que répondrai-je, hélas!
Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas.
L'homme a contre l'erreur des armes offenſives;
Mais ſes opinions manquent de défenſives.

Le mal eſt dans le monde, il n'eſt que trop certain;
On ne peut l'en bannir, on le déguiſe en vain;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en eſt la victime:
Je défends la bonté, l'honneur de l'Éternel;
Je puis mal deviner, ſans être criminel.

Mais on me preſſe encor, on s'efforce à me dire
Que nous ſommes heureux: hélas! je le déſire,
Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,
Que je n'entende plus ni ſoupirs ni regrets.
Notre ſort, me dit-on, ne paroît point étrange;
Dieu plaça les humains entre la brute & l'ange.
Je ſais qu'aux animaux l'homme eſt ſupérieur,
L'ange eſt plus inconnu; mais je ſerois d'humeur
De laiſſer à Milton les anges & les diables,
Pour ce bizarre auteur ſujets inépuiſables.

On me répete encor que l'homme limité
Ne peut concevoir Dieu ni ſon immenſité:

D'un point dans l'univers dont il a quelque
indice,
Il juge en fouverain de ce vafte édifice;
Ce qu'il critique enfin & qu'il appelle un mal,
Eft admirable & bien conçu dans le total.
Je n'efcalade point des lieux inacceffibles.
Le crime & la douleur font des objets fenfibles,
Je fais que mon efprit eft très-foible & borné;
En fuis-je moins à plaindre & moins infor-
tuné?
Le vice eft mon tyran, mes vertus font re-
ftreintes;
Quel cœur affez cruel peut condamner mes
plaintes?
La douleur me pénètre en déchirant mon
corps,
Le chagrin de l'efprit ufe enfin les refforts,
L'avenir me prédit des maux d'une autre ef-
pèce,
Dont la caducité menace ma vieilleffe;
De périls renaiffans, de maux environné,
Je fuis dans des tourmens à vivre condamné.
Ah! quel mortel voudroit, dans la nature en-
tière,
Renaître & parcourir de nouveau fa carrière?

Voilà la vérité: mais un docteur d'Oxfort
M'anathématiſant vous dira que j'ai tort,
Qu'il fait tout, & qu'il peut, aidé de ſa ſcience,
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance;
Il croit qu'en ce ſéjour on nous veut éprouver,
Que nous portons la croix afin de nous ſauver,
Que l'ame au déſeſpoir, contrite, infortunée,
De gloire dans les cieux ſe verra couronnée.
Mais ſur trois millions à jamais réprouvés
A peine deux mortels en tout ſeront ſauvés;
Puiſſiez-vous être admis parmi leur petit nombre!
Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur & ſombre
Qui veut que Dieu créa jadis le genre humain
Pour brûler dans le gouffre où gît l'eſprit malin,
Et prétend me prouver par ſon jargon bizarre
Que mon maître eſt injuſte autant que lui barbare.
Laiſſons cet inſenſé que l'erreur a ſéduit,
Des décrets éternels profondément inſtruit,
Dans ſes égaremens, imbu de ſes chimères,
Sans ſcrupule au Démon aſſigner tous ſes frères;
Tandis que le bourru ſe plaît à diſputer,
La modeſte raiſon me condamne à douter.

D'un esprit curieux la vive intempérance
Croit par la conjecture aller à l'évidence;
Mais au lieu de pouvoir atteindre aux vérités,
Elle égare, elle induit en cent absurdités.
C'est le conte du pauvre accablé de détresses;
Pour sortir du besoin il chercha des richesses,
Un trésor qu'on disoit caché sous son foyer;
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breslau le 28 de Décembre 1761.

LE

CONTE DU VIOLON.

Certain Monsieur Vacarmini,
Éléve harmonieux de Monsieur Tartini, *)
Voyageoit pour se faire entendre
Par les trois quarts de l'univers.
Un beau jour produisant en Flandre
Lui, son violon, & ses airs,
Il se trouvoit en compagnie

*) Tartini, un des plus fameux violons d'Italie.

Où le monde ébahi de tant d'accords divers,
D'une exécution hardie,
Stupide admirateur de ses talens divins,
Redoubloit d'applaudir & de battre des mains.
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,
Lui dit: daignez à moi, comme à mes citadins,
Accorder une grâce ...., ah! tout je vous accorde;
Ordonnez, dit l'artiste, elle est à votre choix....
De votre violon détachez une corde,
Et puisqu'il vous en reste trois,
Voyez si vous pourrez suppléer par vos doigts
Au défaut de la chanterelle.
Cette invention est nouvelle,
Dit l'autre, & pourtant je verrai
Comment je vous contenterai.
Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,
Et produit des accords doux & mélodieux.
Son auditeur plus curieux
Veut encore qu'on lui retranche
Une corde; il en resta deux.
Le joueur, comme on peut le croire,
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.

Sur cela le jeune insensé
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.
Le pauvre artiste à bout poussé,
Lui joue à force d'art une chanson commune.
Alors l'importun sans façon
Détache la corde dernière:
Encor un air, mon bon garçon,
Çà, çà, je t'en fais la prière.
Mais l'instrument muet ne rendit plus de son.
Par ce conte, s'il peut vous plaire,
Apprenez, chers concitoyens,
Que malgré tout le savoir-faire
L'art reste court sans les moyens.

A Breslau le 28 de Décembre 1761.

LES

DEUX CHIENS ET L'HOMME.

Fable.

Deux gros mâtins acharnés à leur perte,
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,

Se déchiroient pour saisir la desserte
Que certain gar jeta sur leur chemin;
Le sang couloit de leur gueule entr'ouverte.
Leurs cris aigus, leurs fiers aboiemens,
Frappoient au loin l'oreille des passans.
Certain quidam d'humeur dure & brutale
Voit leur combat, se saisit d'un bâton,
Tout en fureur, sans rime, ni raison,
A double tour de son tricot régale
Nous deux champions tout meurtris de ses coups;
Toujours criant, canaille quadrupède,
Roquets maudits, qu'on s'enfuie & qu'on cède.
L'un des mâtins bouillonnant de courroux,
Tout en fuyant lui dit: Seigneur féroce,
Médiateur impertinent qui rosse
Deux vrais héros, souviens-toi qu'ici-bas
Comme on l'entend chacun fait son négoce.
Nous autres chiens nous livrons des combats
Pour quelques os, & vous pour des États.
De vrais besoins entre chiens font les guerres,
Entre nous c'est l'orgueil & cent chimères.

DISCOURS

de

L'EMPEREUR OTHON

à ſes amis après la perte de la bataille de Bédriac.

Approchez, mes amis. Les deſtins rigoureux
Inflexibles & ſourds ont rejeté nos vœux;
C'eſt à vous, chers amis, que mon cœur ſe dé-
couvre.
Vous voyez ſous vos pas l'abyme qui s'en-
tr'ouvre,
(Rarement le bonheur eſt le prix des vertus,)
Vitellius triomphe & nous ſommes vaincus.
Le dépit, la fureur empreints ſur vos viſages
M'annoncent le projet de venger mes outrages;
Je ſais ce que promet votre inſigne valeur;
Vous voyez le trépas ſans en frémir d'hor-
reur:

Si verſant votre ſang, ſi perdant votre vie,
Vous pouviez relever ma puiſſance avilie,
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains.
Mais Othon pourra-t-il approuver vos deſ-
ſeins?
Je fus ambitieux, je déſirois l'empire:
Quel homme ne l'eſt pas? Je ſors de ce délire.
Quoi! ce pouvoir fatal qu'on m'oſe diſputer,
Eſt-ce par votre ſang qu'il le faut cimenter?
Et faudra-t-il ſouffrir pour le bien d'un ſeul
homme
Que de ſes propres mains Rome déchire Rome?
La patrie à nos yeux ne doit point ſuccomber;
S'il faut que quelqu'un tombe, Othon ſeul
doit tomber,
Ma mort terminera la diſcorde civile.
Au moins à cette fois je puis vous être utile,
En arrêtant d'un coup & les proſcriptions,
Et les effets ſanglans de vos diviſions;
Tous malheurs qui du monde entraîneroient
la perte.
L'image de ces maux à mes yeux s'eſt
offerte,
Sur ce funeſte objet je me ſuis conſulté;
J'ai ſondé les replis de ce cœur agité,

Il n'a pu soutenir cette affreuse pensée.
Perdant le souvenir de ma grandeur passée,
Accablé de débris, entouré de fuyards,
J'ai jeté sur la mort d'intrépides regards.
Que me ravira-t-elle? un pouvoir peu du-
rable,
Un bien qu'en l'acceptant je connus périssable,
Un bien que tout mortel doit quitter quelque
jour.
Ah! que Vitellius le possède à son tour.
Je veux, de quelque éclat dont brille sa vi-
ctoire,
D'un ennemi vainqueur surpasser la mémoire;
S'il s'achemine au trône à force de forfaits,
Je veux en le quittant vous combler de bien-
faits.
Les Dieux m'en sont témoins, lorsque daignant
m'élire
Par vos soins généreux je parvins à l'empire,
Ma seule intention, mes désirs & mes vœux,
Étoient de rendre Rome & mes amis heureux.
Le Ciel qui me traverse & le Destin contraire
Détruisent maintenant ce projet salutaire.
Leur courroux n'a point su me ravir les moyens
De sauver mes amis & mes concitoyens.

Sans que Vitellius dans votre ſang ſe baigne,
Je lui céde mes droits, qu'il triomphe & qu'il
règne:
L'empire veut un maître, il n'en peut avoir
deux;
Qu'il poſſède un pouvoir ſouvent ſi dangereux,
Et quoiqu'uſurpateur, déformais magnanime,
A force de bienfaits qu'il efface ſon crime;
Et prépare aux Romains des deſtins fortunés.
Des mains de ces cruels contre vous acharnés
Demain par mon trépas j'arracherai les armes...
Mais quels cris, quels ſanglots, & quel torrent
de larmes?
Serai-je hélas! l'objet de ces vertueux pleurs?
Je ſuis trop fortuné, j'ai régné ſur vos cœurs;
D'un déſespoir mortel vos fronts portent le
ſigne:
D'amis ſi généreux Othon ſe rendra digne.
Dans un pouvoir ſans borne à mes ſoins confié,
Je conſervois un cœur ſenſible à l'amitié.
Un ſimple citoyen eut l'ame aſſez hardie
Pour dévouer ſes jours au bien de la patrie;
Si Décius fournit un tel trait de grandeur,
Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un Em-
pereur?

C'eſt lui qui pour l'État doit préſenter ſa tête,
Pour conjurer l'orage & calmer la tempête:
Othon, né citoyen, doit ſes jours à l'État;
Il vous les doit à vous, s'il n'a le cœur ingrat.
Le danger eſt l'épreuve où brille une ame ferme;
Au ſort inexorable elle preſcrit un terme.
On ne meſure point le règne des héros
Par d'inutiles jours coulés dans le repos.
Je n'ai que trop vécu, ſi l'univers publie
Le vertueux motif qui termine ma vie;
Si l'on dit que voyant l'État près de périr,
Othon pour le ſauver conſentit à mourir.
Amis, ſans balancer en ce péril extrême,
Courez chez le vainqueur, c'eſt mon ordre ſuprême.
Je vous rends votre foi, je vous rends vos ſermens.
Le tems preſſe, fuyez, profitez des momens;
Pour la dernière fois que je vous vois paroître,
Obéiſſez encor aux lois de votre maître.
J'approche de ma fin, je ne ſuis déjà plus:
En quittant de mes ſens les fragiles tiſſus,
Le cœur rempli de vous, ma dernière penſée,
Ma dernière prière à nos Dieux adreſſée,

Sera qu'après ma mort ils daignent dignement
Payer votre tendreſſe & votre attachement,
Et que vous accordant un ſort toujours proſpère,
Ils faſſent envers vous ce qu' Othon n'a pu faire.
Vous bénirez mon ſort; la mort n'eſt point un mal,
Le genre humain lui paye un tribut général.
Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,
Du ſceau de la vertu ſceller ſa dernière heure!
Si notre-eſprit s'éteint au moment du trépas,
Il n'eſt plus de douleurs, de ſoins, ni d'embarras;
Si le coup qui détruit cette fragile trame,
N'eſt point aſſez puiſſant pour atteindre à mon ame,
Je trouverai des Dieux aux pervers peu connus,
Dieux rémunérateurs de nos foibles vertus.
Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,
Et jouir dans les cieux d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen le 1 Décembre 1761.

DISCOURS

de

CATON D'UTIQUE

à son fils & à ses amis avant de se tuer.

Nos malheurs sont au comble, ô jour que je déteste!
De ta grandeur, ô Rome! il n'est rien qui te reste.
Ah! de tes demi-Dieux les immortels travaux,
Le fruit de tes combats, le sang de tes héros,
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde,
Sur le débris des rois, sur l'empire du monde,
Le prix de ta vertu, celui de tes succès,
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,
Enfonce dans ton sein son glaive parricide;
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,
L'ambitieux César en perce tes amis.

Il

Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;
S'il eſt héros en Gaule, il eſt tyran dans Rome:
Ce cruel deſtructeur de notre liberté
Contre un ſénat de rois citoyen révolté,
Bouleverſe l'État, l'attaque, le déchire;
Tout tombe, tout périt, la république expire.
Et nous vivons encor? & nous ſommes témoins
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos ſoins?
La vertu combattoit pour la cauſe commune;
Les lois étoient pour nous, pour Céſar la fortune:
L'univers eſt ſoumis aux fers des ſcélérats.
Qu'il règne le cruel ſur des Catilinas,
Dignes d'accompagner ſa pompe triomphale.
O héros immolés aux plaines de Pharſale!
O manes généreux des derniers des Romains!
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains,
Où ſans diſtinction repoſe votre cendre,
A mes ſens éperdus vos voix ſe font entendre:

„Quitte, quitte, Caton, ce féjour détefté
„Où le crime infolent détruit la liberté;
„Jouet infortuné des guerres inteftines,
„Vole t'enfevelir fous nos triftes ruines.„
Oui, vengeurs malheureux de nos augu-
ftes lois,
Caton ne fera point rebelle à votre voix;
Mais fauvons nos débris épars fur ce rivage,
Qu'ils voguent loin des bords où dominoit
Carthage,
Loin du joug qu'un tyran voudroit leur im-
pofer.
Alors de mon deftin je pourrai difpofer.
Et toi, mon feul efpoir, à qui je donnai l'être,
Que je laiffe en mourant fous le pouvoir d'un
maître,
Fuis les lieux corrompus, le féjour profané
Où ce vainqueur répand fon fouffle empoi-
fonné;
D'un tyran orgueilleux fuis l'afpect effroyable,
Cherche en d'autres climats un ciel plus favo-
rable,
Et te maintenant libre en ce fiècle odieux,
Souviens - toi des vertus dont brilloient tes
aïeux.

Que ton cœur en conserve un souvenir modeste,
Et loin de t'opposer à ce destin funeste,
Qui renverse l'État en détruisant ses lois,
Laisse aux Dieux irrités leur vengeance & leurs droits.
Sans chagrin, sans douleur vois expirer ton père;
Bénis, bénis le jour qui finit ma misère.
Je veux d'un front serein m'élancer à tes yeux
Des fanges de la terre au temple de nos Dieux;
Dans cet asile saint, la gloire & la justice
Abreuvent la vertu d'un torrent de délice;
Là je retrouverai Pompée & Scipion,
Et ces héros dont Rome a consacré le nom.
Oui, César, à ma mort tu porteras envie;
Un illustre trépas va couronner ma vie.
Véritable Romain, libre, & maître de moi,
Je préfère la mort à vivre sous ta loi.
Il est temps, finissons; donnez-moi mon épée:
Du sang des citoyens elle n'est point trempée,
Mon sang est le premier qui la fera rougir.
Mais quoi? . . . . tenteroit-on de me désobéir?
Forme-t-on des complots? qu'enferme ce mystère?

Ah! timides amis, que prétendez-vous faire?
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon fort?
Il eft mille chemins pour courir à la mort,
Ils me font tous ouverts, ma mort eft néceffaire.

Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,
Vivant & défarmé dans les bras du vainqueur,
Le défenfeur des lois à leur perturbateur,
Un vrai républicain au tyran qui le brave?
Caton ornera-t-il fon triomphe en efclave?

Ah! tels étoient les fruits de votre aveuglement.
Déteftez vos erreurs, penfez plus noblement.
Le fage avec mépris voit la mort fans la craindre.
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre:
Quand on voit fa patrie & fes amis périr,
Un lâche y peut furvivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlén le 8 Décembre 1761.

ALLÉGORIE.

Deux voyageurs jeunes & curieux
De l'orient parcouroient divers lieux.
On leur apprend qu'une grotte enchantée,
Depuis long-temps des peuples refpectée,
Se trouvoit là; pleins d'admiration,
Ils vont la voir, mais fous condition.
    Car mon lecteur faura qu'en la caverne
Nul curieux n'ofoit porter lanterne;
Sombre en étoit le ténébreux féjour,
Et l'enchanteur furtout craignoit le jour.
Jamais lueur n'en éclaira l'interne.
    S'il avenoit que quelque impertinent
Ofât léfer cette règle abfolue,
Aveugle étoit, d'abord perdoit la vue.
On en faifoit plus d'un conte étonnant,
Propre à tourner une tête innocente;
Car rien ne gagne auffi vîte à l'inftant
Que la terreur d'une fainte épouvante.
    Nos étrangers vont felon ce traité,
Sans éclairer leur démarche tremblante,

Dans l'antre fourd braver l'obfcurité.
(Mais que ne peut la curiofité?)
Tout en entrant, l'un dit à fon confrère:
„Ceci fent l'art d'un grand magicien.
„Que de beautés cette caverne enferre?
„J'aime le grand & l'extraordinaire.
„Vois-tu ce jafpe, & remarques-tu bien
„Ces chapiteaux au deffus des colonnes?
„Ah! quels tréfors! c'eft de l'or le plus fin.
„Cette corniche à palmes & couronnes,
„Quel bel ouvrage & quel riche deffein?„
Son compagnon confidère, examine:
Le préjugé lui troubloit le cerveau,
(Ce n'eft pas-là, direz-vous, du nouveau,)
Il penfe voir tout ce qu'il examine.
Après qu'en foi longuement il rumine,
„Ces chapiteaux, dit-il, ne font point d'or,
„Mais bien d'argent; ces colonnes encor,
„Sont de lapis, & ces grandes ftatues,
„Tout à l'entour dans ces niches reçues,
„Sont du plus clair & transparent criftal.„
„Oh! tu rêves, dit l'autre, ou tu vois mal:
„De l'argent là font vifions cornues.„
Le partifan de l'argent, très-brutal,
Soutient fa caufe, en gros mots fe querelle;

L'entêtement, la colère s'en mêle;
On jure, on peste, on veut avoir raison,
Et le bon sens n'étoit plus de saison.
Tout en criant on regagne la rue,
Du peuple sot l'imbécille cohue
Accourt, s'attroupe: & bientôt disputant
Entre les deux champions se partage;
Tel est pour l'or, un autre pour l'argent.
Parmi ces fous il se rencontre un sage:
Ce n'est pas trop de ce monde l'usage;
Mais il y fut; de vous dire comment,
Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.
Il soupira de la mystique rage
Qui s'emparoit des esprits échauffés,
Car ils étoient pareils aux fous fieffés.
Bien informé du point de la dispute,
Le sage veut lui-même examiner
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.
Sans dire mot il part, il exécute
Tout doucement l'entreprise sans bruit;
Sous son manteau il cache une lanterne,
Il voit la grotte, il entre, il y discerne
Tout aussi loin que sa lumière luit,
Ne trouve point colonnes ni statues,
Chapiteaux d'or, les beautés apperçues,

„Je vois, dit-il, des roches toutes nues,
„Ouvrage brute où rien ne reſſent l'art,
„Tel que partout la groſſière nature
„En a produit comme il plait au haſard.
„Sublime objet de fraude & d'impoſture,
„O grotte! il faut que tu reſtes obſcure,
„Tu n'as de prix que par l'illuſion.„
Vers ſon logis il reprit ſon allure,
Point aveuglé ne fut, on nous l'aſſure,
Point ne fronda la ſuperſtition,
Monſtre & tyran du ſublunaire empire.
Il ſut garder au fond de ſa maiſon
La vérité, ſans daigner la produire.
Ah! cher lecteur, il avoit bien raiſon.
L'erreur ſe cache, elle craint & redoute
L'éclat brillant dont luit la vérité:
Un ſeul rayon qui perce dans ſa voûte,
En éclairant ſa ſombre obſcurité,
Met impoſteurs & dupes en déroute.

Fait à Breslau ce 23 Fév. 1762.

FACÉTIE

AU

SIEUR D'ALEMBERT,

grand géometre, indigné contre le frivole plaisir de la poësie.

Amans des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers & couverts de la gloire
Qu'Apollon diftribue à fes chers favoris,
Abjurez déformais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes fciences
Toifant de fon compas les accens de vos voix,
A de fon tribunal prononcé vos fentences;
Tremblez & refpectez fes lois.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens & les Grecs & les Dieux,
Agiffant, combattant, entretenant la guerre
Où périffent Priam & fes fils malheureux,

A quoi fervent ta force & ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de
génie
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché fur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes fots admirateurs,
Et prétend voir dans fon grimoire
Que tu n'étois qu'un fablier.
Au pays des badauds la mode eft de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta
gloire,
Sont près de la facrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite &
Virgile,
Vous qu'infpiroient jadis les Grâces & l'Amour,
Quand ils vous dictoient tour à tour,
Sur le ton fimple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaifir on relit chaque jour,
Ces tableaux fi rians d'un afile champêtre,
Ce ruiffeau près duquel couchée au pied d'un
hêtre
Phyllis careffe fes moutons.
Les tendres fentimens que Lycidas fent naître

Ne nous font après tout connoître
Que d'amans ingénus les douces passions,
Sans un seul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle étoit votre frénésie?
Il nous faut des calculs & des solutions.
O sublimes esprits! desquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaste champ des
cieux,
Vous franchîtes l'immense espace
Qui sépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où sont les
Dieux.
Sachez, Pindare, & vous Horace,
Qu'insensible à vos chants les plus mélo-
dieux,
La farouche philosophie
Traite l'enthousiasme & l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je? o tendre Ovide!
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide,
Mais vous ne pûtes présumer
Que la fécondité d'une Muse fluide
Vous feroit des Gaulois un jour mésestimer:

Que n'alliez - vous chez eux confulter un
Druide?
Il vous auroit appris que l'art de les charmer
Confifte à renoncer au Dieu qui vous poffède,
A courir, arpenter fur les pas d'Archimède.
O fecret des beaux vers inconnu jusqu'à
nous!
Comment s'eft-il donc fait que tant d'illuftres
fous,
Penfant que leur génie enfantoit des merveilles,
Confacrèrent leurs foins, leurs travaux & leurs
veilles
A peindre les objets qu'enferre l'univers,
A toucher, émouvoir, & plaire par leurs vers?
De ce goût furanné l'on abolit la mode.
Un rabbin newtonien réforme notre code;
Des poudres du calcul au bout de l'occident.
Le Parnaffe a vu naître & fortir fon tyran.
Tout fe confond, tout change, il n'eft rien
qu'il conferve,
Il foule fous fes pieds la poëtique verve.
Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons:
Plus d'images en vers, ni de comparaifons;
Son auftère rigueur en feroit offenfée,
Et fa prolixité fenfiblement bleffée.

Que déformais vos vers foient durs & décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, & de calculs ornés.
Au lieu de travailler fur des fujets épiques,
Mettez en beaux fonnets les *fections coniques.
Pour amufer un roi d'ennuis toujours muni,
Que fur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.

S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtreffe,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous preffe;
Sans vanter fon efprit, fes charmes, fes appas,
A toifer tous fes traits employez le compas,
De leur proportion comparez la mefure,
Et puis laiffez errer la vague conjecture:
Vous ferez un ouvrage & phyfique & profond,
En vers, comme en faifoient Muffchenbrœck & Newton.

Dans des cerveaux brûlés jadis la fable éclofe
Enfanta les vains Dieux de la métamorphofe,
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'efpace infini qu'on appelle l'éther,

Par Venus désigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur!
Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur;
Rejetez le sens clair de leur allégorie,
La vérité voilée est à demi flétrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roseaux,
Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent secret de plaire & de charmer!
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paroître,
Au sourcil refrogné ce sombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de son aride & stérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes fornettes
Le titre fastueux de premier des poëtes?
Pour acquérir ce nom par de hardis essais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits;
Leur charme lèvera le fatal anathême
Que la haute science a lancé contre nous.

En faveur de ce théorème
Nous nous concilierons tous.

Théorème.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils feront égaux à deux droits.

Démonſtration.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes ſections,
Et au moyen d'équations
Toujours deux angles droits réſulteront d'i-
celles.

Id quod erat démonſtrandum.

A Dittmansdorf le 3 d'Août 1762.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

après l'affaire de Reichenbach.

Hé bien voilà ces postillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puissent-ils de nos camps & de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaisir & la joie,
La vive & saillante gaîté,
Compagne de votre bel âge!
Puisse le récit non flatté
D'un assez léger avantage
Rétablir la sérénité,
Le calme & la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage!
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible & vigoureux siége;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le destin
Dans certain combat clandestin
Nous a su garantir du piége

Que

Que l'implacable Autrichien
Nous tendoit en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'étoit pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour si petits exploits ne firent si grand bruit,
Le politique, d'une ame hautaine
Vous soutiendra qu'on est réduit
A nourrir d'espérance vaine
Le public aveuglé fait pour être séduit.
A * * * ainsi * * * le mène
Du Canada jusqu'en Ukraine;
Qui sait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuser lâchement en scélérat habile
La confiance & la candeur
D'un peuple frivole & facile.
Ah! fasse d'un ciron qui veut un éléphant;
J'aime la vérité, le vrai seul est charmant.
Je ne veux point de bruit, de pompe solennelle,
Pour immortaliser le succès d'un moment.
Ce sujet, Marquis, me rappelle

Ce trait d'un Suiffe goguenard:
Il mangeoit gras, c'étoit carême;
Un orage furvint avec un bruit extrême.
Certain dévot, maître cafard,
Au front fournois, à l'œil hagard,
Lui dit, vous excitez la célefte colère;
L'autre s'écrie en vieux foudard,
Grand Dieu, que de fracas! épargne ton tonnerre,
Ce n'eft qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes penfées fur les poftillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il eft bon de fe réjouir d'un grand malheur que nous avons évité; cependant, mon cher Marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière; & pour vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crife avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hafard, à la deftinée, ou à la providence; car certainement tous les trois, ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laiffe faire vos petites réflexions philofophiques fur cette matière obfcure & impénétrable; fi vous y faites

quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

A Péterswalde 19 Août 1762.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

sur

son Timée de Locres qu'il lui avoit envoyé.

Dans la fleur de mes ans je m'occupois d'Ovide,
Où je suivois Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton
Je pris goût pour Sophocle, Horace & Cicéron;
Plus mûr j'étudiai César dans son allure,
Leibnitz & Gassendi, mais surtout Épicure.
A présent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Énervant ma vigueur grisonne mes cheveux,

Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres;
La folle ambition de ces faquins mitrés,
La luxure & l'orgueil de ces fronts tonsurés
Amuse en m'irritant ma pesante vieillesse.
Je m'emporte en voyant la honteuse foiblesse
De lâches souverains sous la tiare rampans
Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans.
Je me gausse des saints & ris de leurs reliques;
Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'imposteurs révérés, pour abuser les sots.
Le cerveau tout rempli de leur saint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage.
Un plus sage que moi n'auroit pu différer
De se jeter dessus & de le dévorer;
Mais mon esprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne & mensonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout se purger.

Attendez, s'il vous plait, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ses viscères,
Et que mon esprit pur & net de ces erreurs
Se prépare à se joindre à vos admirateurs.

Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suspende les torrens & glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury:
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philosophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre sein puiser la vérité.
Nous examinerons la nature des choses;
Remontant par degrés à leurs premières causes,
Nous verrons avec Lock combien sur notre corps
La méchanique influe & règle ses ressorts;
Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,
N'est qu'un effet brillant des loix de la matière.

Mais, hélas! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muses, on le sait, redoutent les alarmes,
Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes;

Si leur temple s'entr'ouvre au défir des héros,
C'eſt dans des jours ſereins, à l'ombre du repos:
Mais dans des champs ſanglans, parmi la barbarie,
Mars même iroit en vain courtiſer Uranie.
Nos yeux ne ſont frappés que d'objets inhumains,
Déteſtables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition & des haines des princes,
Qui penſant conquérir, déſolent les provinces.
L'Europe tout en feu va ſe bouleverſer:
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penſer?
De tant d'événemens le cours prompt & rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide;
Dans l'agitation de ce flux & reflux
Il faut rendre le calme à mes ſens éperdus.
Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuſe un certain Archimède,
Tandis que Métellus & la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés ſe frayoient des chemins,

Qui demeurant tranquille & maître de lui-
même,
Au fond de son jardin résolvoit un problême.
J'estimerois bien plus ce sage indifférent,
Si chargé de la ville & du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces soins pu suivre ses études.
Moi, dont l'esprit pesant & peu développé
Par un objet unique est long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raison le digère,
Ne la point surcharger de plus d'une ma-
tière.
Je n'ai point en naissant eu des bienfaits du
ciel
Un génie étendu, sublime, universel:
C'est pourquoi prudemment je me borne &
resserre
Dans les confins marqués de mon étroite
sphère.
Vous, formé, né, mûri sous le ciel pro-
vençal,
Loin des sombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un esprit vaste, ingénieux, facile,
Vous nous supposez tous pétris de même ar-
gile,

Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.
Non, Marquis, les esprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules César quel nombre de Varus?
Et contre un seul Virgile il est cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature est avare,
Le médiocre abonde & l'excellent est rare.
Conservez les beaux dons qui vous sont départis.
Grand nombre de mortels sous les sens abrutis
Végettent beaucoup plus qu'ils ne pensent & vivent,
Et sans réflexions leurs jours vides se suivent,
L'image qu'imprima sur eux le créateur
Du temps qui ronge tout sent le bras destructeur.
Supportez leurs défauts en plaignant leurs misères;
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui passent à la fois leur force & leurs talens;

Ne les mesurez point selon votre opulence,
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence.
Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importans
Qui demandent mes soins & ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Ces vers se ressentent, mon cher Marquis, du temps où ils sont produits. J'ai des soucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracasseries de finance, enfin une multitude d'occupations désagréables qui m'obsèdent. Mes vers vaudroient peut-être un peu mieux, s'ils avoient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils seront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine, devroit renonçer à la poësie. Mais on dit que les poëtes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, surtout lorsque le poëte ne viole pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que

pour s'amuser, & qu'il est le premier à rendre justice à son foible talent. J'aimerois mieux, je vous l'avoue, faire à présent un beau & bon traité de paix qu'un poëme épique, & au défaut de cela, battre bien serré les Autrichiens, plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en seriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, & plier sous le joug des événemens qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher Marquis; laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, & soyez sûr de mon amitié.

A Péterswalde le 22 Octobre 1762.

VERS

faits pour être envoyés par un Suisse à certaine Demoiselle ULRIQUE dont il étoit amoureux.

Je vois ici comment on prend des villes;
Leurs défenseurs, pareils à des Achilles,
Mènent grand bruit & nous résistent bien;
Ces beaux exploits, en lauriers si fertiles,
Toujours cruels, ne me touchent en rien.
J'aimerois mieux le beau secret de prendre
Un jeune cœur enclin à se défendre,
Surtout lui plaire & par mon entretien
Faire passer mon amour dans le sien.
A mon avis cet art est difficile;
Je le croirois toutefois plus utile
Que les travaux funestes des guerriers
Couverts de sang, de fange & de lauriers.
Quel triste jeu d'abymer des murailles,
Vieux monumens d'habiles ouvriers,
De s'acharner dans le fort des batailles
Et de causer nombre de funérailles!

Que si j'étois auprès de vos foyers,
Je l'avoûrai, j'aurois plutôt envie
De m'occuper à procurer la vie,
En retirant des cachots du néant
De l'univers un futur habitant.
S'il se pouvoit que celle que j'adore,
En concourant à ma félicité,
De son beau sein quelque jour fît éclore
Un rejeton de ma fécondité,
Ce trait parfait ajouteroit encore
A ses vertus, qu'on ne peut trop priser;
C'est, croyez-moi, (soit dit sans métaphore)
Le vrai moyen de s'immortaliser.
Le Dieu d'hymen autorise ces gages.
Le bien de voir croître & multiplier
N'est point celui de ces ames sauvages,
Des Iroquois & des antropophages;
C'est un plaisir qu'on peut concilier
Avec les mœurs que prescrivent les sages,
Et la vertu doit le justifier.
Voilà pourquoi Mars, ce Dieu si terrible,
Me vit révêche, inexorable & sourd,
Quand il voulut m'engager à sa cour;
Vous le savez, mon cœur tendre & sensible

Sous vos drapeaux & fous ceux de l'Amour
S'étoit naguère enrôlé fans retour.

Ce Dieu charmant m'a tenu lieu de père;
Dans fon école à Paphos, à Cythère,
De fes fecrets il daigna m'informer:
Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire
Doit en tout temps précéder l'art d'aimer.
Il me montra fon arfenal, fes armes;
Je ne vis point des tonnerres d'airain,
Mais de beaux yeux brillans de mille charmes,
Dont la tendreffe exprimoit quelques larmes,
Et qui des Dieux feroient l'heureux deftin.

Tous fes fujets vivent en affurance:
Leurs travaux font exempts de violence;
Attentions, fentimens délicats,
Soupirs, doux foins, égard & complaifance,
De tendres vers écrits fans embarras;
Pour leurs exploits, ce font baifers de flamme,
Qui font couler la volupté dans l'ame,
Qu'il faut fentir, mais qu'on n'exprime pas.

Vous le voyez, j'ai l'ame trop humaine
Pour me complaire au danger, à la peine,
Que dans les camps au Dieu Mars départis
Également fouffrent les deux partis.

Habitant doux des rives d'Hippocrène,
Toujours soumis à ma belle, à ma reine,
Je voudrois fort, si j'avois à choisir,
En lui donnant recevoir du plaisir.
A ce propos, ma divine maîtresse,
Je vous dirai le mot d'un ancien;
Russe n'étoit, non plus qu'Autrichien:
„Dieu me fit homme, ainsi je m'intéresse
„Aux biens, aux maux de toute notre espèce.„

A Dittmansdorf 1762.

AUTRE ÉPITRE

pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle *ULRIQUE.*

Ah! que j'estime les monarques,
Surtout lorsque c'est vous qui les faites parler!
Oui, s'ils pouvoient vous ressembler,
Les cours n'entendroient plus la voix des Aristarques
En vaines plaintes s'exhaler;

La vérité dans ses remarques
N'auroit rien à dissimuler;
Ces rois auroient le don de plaire,
Et l'art plus précieux de régner sur les cœurs;
Par-là cent fois supérieurs
A tout souverain arbitraire
Qui sur un peuple tributaire
Établit son pouvoir à force de rigueurs.
Mais votre empire est doux, votre ame est débonnaire,
Vous m'avez subjugué, mon joug est volontaire,
Et ce seroit pour moi le comble des malheurs,
Si jamais le destin contraire
Entreprenoit de me soustraire
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs.
Tandis que grand nombre d'esclaves,
Foulés par le sceptre des rois,
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves,
Pour se gouverner à leur choix;
Tandis que le peuple de Corse,
Toujours obstinément se ranime & s'efforce
A briser les fers des Génois;
Mon cœur ne veut d'autre avantage

Qu'à vos attraits de rendre un éternel hommage,
Et pour vous, ma Divinité,
Je renonce à ma liberté,
D'un Suiffe le feul héritage,
Qui fait des humains en tout âge
La fuprême félicité.
Idole de mon cœur, vous l'ame de mon ame,
Vous détruifez en moi l'efprit républicain.
J'abhorrois autrefois le nom de fouverain.
Que le confeil des cent de nos Bernois me blâme,
Que l'efprit du grand Tell dans fon tombeau s'enflamme,
Qu'il m'appelle parjure, efclave de Tarquin,
Vous ferez, quoiqu' il me réclame,
Souveraine de mon deftin.
Prenez donc déformais les rênes de l'empire
Sous ces aufpices fortunés.
Songez, en me voyant à vos pieds prosterné,
Que des Brutus, ces forcenés,
Déteftant à vos yeux le ftoïque délire,
Je ferai, j'en fais le ferment,

Fi-

Fidelle & dévoué jusqu'au dernier moment
Au monarque nouveau que mon cœur vient d'élire.

A Dittmansdorf. Août 1762.

ENCORE ÉPITRE
du Suisse au cabinet de Mademoiselle ULRIQUE.

Recevez, charmant cabinet,
Ce tas de rimes insensées;
Désormais confident secret
De mes amoureuses pensées,
Soyez prudent, sage & discret.
Combien je vous porte d'envie!
Vous êtes dans l'appartement
De celle par qui vivement
Mon ame en extase est ravie;
Vous la voyez à tout instant,
Elle vous touche en écrivant.
Si par un beau trait de magie

Je me pouvois pour un moment
Transformer à ma fantaifie,
Je ferois, non en Siléfie,
Mais à Berlin affurément
Le cabinet de mon amie.

La nuit, lorsqu'elle dormiroit,
Toujours vigilant auprès d'elle,
Je me tiendrois en fentinelle;
Lorsqu'elle fe réveilleroit,
L'objet premier qu'elle verroit,
Ce feroit fon amant fidelle.

Si le matin elle traçoit
Sur moi, bureau, quelque billet,
Je baiferois, brûlant de zèle,
Cette main fi blanche & fi belle.

Qu'avec plaifir je porterois
Ce beau fein de neige & d'albâtre!
Qu'amoureufement idolâtre
Doucement je le prefferois;
Que fi j'ofois je lui dirois
Tout ce qu'Antoine à Cléopatre
A dit fur de pareils fujets.

Que j'aurois de cuifans regrets,
Si trop vîte & fans me rien dire
Elle achevoit trop tôt d'écrire;

Mais du moins en me refermant
Elle toucheroit ſon amant;
Cette faveur ſans conſéquence
Pour moi ſeroit d'un prix immenſe.
Au lieu de ce bruit ſourd que fait
En ſe fermant tout cabinet,
Je m'écrîrois, C * * * vous adore,
Et ſitôt qu'on me heurteroit,
Je le répéterois encore.
Mais la triſte réalité,
A l'œil plein de ſévérité,
Diſſipe de ma douce ivreſſe
La fiction enchantereſſe,
Et de colére tranſporté,
Je me trouve ici rejeté
Dans un camp loin de ma maîtreſſe.
Je le vois, la félicité
N'eſt pour nous qu'un aimable ſonge:
Il vaut donc mieux, tout bien compté,
Être trompé par le menſonge
Qu'éclairé par la vérité.

A Dittmansdorf. Août 1762.

D'UN SUISSE.

A la Divinité mère du tendre Amour
J'osois, me recueillant un jour,
Du fond d'une antique chaumière
Adresser humblement ma dévote prière;
Je lui disois tout doucement:
O Déesse aimable! en qui brille
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant,
Je vous en conjure ardemment,
Daignez protéger votre fille;
C'est votre sang, votre famille,
C'est de l'aimable Cupidon
La compagne & la sœur cadette;
C'est elle dont l'amour, dit-on,
En m'embrasant me fit poëte,
Dont vous connoissez bien le nom,
Qui rime richement en ique;
Sur elle répandez, versez sur ses destins
Tous les biens que des Dieux la faveur magnifique
Peut distribuer aux humains:

Qu'autant qu'elle eſt charmante & belle,
Elle ſoit, s'il ſe peut, auſſi tendre & fidelle;
Que ni l'abſence ni le temps
N'éteignent dans ſon cœur de nos feux innocens
La flamme pure & mutuelle,
Ainſi que vos appas digne d'être immortelle.
Qu'elle connoiſſe bien le cœur
D'un certain Suiſſe qui l'adore,
Qui paſſe jour & nuit à compter chaque aurore
Dont l'éclat importun diffère ſon bonheur.
Puiſſiez-vous, ô Vénus! acceptant mon hommage,
Bénir le deſtin qui l'engage
A former ce nœud ſolennel!
Et puiſſe-t-elle enfin dans cette union ſainte,
En n'éprouvant jamais de la lune d'abſinthe
N'y goûter pour toujours que la lune de miel.

A Péterswalde. Septembre 1761.

ÉPITRE
à
MA SOEUR DE BRONSWIC.

Qu'il eſt des plaiſirs pour tout âge.

Dans le monde, ma ſœur, tout ce qui naît
périt,
Une éternelle loi tour à tour y proſcrit
Ces générations qui conſtamment renaiſſent,
Et ſous la main du temps auſſitôt diſparoiſſent.
Si la rapidité d'un ſi prompt mouvement
Ne ſe fait pas pour nous ſentir à tout mo-
ment,
C'eſt qu'on fait chaque jour une perte inſen-
ſible,
Que chaque homme, entraîné par quelque ſoin
pénible,
Ou rempli d'un deſſein dont l'eſpoir le ſéduit,
Laiſſe échapper le temps qui loin de nous s'en-
fuit.

Mais à peine le cours de deux luftres s'achéve,
Que nos jours écoulés paroiffent moins qu'un rêve.
Quand l'âge irrévocable a fillonné nos fronts,
Alors nos yeux furpris découvrent fes affronts.
Comment a difparu le feu de ma jeuneffe?
De mes fens enchantés l'impétueufe ivreffe,
Ce fonds inépuifable & fertile en défirs,
Ces ailes pour voler de plaifirs en plaifirs?
J'exifte, & cependant je ne fuis plus le même.
O vérité cruelle, humiliant problème,
Qui dévoilant les lois de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur néceffité!
Offusqué des vapeurs de la mifantropie,
Las de perdre en détail les reftes de ma vie,
Au point de renoncer à l'efpoir du bonheur,
L'amour propre auffitôt s'empare de mon cœur;
De ce flatteur adroit le difcours me confole.
Appaife, me dit-il, ce murmure frivole,
Écart féditieux de tes fens révoltés;
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en eft refté.

Le printemps de tes jours fait place à leur automne;
Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone;
Tu promettois jadis, à préfent tu produis,
Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
Dans ta maturité la raifon te décore;
Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore:
Ce fil guida jadis Ariftide & Platon
Trajan, les Antonin, Titus & Scipion.
Que la raifon t'éclaire en cet affreux dédale
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie & la cabale
S'empreffent d'égarer tes pas mal affurés.
Elle fauva tes jours de périls entourés.
Ta jeuneffe a bien pu jeter des étincelles;
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
A la fageffe enfin, à ce don précieux
Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux.

J'entendois fon difcours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes,

Diſois-je, & faut-il donc qu'inſenſible à jamais,
Mes organes uſés rejettent tes bienfaits?
Mais cent plaiſirs nouveaux s'offent à ma penſée,
Plus vrais, plus aſſortis à ma courſe avancée.
Plions, puiſqu'il le faut, ſous les lois du deſtin;
Du couchant d'un jour ſombre embelliſſons la fin;
Près de frapper au but d'une pénible courſe,
Cherchons pour nos déſirs encor quelque reſſource;
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon;
J'en veux le front paré traverſer l'Achéron.
Jusqu'au temps où des morts le nocher me réclame,
Que la ſérénité ſe maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaiſirs fougueux,
Si peu ſatisfaiſans & toujours dangereux.
Vous, molle oiſiveté, chanſons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amuſemens utiles.

Je vis avec les morts; leurs doctes monumens
A d'austères leçons joignent les agrémens.
Au coin de mon foyer, tranquille & solitaire,
Je converse avec Lock, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque sage vient, je me plais à l'ouïr;
Les talens sont un bien dont l'esprit doit jouir.
Mes organes flattés des sons de l'harmonie
Chérissent tous les arts qu'a produits le génie;
J'aime sur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au souvenir de ses crimes commis,
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,
L'amoureuse Didon, dans l'excès de sa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui fut la toucher,
Abandonner le trône & courir au bûcher.
Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des sentimens qu'en nous a gravés la nature;
Surtout si le poëte a l'excellent secret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,
De m'attendrir au point de répandre des larmes.

Si je n'habite plus cette orageuſe cour
Où tant d'illuſions environnent l'amour,
Un ſentiment plus fin, plus noble & plus ſolide,
De ce bonheur perdu ſait remplacer le vide.
O divine Amitié! préſent chéri des cieux!
Ce n'eſt que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme;
Ton doux contentement n'eſt jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impoſe la vertu.
C'eſt toi, fille du ciel, dont l'appui ſecourable
Du déclin de mes jours rend la fin ſupportable
Par le cœur dont ta main m'a rendu poſſeſſeur.
Ce noble ſentiment vous l'éprouvez, ma ſœur.
Ce cœur que je chéris, quel eſt-il? c'eſt le vôtre;
Lui ſeul il me ſuffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiſcret, habile à m'impoſer,
De la vertu ſe pare afin d'en abuſer.

Je trouve tout en vous, esprit, vertu, tendresse,
Et l'indulgent support qu'exige ma vieillesse;
A vous à cœur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier!
On sent, on vit en eux, c'est un autre soi-même;
J'existe doublement dans une sœur que j'aime.
Que la jeunesse, aveugle en ses égaremens,
Se livre au tourbillon de ses plaisirs bruyans;
Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille son ennui d'un sommeil léthargique;
Je vois sans l'envier prospérer ses beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autres secours;
Vous avez vu, ma sœur, jusqu'où s'étend leur nombre.
Ainsi, sans que les ans me rendent morne ou sombre,
Des faveurs que sur moi le ciel daigna jeter,
En bornant mes désirs, je sais me contenter.
Votre amitié, ma sœur, en est la principale.
C'est un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.

Daignez me conferver ce tréfor précieux
Et de tous les mortels je fuis le plus heureux.
Que m'importe dès-lors que mes fens s'affoibliffent,
Que mon ardeur s'éteigne & mes cheveux blanchiffent?
Je renonce à l'amour, j'embraffe l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai fu trouver, ma fœur, des plaifirs en tout âge.

A Potsdam le 15 de Février 1765.

A
mes neveux les Princes
FRÉDERIC ET GUILLAUME
DE BRONSWIC.

Que tout mortel hélas! facilement s'abufe,
Quand la paffion le conduit!
L'illufion, l'erreur l'amufe,
Ce qui le flatte le féduit.

J'ai ſoutenu que la vieilleſſe
Alors qu'elle a proſcrit l'amour, les jeux, les
ris
Et les grâces de nos eſprits,
Se conſoloit par la ſageſſe.
Chimères d'un vieux radoteur,
Mal-adroit, ennuyeux, ſophiſte,
De la perte de ſon bonheur
Tout étourdi, rêveur, & triſte.
Quoi! ſon orgueil bleſſé veut dans ſa folle
ardeur
Élever un trophée à ſa propre foibleſſe?
Ah! croit-il dénigrer par ſon ton de docteur
La foule des plaiſirs dont jouit la jeuneſſe?
Tes beaux jours ſe ſont écoulés,
Sur les ailes du temps les plaiſirs envolés;
Par le fatal pouvoir de la viciſſitude
Abandonnant ton corps à la décrépitude.
En perdant tous tes ſens tu viens hors de ſai-
ſon
Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raiſon.
Pour moi, plus franc & plus ſincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité;

Je prens en pitié la ſageſſe
Qui choiſit pour ſon fondement
Un corps tout uſé de vieilleſſe.
Notre gaîté, notre triſteſſe,
Tout nous vient ou de l'âge ou du tempérament;
Quand on n'a plus l'eſprit volage,
Quand on n'a plus de ſentiment,
C'eſt malgré ſoi que l'on eſt ſage.
Il n'eſt point de Neſtor auſtère à nous tranſir
Qui ne rappelle avec plaiſir
Les jours de ſa naiſſante aurore,
Et qui ne brûle du déſir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus & de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir
Que malgré lui, par impuiſſance,
Il renonce à la jouiſſance
Des bienfaits que vous poſſédez.
Les deſtins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderoit point la plus frêle eſpérance.
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge eſt le ſeul où l'on peut être heureux.

Ufez de ce tréfor avec poids & mefure:
Partout l'abondante nature,
Vous fournit des plaifirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue fes faveurs aux enfans d'Épicure,
Et la volupté la plus pure,
Comme une immenfe mer en répandant fes flots,
Les défaltère de fes eaux.
De fa liqueur enchantereffe
Abreuvez-vous, jeunes héros;
Mais gardez-vous de fon ivreffe.
On ne fent pas dans la chaleur,
Dans le transport, dans le délire
Des paffions que l'on refpire,
Jusqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience.
Affociez la tempérance
Aux goûts de ces plaifirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le confeil de la prudence
Eft de vous ménager pour en jouir long-temps.
Les deftins ont borné les facultés de l'homme;
Le prudent feul, bon économe,
En garde encor pour fes vieux ans.

Ce

Ce n'étoit pas ainsi que d'une voix tremblante,
J'exerçois ma Muse naissante
A chanter, jeune encor, les succès de l'amour;
Le temps, de sa main mal-faisante,
D'une voix naguère brillante
Éteint le charme sans retour.
Adieu gaîté, plaisir, & santé florissante;
Le sort inexorable & sourd
S'obstine à vouloir dès ce jour
Que la raison, cette pédante,
Sur mon esprit règne à son tour.
Vous voyez maintenant quelle est la différence
De l'hiver de nos ans & de l'adolescence;
L'une jouit de tout, l'autre n'use de rien.
Selon le sentiment d'un fameux moraliste,
Le jeune est un fou gai, le vieillard un fou triste;
Cependant le Leibnitien
Dans l'école à grands cris obstinément persiste
A soutenir que tout est bien.

A Potzdam le 20 de Février 1765.

ÉPITRE

ſur le trop & le trop peu,

à

MADAME DE MORIAN.

O vous! qu'en mon printemps je connus ſous le nom
De la folâtre Tourbillon,
Eſt-ce vous qui voulez dans une cour polie
Que les diſciples d'Uranie,
Le compas à la main, du trop & du trop peu
Vous marquent le juſte milieu?
Rappelez-vous ces temps où ſans philoſophie
Un tiſſu de plaiſirs enchaînoit votre vie,
Où ſans ſouci du lendemain,
Vous confiant aux ſoins de la naiſſante aurore,
Vous ſaviez qu'à chaque matin
Pour vous elle feroit éclore,
Avec les riches dons de Flore,
La foule des plaiſirs naiſſans ſous votre main.
Ah! trop aimable créature,

Que vous étiez, Morian, gaie & ſage autrefois,
Vous qui teniez de la nature
L'inépuiſable fonds d'une joie ſi pure,
Qui ſans jamais bleſſer les lois
Dont la pudeur fixa le choix,
Vous laiſſoit ſavourer le plaiſir ſans meſure!
Par quel enchantement eſt-ce donc que je vois,
Qu'en quittant les ſentiers où marchoit Épicure,
Vous voulez qu'une raiſon mûre
Pèſe les plaiſirs à ſon poids.
Toute erreur, croyez-moi, dont l'attrait nous fait plaire,
Vaut mieux que le triſte flambeau
De la raiſon qui nous éclaire.
Et qu'apprendrez-vous de nouveau
Par l'œil de la raiſon qui voit tout ſans bandeau,
Sinon qu'en général ce que le monde enſerre,
Tout n'eſt que vanité, ſéduction, chimère?
Nous ſommes ici tous ſous la ſujétion
Du ſceptre de l'illuſion.
Choiſiſſons donc la plus aimable,
Et qu'avec ſon air vénérable
L'importune réflexion
N'arrive qu'au ſortir de table.

Allons, mettons à part toute prévention:
Trouveriez-vous hors de ſaiſon,
Que ſi je rencontrois un plaiſir ſur ma route,
Ma main le cueillît ſans façon?
Vous me répondriez ſans doute
Que votre ſerviteur l'a fait avec raiſon.
Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'allégreſſe,
Aux hochets de votre printemps;
Qu'ils rempliſſent tous vos momens;
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.
Et ſur le trop & le trop peu
Du temple d'Épidaure interrogez les Dieux,
Vous apprendrez par leur prêtreſſe,
Que tout paroît trop peu dans la verte jeuneſſe,
Et tout eſt trop quand on eſt vieux.

Fait au mois de Mars 1765.

Vers récités à Sans-Souci à la

DUCHESSE DE BRONSWIC

par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitoit à voir une comédie préparée pour elle.

Les Nymphes, les Sylvains de ces épais bocages
Viennent vous offrir leurs hommages,
Rustiques, ingénus comme eux.
Ah! daignez recevoir de nous, grande Princesse,
L'encens qu'on brûle à la Déesse
Protectrice de ces lieux.
Vous remplirez surtout nos vœux,
Si par votre extrême indulgence
D'un moment de votre présence
Vous daignez honorer nos danses & nos jeux.
Sitôt que vous serez sous notre toit champêtre,
Il va transformé vous paroître
Comme celui de Philémon,

Dont des Dieux le ſouverain maître
En temple changea la maiſon.

A
L'ABBÉ BASTIANI.

Croyez, Abbé, qu'un front tondu
Ne perd rien lorsqu'on lui confère
Ce bonnet par le haut fendu
Que tout moine & tout ſot révère;
Ce bonnet vous eſt déjà dû,
Et je regarde cette affaire
Comme un problème réſolu.
Ah! qu'on dit bien mieux ſon bréviaire
Lorsqu'on tient de bons revenus!
Les tréſors de la terre entière
Sont deſtinés pour les élus.
Vous avez le bonheur de plaire
Au vieux ſucceſſeur de ſaint Pierre,
Que Luther prend pour l'antechriſt;
De plus vous êtes favori
De la Déeſſe de Cythère.

L'un doit vous décorer un jour
De la pourpre de ſes apôtres,
Et la mère du tendre Amour
Attend de vous qu'à votre tour
Vous décoriez le front des autres.

A Potsdam en 1766.

Vers de la levrette Diane

à la

PRINCESSE DE PRUSSE.

Une chienne en ce jour vous donne un grand exemple.
J'ai mis au monde deux petits;
Tout curieux qui les contemple,
Les trouve comme moi beaux, bienfaits & gentils.
Soyez marraine à leur baptême;
Et mes vœux ſeront accomplis,
Si, Madame, dans peu vous en faites de même.

Signé *Diane.*

A Potsdam ce 30 de Novembre 1767.

AU
BARON DE POELLNITZ,
sur sa convalescence.

Ah! vous voilà, mon vieux Baron,
De retour des bords du Cocyte
Et du redoutable Achéron,
D'où le nocher du noir Pluton
Renvoya votre ombre maudite,
En contrebande, au doux canton
Que votre serviteur habite.
Vous fîtes frissonner Caron;
Il craignit tout pour Proserpine,
Femme de réputation,
Qui n'aime point qu'on la badine;
Il sait que vous avez le don
De turlupiner du bon ton
Amis, parens, voisin, voisine.
Tout l'enfer étoit attentif,
Comme il apprit votre venue;
Tisiphone en fut éperdue,
Minos même en parut craintif;

Tous deux avec un ton plaintif
Ils vinrent chez le noir monarque,
En pleurant ils dirent: „Seigneur,
„Ne souffrez point que dans sa barque
„Caron passe un perturbateur,
„Qui des mortels le persifleur,
„Seroit ici notre Aristarque;
„Renvoyez-le en tout honneur,
„Bien vîte, & s'il se peut sans langue.
„Car si là-haut en belle humeur
„Il jase, pérore, ou harangue,
„Nous allons mourir de douleur
„Des traits perçans de ce railleur.
   Ayant reçu cette requête,
Pluton fit un signe de tête;
L'enfer en parut ébranlé,
Mégère en rit par ironie,
Et le Baron fut exilé
Au fin fond de sa Germanie.
   Demeurez donc chez les vivans;
Ils sont de bonne compagnie,
Moins cruels & plus endurans
Que ce Pluton que je renie;
Et de vos propos médisans
Ils connoissent depuis long-temps

Le fel attique & la folie.
Reftez donc toujours confiné,
Vieux Baron, fous notre tropique,
En vous gardant de la colique.
Déjà par Minos condamné,
Attendez, damné pour damné,
Que fa majefté diabolique,
Pour ragoûter l'engeance inique
De fon grand peuple infortuné,
Peuple pervers à cœur de roche,
Lui ferve un jour pour déjeûner
D'un chambellan cuit à la broche,
Bien apprêté, dûment offert
Par les marmitons de l'enfer.
Jusqu'au temps que le jour approche
Où vous irez chez Lucifer
Paffer joyeufement l'hiver,
Dans un refte de jouiffance
Réveillez vòtre médifance.
Vous n'irez que trop tôt là-bas
Auprès de l'infernale engeance;
Ne hâtez pas votre trépas.
Et que gagneriez-vous au change?
Ici vous vivez comme un ange,
Chacun vous porte fur les bras.

Dans l'enfer un vieux ſatirique
Eſt plongé par un vieux Démon
Au fond d'une chaudière antique,
Et bout aux eaux du Phlégéton
Dans ſa cuve mélancolique;
Où lui donne pour compagnon
Juvenal, ou bien Hamilton.
Tout ceci, Baron, vous engage
A ne point hâter ce voyage.
Jouiſſez donc, comme à crédit,
Des jours heureux que dans votre âge
Le Ciel encor vous départit.

Fait à Berlin 1767.

A LA

PRINCESSE AMÉLIE.

Dans un réduit philoſophique
Daignerez-vous prendre un ſoupé,
Très-ſimple, & même un peu ruſtique?
L'hôte de vous ſeule occupé,
Sait que d'un apprêt magnifique

Votre esprit sage & méthodique
Ne feroit que très-peu frappé.
Il compte y voir à votre suite
Les deux Grâces de votre cour,
La Duègne dont le mérite
Près de vous fixa son séjour,
Et la Nymphe de notre mère,
Qui brava Stockholm & Cythère,
Et voulut à perpétuité
Conserver sa virginité:
Mais ne cherchez point, dès l'entrée
D'un asile purifié
D'orgueil & d'une morgue outrée,
La troupe imbécille & dorée
De courtisans qui font pitié.
Les convives que j'ai priés
Sont la Joie en tout modérée,
Avec la divine Amitié.
Puissent ces compagnes aimables
Être toujours inséparables
Chez vous, chez moi, dans tous les temps,
Et de leurs faveurs délectables
Adoucir nos derniers momens!

A Berlin ce 31 Décembre 1767.

PROLOGUE DE COMÉDIE.

ACTEURS:

Les neuf Muſes.

Trois parlent dans le dialogue: les autres avec leurs attributs ne ſont qu'acte de comparition. Celles qui parlent ſont:

Melpomène.

Calliope &

Thalie.

Melpomène.

Notre gloire eſt donc éclipſée;
Mes ſœurs, que deviendra notre antique grandeur?
Le mérite ſupérieur
D'une auguſte Princeſſe au double mont placée
Ternit notre ſplendeur.

Calliope.

Nos talens partagés ſont réunis en elle,
Mes ſœurs, elle eſt univerſelle.

En naiſſant tous les Dieux la comblèrent de
dons;
Apollon la doua de ce puiſſant génie
Sublime créateur de nos productions;
Le Dieu du goût, ſuivi du Dieu de l'harmonie,
Lui départirent leurs préſens;
Minerve couronna tant de divers talens
En y réuniſſant ſa divine ſageſſe.
Mais que redoutez vous? Ce n'eſt pas tous
les ans
Que le Ciel peut former pour l'exemple des
grands
Un modèle parfait d'une auguſte Princeſſe;
Et quand par ſes bienfaits ſignalés, éclatans
Le Ciel aux mortels s'intéreſſe,
On peut leur céder ſans baſſeſſe.

Melpomène.

Cédons à ſes vertus, malgré moi j'y conſens,

Calliope.

Ses mains d'un vaſte État ont gouverné les
rênes:
Tous ſes ſujets étoient heureux;

Elle essuyoit leurs pleurs, elle allégeoit leurs
peines,
Elle étoit l'objet de leurs vœux;
Et ces mains dont la force étayoit un empire,
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre
Savoient apprivoiser les sauvages humains;
Thèbes auroit pu voir par ses accords divins
Ses murs long-temps détruits soudain se re-
produire.
Dans ses vers aisés & coulans,
Je dois vous l'avouer sans feindre,
On trouve de ces traits frappans
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

Melpomène.

Et pourquoi donc nous obliger
A comparoître devant elle?
Des beautés que notre art recèle
Rien pour elle n'est étranger.
Ah! si je m'en croyois, ...

Calliope.

Imitez mon zèle:
Ce jour se doit solenniser.
Si les efforts de l'art que nous pouvons pro-
duire,

Sont insuffisans pour l'instruire,
Nous pouvons du moins l'amuser.
Momus aux traits de la folie
Mêlant le sel attique & la vive saillie,
Causoit dans le banquet des cieux
Ce rire inextinguible où se livrent les Dieux;
De Momus nous avons la rivale en Thalie,
Même fonds de gaîté, mêmes propos joyeux..
Revêts tes brodequins, ma sœur, je t'en supplie;
Que la satire sur tes pas
Anime tes portraits d'un noble badinage;
Les sots sont placés ici-bas
Pour les menus plaisirs du sage.

Thalie.

Je suis toute éperdue, & sens mon corps trembler;
A l'aspect imposant d'une illustre Princesse
Sais-je si je pourrai parler? . . ,
Mais enfin, sans plus me troubler,
Domptant la frayeur qui m'oppresse,
Je puis sans me déshonorer,
Mes sœurs, moi seule lui montrer

Ce

Ce que dans le fond de ſon être
Elle n'a pu jamais ni trouver ni connoître,
Les vices, les défauts des vulgaires humains,
Le ridicule, la ſottiſe,
Faux pas & tours de balourdiſe
Dont le monde fécond nous produit des eſſaims.
Et ſi je vous parois encor trop circonſpecte,
C'eſt crainte de mes nourriſſons;
Il eſt dur d'ennuyer les grands que l'on reſpecte,
Par de mauſſades hiſtrions.
Ah! tout dégénère au Parnaſſe,
Les Roſcius & les Barons
Étoient ma véritable race;
Ceux que vous allez voir en ſont les avortons:
Et quoique par mes jeux je n'oſe me promettre
Un ſuffrage bien mérité,
Puiſque le ſort en eſt jeté,
Avancez, mes bâtards, il eſt temps de paroître.

ÉPITRE
contre
MESSIEURS LES ÉCORNIFLEURS,
en grec
PHILOCOPROS.

Ah! quelle inſupportable engeance
Que ces traitans, que ces commis,
Vrais excrémens de la finance,
Brigands que l'enfer a vomis!
Sans les voir, je bâille d'avance
En traçant leurs noms ennemis.
Pour des vers remplis d'élégance
Quel nom diſcordant que Boué,
Par Apollon déſavoué;
Ma plume refuſe d'écrire
Ces mots, vrai jargon de l'enfer
De Wurm, van Zanen ou * *;
Mon oreille en eſt le martyre,
Ces noms ſeuls ſervent de ſatire.
Mais voyez les originaux
Chargés du fatras de leurs baux,

Griffonné de leur écriture;
Les voilà-t-il pas, échauffés
Par l'intérêt & par l'ufure,
Qui me faliffent de l'ordure
Du change, de contrats biffés,
De grimoire, de tablature,
De billets fignés, parafés,
Et de leur banque qui m'ennuie.
  Les fottes gens, la fotte vie,
Je me confume & je maigris
Pour qu'un tour de nécromancie,
Que le jufte Ciel leur dénie,
Mette leurs billets *al-pari.*
  O plats revendeurs de carotte!
De la gloire à jamais profcrits,
Connoiffez-vous les Ariftote
Les Locke, ou du moins les La Mothe?
Non, grâce à vos pefans efprits,
Vous ne lifez point leurs écrits;
Votre féquelle famélique
Ne trouve de puiffant attrait
Qu'aux règles de l'arithmétique;
Pouffer à quinze l'intérêt,
Entaffer, c'eft votre logique.

Venez, Meſſieurs du bois, venez;
Les ſages du Péloponnéſe,
(Soit dit ſans qu'il leur en déplaiſe)
N'avoient l'eſprit ſi raffiné
Que vous, débitant votre thèſe:
„L'argent donne au plus hébété,
„Dites-vous, de l'habileté.„
Ah! Meſſieurs, je me pâme d'aiſe
Aux rayons de votre clarté;
Quelle abominable fadaiſe,
Digne de l'immortalité!

Quel eſt ce ſeigneur débonnaire?
C'eſt le grand fléau des braſſeurs;
Les étriller eſt ſon affaire,
Ils ſont fripons, ils ſont voleurs;
On le croit, mais c'eſt un myſtère
Du plus fin des écorniſleurs.
S'il ſuce ardemment le vulgaire,
C'eſt qu'il croit, ſuivant ſes docteurs,
La pauvreté très-néceſſaire
Pour le maintien des bonnes mœurs.

Ah! ſort des rois, ſort des humains,
Quel deſtin bizarre & baroque
Me fourra parmi ces vauriens!
Quand leurs propos, leurs entretiens,

Quand en eux enfin tout me choque,
Ah! falloit-il quitter pour eux
Ces héros que mon cœur invoque,
Et ces chants si mélodieux
D'un Homère qui nous enflamme,
D'un Virgile qui touche l'ame,
Parlant le langage des Dieux,
Pour les cris d'un tripot infame?
Fuyons promptement vers ces bois
Où les Muses dictent leurs lois,
Où ces neuf filles de mémoire
Remplissoient mon cœur autrefois
Du brûlant désir de la gloire.
Mes crimes doivent s'expier;
J'abjure mes erreurs sans peine;
J'irai dans les eaux d'Hippocrène
Me plonger, me purifier.
Là, sombre & dur financier,
De ta fange & de tes ordures
Je nettoyerai les souillures.
Pour toi, pourris dans ton bourbier.
Oui, j'en jure par le Permesse,
Et par toi, divin Apollon,
Que de Plutus la folle ivresse
N'offusquera plus ma raison,

Et que rejetant ce poiſon
Je te célébrerai ſans ceſſe
Dans la demeure enchantereſſe
Que j'obtiens au ſacré vallon.

Fait à Berlin 1765.

ÉPITRE à VOLTAIRE.

De Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie,
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par ſa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plutôt ou plus tard; les reſſorts ſont uſés;
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux bleſſés;
De ſourds & de perclus la gente moribonde
Tranſportent en ballots par bonne occaſion

Leur gros bagage en l'autre monde,
Jusqu'à la diſſolution
Qui raſſemble le tout dans le ſéjour immonde.
Pour moi je ſens déjà crouler le bâtiment;
Mes pieds eſtropiés perdent leur mouvement;
Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête
Par haſard jusqu'en ce moment
Ait encor épargné ma tête.

ÉPITRE
ſur ma convaleſcence.

O brillant rayon d'eſpérance!
O divine convaleſcence!
Tu finis ces momens affreux
De maux, de tourmens, de ſouffrance;
Tu délivras un malheureux
Des ſupplices que lui prépare
La douleur, ce tyran barbare,
Pour lui rendre l'éclat des cieux.

J'éprouvois de cent maux le mélange bizarre;
Je sentois les tourmens des gouffres du Ténare;
Alecto s'attachant à mon corps décharné,
Sur un triste grabat me tenoit enchaîné.
Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices
Ont jamais inventé de plus cruels supplices,
Ces monstres de mes maux barbares artisans
Les exerçoient sans interstices
Sur mes membres perclus à peine palpitans.
La nature à mes yeux paroissoit se soustraire
A mes organes défaillans,
Animés d'un souffle précaire.
Je semblois isolé dans ce triste univers.
Ce qui peut soulager, ou consoler, ou plaire,
Devenoit impuissant dans ces tourmens d'enfers.
Quinze fois le soleil fournissant sa carrière,
Au globe qu'il attire a rendu la lumière,
Quinze fois sur son char d'ébène marqueté
La nuit a répandu sa sombre obscurité,
Sans que le doux sommeil vînt clore ma paupière:
Ma vigueur affoiblie à tant de maux cédoit;
Des fantômes confus dérangeoient ma pensée,

Mes ſens étoient vaincus, & mon ame éclipſée
Dans peu m'abandonnoit.
Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,
Un vrai fils d'Eſculape, armé pour mon ſecours,
M'arrache avec effort de la rive infernale,
Et vient de prolonger mes jours.
Santé, que l'on ne connoît guère
Dans les plaiſirs, les jeux, les ris,
Et qu'inſulte ſouvent la vigueur téméraire,
C'eſt ta privation qui fait ſentir ton prix.
O moment enchanteur! ô ſeconde naiſſance!
Je revis donc pour mes amis.
Un moment m'a rendu l'eſpoir, la jouiſſance
De tous les biens auxquels les mortels ſont admis.
Je vous reverrai donc, momens remplis de charmes.
O ſœur! à qui mes maux ont coûté tant de larmes,
O ſœur! mon eſpoir, mon appui,
Vous m'écrivez: mon mal a fui.
Ah! ſi je vis, ſi je reſpire,
Si je ſuis délivré de mon cruel martyre,

Amitié, doux lien ſi peu connu des rois,
C'eſt à toi ſeul que je le dois.
Encor je jouirai de votre amitié tendre;
Je pourrai reſſerrer ces fidelles liens,
Vous voir, vous parler, vous entendre,
Profiter de vos entretiens.
A quoi pourrois-je plus prétendre?
Ce ſont-là mes ſuprêmes biens.
Et vous beaux arts qui dans tout âge
Couronnez le bonheur du ſage,
Malgré tous les aſſauts que l'enfer en courroux
M'a livrés dans ſa ſombre rage,
Relevé du tombeau je vis encor pour vous.
Mont révéré, mont où j'honore
Les chaſtes filles d'Apollon,
Je pourrai te revoir encore,
Et baiſſant ma lyre d'un ton,
Au lieu de célébrer l'aurore,
Et l'appareil pompeux d'un beau ſoleil levant,
Je ſaurai deſtiner mon chant
A vanter la douceur d'un ſoleil qui colore
De ſes derniers rayons les rives du couchant.
Ainſi nous peignons les images
Des objets qui frappent nos ſens.
Lorſque j'étois dans mon printemps,

Je ne pouvois chanter que les amours volages;
A préfent je gémis des funeftes ravages
Des foucis, des maux & des ans.
Tout doit fe fuccéder, chaque chofe a fon temps.
Mais aux noires vapeurs ne foyons point en proie:
Nos jours ne durent qu'un moment;
Si ce moment eft plein de joie,
Il s'écoule plus doucement.
Vivons autant que va le fufeau de la Parque.
J'oublie & Caron & fa barque.
Illufions, douces erreurs,
Semez encor de quelques fleurs
Le bout de ma longue carrière,
Et que la volupté me fermant la paupière,
Sur mon tombeau verfe des pleurs.
Ainfi, fans que mon ame éprouve des terreurs,
Tranquille entre les bras de la philofophie,
De l'hiver de mes ans fupportant les rigueurs,
Je verrai s'écouler les reftes de ma vie,
Et j'attends fans peur qu'Atropos,
Tranchant mon fil de fes cifeaux,
Change foucis, douleurs & peines,
Erreurs, projets & grandeurs vaines,
En éternité de repos.

Le 3 d'Avril 1770.

ÉLÉGIE

à

MA SOEUR AMÉLIE,

pour la consoler de la perte de Mademoiselle

HERTEFELD.

Rarement en nos vœux le destin nous seconde.
Les biens avec les maux sont mêlés dans ce monde:
Jupiter, de ses deux tonneaux,
Sans qu'à nos souhaits il réponde,
Les verse sur nous à grands flots.
Rien n'est stable ici-bas, tout se métamorphose;
On naît, on s'affoiblit, le temps nous décompose,
Et ces mutations, ces changemens divers
Sont les effets de cette cause
Qui renouvelle l'univers.
Si vous éprouvez des revers,

Si le bonheur vous fuit, quand le destin se
change,
Songez au moins, ma sœur, que les Dieux
en échange
Ont orné votre esprit des plus précieux dons,
Et qu'à moins de vous faire un ange,
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.
Mais quel que soit l'heureux partage
D'esprit, de vertus, de grandeur,
Dont vous possédez l'avantage,
Dans ce haut degré de splendeur
Qui ne souffre aucun parallèle,
Vous demeurez enfin mortelle,
Comme nous sujette au malheur.
Il n'est, ma sœur, pour se défendre
Contre les caprices du sort,
Que de s'y préparer, de savoir les at-
tendre,
De résister à leur effort.
Mais vous êtes frappée en un endroit sen-
sible;
Votre amitié ressent un mal irrésistible.
O malheur! pour jamais il faut vous séparer
D'un cœur auquel le vôtre avoit pu se livrer.
O jeune Hertefeld! l'éclat de votre aurore,

Qui dans mes ſens glacés ranimoit le plaiſir,
N'a pu fléchir, ni radoucir
La Mort qui lentement vous mine & vous dévore:
Je vois ſon fer tranchant moiſſonner vos appas;
Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,
Vous vous échappez de nos bras.
Les grâces, la beauté, nos ſoupirs & nos larmes,
N'ont donc pu vous fournir des armes
Contre les aſſauts du trépas?
Telle une tendre fleur à peine encor écloſe
Étale en nos jardins ſon coloris brillant;
Mais roſe elle a le ſort qu'éprouve toute roſe,
Elle ſe fane en un moment.
Des deſtins rigoureux l'arrêt irrévocable
Marqua les bornes de nos jours,
Et Néméſis inexorable
Attend l'inſtant inévitable
Pour qu'un coup de ciſeau tranche à jamais leur cours.
O mortel aveuglé! mortel plein d'imprudence!
Trop ébloui du merveilleux,
Enivré du plaiſir, privé de prévoyance,
Tu formes inſenſé de ridicules vœux,

Tu comptes de remplir un long amas d'années
Par des profpérités l'une à l'autre enchaînées.
Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,
Tu te crois habitant des îles fortunées;
Mais un pouvoir fatal régle tes deftinées.
Tu ne vis que pour voir fouffrir,
Te plaindre, gémir, & mourir.
Après avoir perdu tout ce que ton cœur aime,
Ton tour vient, tu péris toi-même.
Voilà comment l'illufion
Difparoît au flambeau qu'allume la raifon.
Le fort du genre humain au vrai, tel qu'il exifte,
De maux & de chagrins rempli,
Seroit plus funefte & plus trifte
Sans l'aide & le fecours du bienfaifant oubli;
Avec une éponge il efface
Des maux les plus cuifans jusqu'à la moindre trace;
Par lui le fouvenir en eft même aboli.
Rien n'eft fait pour durer, le bien & le mal paffe.

Mais, ma fœur, fi le temps peut calmer la douleur,
S'il bannit à la fin le défefpoir, l'horreur
D'une perte vive & récente,
Pourquoi donc la raifon fi fage & fi prudente
Ne pourroit-elle pas dominer fur nos fens,
Ramener nos efprits par fa voix éloquente,
Et tenant lieu pour nous de l'éponge du temps,
Impofer le filence à nos gémiffemens?
Si tout eft arrangé, fi tout eft néceffaire,
Ce qui fe fait a dû fe faire;
Dans l'Olympe nos cris ne font point entendus,
Et les jours qu'on fe défefpère
Ne font que des momens perdus.
Paffe encor qu'une ame commune
En des malheurs inattendus
Succombe fous fon infortune;
Mais quand on a reçu du Ciel
Le noble cœur d'une héroïne,
Lorsqu'on a comme vous l'ame toute divine,
On dompte les fanglots & le chagrin cruel.
Le monde dès notre naiffance
Eft l'école de la fouffrance;

Des

Des inftans de profpérités
Sont emportés dans la balance
Par des torrens d'adverfités.
Tous les temps ont fourni des fpectacles tragiques,
Nos malheurs ont rempli les faftes hiftoriques;
Tant l'homme eft né fujet d'un deftin ennemi.
Achille aux champs troyens enterra fon ami,
Orphée a par deux fois perdu fon Eurydice,
Théfée aux fombres bords laiffa Pirithoüs,
Pénélope long-temps pleura fon cher Ulyffe,
La mort de Scipion foudroya Lélius;
Cicéron, défolé du trépas de Tullie,
Prétend que fa tombe anoblie
Se transforme en un temple où vivront fes vertus,
Et cette attente encor ne put être remplie,
Ses cendres, fon tombeau, rien n'en exifte plus.
Nous fommes tous foumis à cette loi commune,
Tout homme du malheur fans ceffe eft menacé,
Le temps préfent eft tel qu'étoit le temps paffé.
Que n'ai-je point o Dieu! fouffert de l'infortune!

A quel défaſtre o Ciel! m'avez-vous expoſé!
De mes pleurs mille fois je me ſuis arroſé.
O jour de déſeſpoir! jour affreux de colère!
Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du
tombeau
A pas lents deſcendre ma mère;
D'une ſœur *) qui m'étoit ſi fidelle & ſi chère.
Je vis pour mon ſupplice éteindre le flam-
beau;
Des amis que j'aimois naguère
Se ſont évanouis comme une ombre légère,
Et je reſpire encore en les ayant perdus.
Mais en vain de leur ſort mon cœur ſe déſ-
eſpère,
Malgré tous mes cris ſuperflus,
On ne ranime point ce qui n'exiſte plus.
Telle eſt ma triſte expérience
Je le ſens trop, & je connois
L'anéantiſſement où plonge la ſouffrance.
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets:
Penſez, ma ſœur, penſez, en répandant des
larmes,
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes;

*) De Bareuth.

Rien ne peut altérer fa paix.
Si j'avois le fecret de ranimer fa cendre,
Si fon ame pouvoit vous voir & vous entendre,
Ah! ma fœur, elle vous diroit:
„Princeffe, modérez une douleur fi tendre,
„Pour un fantôme hélas! qui fuit & difparoît:
„Cette douleur un jour peut vous être cruelle.
„Un corps débile & foible a tout à craindre d'elle;
„Par le chagrin rongeur la fanté fe tarit:
„Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle,
„C'eft une bleffure mortelle
„Pour un frère qui vous chérit.„
A peine, ma fœur, je refpire.
Veuille le Ciel pour vous exaucer mes fouhaits!
Les morts ont le droit de tout dire,
Moi, je vous refpecte & me tais.

A Potsdam & à la Vigne, ce 13 Avril 1770.

VERS
de
L'EMPEREUR DE LA CHINE.

En dépit de l'Europe & du mont Hélicon
Ma gloire est assurée & mon poëme est bon;
Les vers qu'un empereur & son conseil travaillent
Sont lus par les Chinois, sans que jamais ils bâillent.
Welches occidentaux, gens pesans ou légers,
Censurez vos écrits, mais respectez mes vers.
L'éloge de ma ville est hors de toute atteinte;
Elle vaut & Paris & votre cité sainte.
Vous me nommez encor un certain Féderic
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public.
Je vois du haut du trône ou le Chan-ti me range,
Cet insecte du nord rimailler dans la fange,
Et cheviller ses vers froids, ennuyeux & plats.

Et qu'un Roi ſcandinave, excédé des fri-
mats
Dont les ſombres vapeurs offusquent ſa patrie,
Aille à Paris chercher & bal & comédie,
Empereur du Catay devrai-je l'imiter?
Tous mes vœux dans Pékin pourront ſe con-
tenter;
Je ſuis de mes États le plus fameux poëte,
Ni céſure, ni ſens, ni rime ne m'inquiète.
Qui pourroit me ſiffler? ſeroient-ce les lettrés?
En payant leur encens mes vers ſont admirés.
On trouve ici des fous comme on en voit
en France,
Bigots ou rimailleurs, gens pétris d'inſolence;
L'homme eſt partout le même, & ſes traits dif-
férens
Ne changent point l'eſprit, les cœurs, les ſen-
timens,
Ce ſont d'autres travers & d'autres ridicules,
Et j'irois à Paris pour y voir nos émules,
Pour qu'un peuple indiſcret me déſignant des
doigts,
S'écrie en me heurtant, il a l'air bien chinois?
Que m'importe après tout, qu'alléguant
Ariſtote,

Ou faint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on
radote,
Qu'on damne Confufée, invoquant faint Denys,
Qu'on vous peuple l'enfer comme le paradis,
Au gré d'un tonfuré dont l'étrange caprice
Dans un monde fictif vous envoie au fupplice.
Mon bon fens, que l'erreur n'a jamais obfcurci,
Rit de cet autre monde & tient à celui-ci.
Ici tout bon Chinois fixe fa réfidence,
Il eft fort en vertus, mais débile en croyance,
Chérit la vérité, répugne aux fictions,
Dur comme un géomètre en fes opinions,
Au Bonze fanatique, à l'ignorant Bracmane
Il laiffe avec mépris un culte tout profane.
Tandis que me livrant aux jeux de mon loifir,
Mes vers fans nul effort coulent avec plaifir,
Et que mon ame heureufe en rien n'eft alar-
mée,
Je vois vers l'Eucatay voler la Renommée;
Elle paroît manquer d'organes fuffifans
Pour publier partout des fuccès étonnans.
Aux bords du Pont-Euxin, mon illuftre voifine
Fait trembler le croiffant au nom de Catherine,
De l'Araxe au Danube étendant fes exploits,
Tient les fiers Mufulmans fous fes auguftes loix;

La fortune eſt pour elle inutile à ſa gloire,
Elle va conſtamment de victoire en victoire,
Et ſon grand cœur préfère, au comble des ſuccès,
A ſes lauriers ſanglans l'olive de la paix.
Moi Mantchou chinoiſé, mon tapabor en tête,
De ſon rare bonheur je me fais une fête,
Et ne puis envier ſes triomphes voiſins,
Qui ſont le digne fruit des plus vaſtes deſſeins.
La Renommée, après ces fameuſes querelles,
Des peuples d'occident nous donne des nouvelles;
Elle ſuffit à peine à ces vaſtes récits,
Et nous raconte enfin en des termes choiſis,
Qu'il ſe fait à Paris des choſes ſans pareilles.
Les Welches depuis peu produiſent des merveilles,
Ils couvent un projet plus digne des Anglois,
Des Grecs & des Romains que des légers François.
Moi qui toujours fixé dans ma terre natale,
Suçois avec le lait la morgue impériale,

N'aurois jamais quitté qu'au moment de la mort
Mes ſujets, mes États, & mon trône tout d'or,
A préſent un déſir qui paſſe la croyance,
Digne d'un empereur & d'un ſage qui penſe,
M'entraîne vers Paris, où malgré les cenſeurs
On veut récompenſer les talens enchanteurs.
A l'Homère françois s'érige une ſtatue.
Ah! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,
Ce ſpectacle charmant réveille mes eſprits.
Partons ſubitement, & volons à Paris.
J'aime à voir le grand homme honoré dès ſa vie
Écraſer ſous ſes pieds les ſerpens de l'envie,
Reſpirer à longs traits cet encens, ces parfums
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts;
Mais cela vu, je pars, ſans parler à perſonne,
Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,
Les grimauds du Parnaſſe, phénomènes d'un jour,
Les lourds financiers, les freluquets de cour,
Les faiſeurs de projets, les charlatans de prêtres,
Les ignorans titrés, & les fats petits-maîtres.

Au rives de la mer je vole en palanquin;
Les vents & mon vaiſſeau me rendront à Pékin,
Où tandis qu'au couchant tout reſſent le déſordre,
Je chaſſerai chez moi Saint Ignace & ſon ordre.

AU MARQUIS D'ARGENS, ſur *ſon jour de naiſſance.*

En ce grand jour naquit le fameux Jean Baptiſte,
Non pas ce dur docteur baptiſant les Hébreux
Dont le peuple au déſert alloit ſuivant la piſte,
Mais le Marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu ſolitaire on ne voit de coutume;
Ce ſage a pris ſon gîte en un bon lit de plume;

L'impassibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos.
A Philisbourg son front fut surchargé d'un casque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le masque,
Pour draper librement les fous & les bigots.
Que son front soit toujours ombragé de pavots,
Et que sans se nourrir de miel, de sauterelles,
Il puisse un jour atteindre aux ans de Fontenelle!

Par son très-humble & très-obéissant serviteur
Le Poëte de sa cour.

CODICILLE.

D'Elbène *) avoit raison, j'adopte le systême:
Le monde, disoit-il, se gouverne lui-même.
Les trônes, de son temps, étoient tous occupés
Par de foibles esprits de faste enveloppés,

*) Ministre des Médicis à Florence, grand Prieur de Pise.

Qui flottant incertains au gré des conjonctu-
res,
Signaloient tous leurs pas par de fausses mesu-
res.
Les rois depuis son temps ne se sont point
changés;
Par la honte des grands les sujets sont ven-
gés.
Le siècle nous fournit des souverains en foule
Jetés & modelés dans cet ancien moule
J'en sais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.
Autrefois Julien au public dévoila
De ses douze Césars l'esprit, les caractères.
Si j'osois, comme lui, révéler des mystères,
J'userois mes couleurs, j'userois mes pinceaux,
Avant que d'achever ces indignes tableaux.
Aristarque des rois, de mordante mé-
moire,
O toi! sage Arétin, le fléau de leur gloire,
Ma voix t'invoqueroit, afin que ton instinct
M'inspirât dans ton goût quelque couplet ma-
lin.
Cependant, cher lecteur, si la plaisanterie
Peut distraire ou charmer ta sombre hypocon-
drie,

Je vais légèrement & fans art te croquer
Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer.
J'ofe efpérer que Dieu tout bon me le pardonne.
Je refpecte les grands, & ne nommant perfonne
Je brave la Baftille, & je ne m'attends pas
D'habiter des cachots peuplés de fcélérats.
Mes traits font émouffés, ma plume circonfpecte
Jamais d'un fiel amer en fes jeux ne s'humecte.
Mais allons droit au fait & contons uniment.
Vois ces rois; ils font-là pour ton amufement.
Tel paroît dans fa cour comme un lourd automate,
Exténué d'ennuis, fujet au mal de rate,
Maîtreffe, favoris, miniftres, courtifans
Lui cherchent des plaifirs en y perdant leur temps.
Il faut pour ranimer fa maffe léthargique
Expofer à fes yeux la lanterne magique,

Et lorsqu'à fon confeil il fe trouve préfent,
Il entend fans entendre & reffort en bâillant.
O fortuné pays! heureufe monarchie!
Confeil de quatre rôis, règne de l'anarchie!
Mais toujours fous la main du bon frère Lourdis,
Guidé par des fripons, ou par des étourdis.
Que voyez-vous là-bas? un enfant fur le trône,
Tremblant, & redoutant la cour qui l'environne,
Rofeau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,
Servilement foumis aux lois de fon Mentor.
Impitoyablement le peuple le ballotte;
Le meilleur perfifleur paffe pour patriote;
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,
Voit & le diadème & fon nom profané.
Cet autre eft occupé d'une géniffe blanche,
En lui preffant le fein; c'eft fa foif qu'il étanche
Aux bords de ce ruiffeau, les yeux fur l'hameçon;
Tout fon falut dépend d'attraper un poiffon.

S'il manque de favoir, d'efprit, ou de courage,
Il emprunte le tout d'un miniftre qu'il gage.
Parmi les végétaux il auroit figuré.
Quel fcarabée, ah Dieux! a-t-il donc engendré?
C'eft un Roi; le voilà, dans fa cour attroupée,
Avec fa femme encor il joue à la poupée.
Non loin de fes États eft un vieux radoteur,
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur
De fes fujets foulés, du pauvre qu'il opprime;
Il détefte à préfent fon vieux métier d'efcrime;
De l'Abbé de Saint Pierre adoptant les projets,
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix.
Là dans le fond du nord un autre Roi réfide,
Bon chevalier errant, mais bourfe & tête vide.
Quittons fa cour, paffons ce court trajet de mer,
Dans ce pays fécond en foldats comme en fer

Règne ſur des ſujets accablés de miſère
Un Roi; mais il n'en eſt que le Roi titu-
laire,
Le ſénat prudemment s'empare de ſon ſeing,
Pour promulguer ſes lois au nom du ſouve-
rain.
Là-bas, un autre fou, Roi de nouvelle
date,
Se pavane & s'encenſe en vainqueur du Croate;
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être
intrus
Chez ces vieux ſouverains, ſi fiers & ſi bour-
rus;
Un refus à ſa ſuite attire une bataille.
De tous ſes ennemis le ſcélérat ſe raille;
Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni
dents,
Ses voiſins ſont en paix à l'abri de ſes ans,
A moins que le Démon qui l'obſède & l'in-
ſpire
Ne verſe encor ſur eux les flots de ſa ſatire.
Dans la proximité des États de ce Roi
Sur un peuple abruti, ſans police & ſans loi,
Il eſt un ſouverain, vrai Roi de l'anarchie,
Élevé par haſard à cette monarchie,

Amoureux de ruelle, & prince ſans vigueur,
Il eſt Ruſſe, il eſt Turc, rien dans le fond du cœur:
Tandis que la diſcorde à ſes yeux ſe déchaîne,
Que le royaume en feu ne ſe ſoutient qu'à peine,
Tranquille en ſon palais, ſon ame eſt ſans reſſort,
Il laiſſe la fortune arbitre de ſon ſort.
Si je voulois encor groſſir ce catalogue,
J'aurois un magaſin de matière analogue;
Mais il eſt des ſujets que l'on doit reſpecter.
N'écrira jamais bien qui ne ſait s'arrêter,
Ah! qu'en réflexions cette matière abonde!
Voyez ces vils mortels; ils ſont maîtres du monde?
Qui ne paſſera pas, s'il s'arrête à leurs mœurs,
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs?
Arbitres des humains, & demi-Dieux ſur terre,
Ce ſont ces fainéans qui lancent le tonnerre.
Tout accourt à leur voix, leurs ſujets de tout rang
Vont répandre pour eux le reſte de leur ſang,
Tout

Tout leur État conſpire à les couvrir de gloire ;
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.
En quelles mains, grand Dieu, mîtes-vous le pouvoir!
Au travers de leur faſte il eſt aiſé de voir
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,
Veut de plus forts acteurs pour briller ſur la ſcène.
Voyez à l'entour d'eux, miniſtres, conſeillers
Intriguer, cabaler pour être les premiers.
Souvent tout eſt réglé par un roi ſubalterne,
Qui pour ſon fainéant travaille, agit, gouverne;
Tandis que dans la cour la contradiction
Replonge encor l'État dans la confuſion;
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.
Qui donc, répondez-moi, qui gouverne le monde?
Sont-ce ces potentats? je vous réponds que non;
Seroit-ce leur conſeil rempli de déraiſon,

Qui bronche à chaque pas, qui vit ſans prévoyance,
Péchant ou par foibleſſe ou par trop d'arrogance?
Quoi! ces fous ignorans dans l'art de gouverner,
Qui vivent ſans penſer, juger, ni combiner,
Prétendent hardiment qu'un ſage les honore?
Ah! qu'on double pour eux la doſe d'ellébore,
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.

Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés?
Du bruit & peu d'effet, de la tracaſſerie,
La diſcorde des rois, les maux de la patrie,
Et le plaiſir flatteur pour un plat poliſſon
De voir le gazetier occupé de ſon nom.

Mais la fatalité qui des humains diſpoſe
Qui lia les effets à leur ſecrète cauſe,
Se rit de leurs projets inſpirés par l'erreur,
Et choquant leur orgueil, & bleſſant leur hauteur,
Fait voir que leur courſier n'étoit qu'une haridelle;
On les chante au Pont-neuf? ſottiſe, bagatelle

Contens de leur mérite ils pourſuivent leurs pas
En dignes rejetons du pur ſang de Midas.
Comme on voit par haſard dans des terrains ſauvages
De grands chênes chargés de frais & beaux feuillages,
Il ſe rencontre auſſi parmi les potentats,
Dans ce nombre infini de poſſeſſeurs d'États,
Quelque eſprit moins ſujet à de lourdes fredaines.
L'univers eſt ſurpris par de tels phénomènes;
On prodigue pour lui l'encens & le parfum;
Quelle merveille! un prince avoir le ſens commun?
L'Europe ſe récrie, elle a peine à le croire.
Bientôt un envieux barbouille ſa mémoire;
Les ſots & les pédans ſe mettent à crier:
C'eſt un ambitieux, c'eſt un tracaſſier,
Il reſpire le trouble, il cherche les querelles,
Envoyons-le rôtir aux flammes éternelles.
D'autres diſent tout bas; il fait, il régle tout,
Mais pour le voir tomber attendons jusqu'au bout.
Tant ce vieux préjugé s'eſt gravé dans leur tête,
Qu'on ne peut être roi ſans qu'on ſoit une bête.

Les conſeils & les chefs de tant de nations
Devroient donc tous loger aux petites maiſons.
Ce n'eſt pas mon arrêt, Princes, qu'on vous y loge,
Je reſpecte le droit que le public s'arroge.
Je ſais que l'Arétin pouvoit vous corriger;
Les bons temps ſont paſſés, il faut vous ménager.
Accoutumés aux vœux d'une cour idolâtre,
Vains de repréſenter ſur un vaſte théâtre,
Qui voudroit devant vous gloſer en badinant,
Périroit foudroyé dans votre appartement;
Le calus endurci réſiſte à la cenſure.
Que les rois à leur gré ſuivent donc leur allure;
Que le ſot ait le pas ſur les gens à talens,
Que l'inſenſé parvienne aux poſtes importans,
Qu'un pilote hébêté les guide à l'aventure,
Que ſon vaiſſeau ſe briſe & rompe ſa mâture,
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus;
Prêcher devant des ſourds ſont des diſcours perdus.
D'Elbène avoit très-bien réſolu ce problême,
Car le monde en effet ſe gouverne lui-même.

ÉPITRE
AU LIT
du
MARQUIS D'ARGENS.

O meuble fait pour charmer le repos!
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux fommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Mufe t'anime,
Et fens, ô Lit! tout le prix que tu vaux.
Tu ne fais point quel eft l'efprit fublime
Que tu foutiens mollement fous fon dos;
C'eft ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Ifaac que tout Paris eftime,
Qui foudroya les préjugés, les fots.
Sur ton chevet fa cervelle féconde
Conçoit des plans, & mûrit fes écrits
Si promptement publiés dans le monde,
Et dont Bordeaux *) connoît fi bien le prix.
Mais, mon cher Lit, ta nature ftupide
N'a point fenti jusqu'où va ton bonheur.

*) Libraire de Berlin.

Jamais la flamme amoureuse d'Ovide
N'eut pour Corinne une aussi vive ardeur;
Sa passion n'eut point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes;
Quand il te quitte, en proie à sa douleur,
Il veut en vain nous cacher ses alarmes;
Jamais ne fut un plus fidelle amant.

Plutôt Ninus dans sa course fatale
Auroit trahi son fidelle Euryale;
Plutôt Orphée auroit vécu content
Seul & toujours séparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, absente encor d'Ulysse,
Auroit donné au premier poursuivant
Avec sa main son empire vacant,
Avant qu'on vît ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un soupirant fidelle,
Quand l'ombre arrive & que le jour s'enfuit,
Passer sans toi la moitié d'une nuit.

Pour ton duvet qui sent la pourriture,
Et tes vieux draps aussi crasseux qu'usés,
Et tes rideaux déchirés & percés
Et tes coussins avec la couverture,
Ton bon patron quitteroit, je l'assure,
Bibliothèque, amis, biens & parens,
Pour végetter entre tes draps puans.

Eſt-il chez nous un goût qui s'éterniſe?
En jouiſſant bientôt l'amour s'épuiſe,
Dans quels pays vit-on des ſoupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans?
Quel Cupidon eut jamais barbe griſe?
O Lit! toi ſeul (& je m'en ſcandaliſe)
Tu ſus fixer notre inconſtant d'Argens

Mais quel miracle! obſerve que le temps,
Qui détruit tout dans ſa courſe rapide,
De tes faveurs l'a rendu plus avide;
Naguère au moins dans tes craſſeux réduits
Il ſe bornoit à ſe fourrer les nuits;
Mais à préſent, moins ſage & moins timide,
Plus acharné dans ſes folles amours,
Tu le retiens & les nuits & les jours.

O vous! grands Dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi Dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguſte, ſage & prudente Minerve,
Vengez les arts, & vengez votre affront.
Souffrirez-vous que ce Marquis transſuge,
Que ce d'Argens, loin du ſacré-vallon,
Au fond d'un lit ſe ſoit fait un reſuge,
Et qu'oubliant votre culte & ſon nom,
En entaſſant les pavots & l'opium,

Sur ſon chevet il élève un trophée
A ſon idole, à ſon peſant Morphée?
Armez vos bras & rendez aux beaux arts
Ce nourriſſon déſerteur & rebelle,
Et qu'arraché du ſein de ſa ruelle,
Il n'oſe plus quitter vos étendards.



CORRESPONDANCE.

LETTRES
à
MONSIEUR JORDAN.

Doctissime, sapientissime Jordane! Les enfans de Fouquet dont je me suis chargé, doivent être mis au collége françois de Berlin, qui est derrière ma maison. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collége, afin qu'on les reçoive, & qu'ils y soient entretenus à mes dépens sur le pied du jeune Beausobre. Il faut qu'on leur fasse faire leurs humanités, & je règlerai le reste à mon arrivée à Berlin; je payerai alors tous les frais & dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer jusqu'alors.

Je vous souhaite santé & contentement à Rémusberg, & je vous prierai de me rendre visite, lorsque nous serons un peu moins affairés. Voici une épitaphe que j'ai faite sur G * * *, à la réquisition de personnes auxquelles je n'ose, ni ne puis rien refuser.

Ci gît un Maréchal, un Miniſtre, & de plus
Un grand financier, un chanoine laïque:
Paſſans, qui connoiſſez ſa fourbe politique,
Laiſſez dans l'oubli confondus
Et ſes vices & ſes vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été poſſible, afin que la modération qui doit aſſaiſonner toutes nos actions raiſonnables, ne s'écarte pas de la poëſie, non plus que du reſte de ce que je puis faire.

Les inſectes de Ruppin vous préſentent leurs reſpects, les vieux bouquins s'humilient dans leur pouſſière & ſe mettent à vos pieds; & moi je ſuis avec l'amitié que vous me connoiſſez

Votre zélé admirateur.

Ce 13 d'Avril 1739.

Mon cher Jordan, nous voyageons il y aura trois ſemaines bientôt. Il fait une chaleur comme ſi nous étions à califourchon ſur un rayon du ſoleil; il fait une pouſſière comme ſi un nuage nous rendoit inviſibles aux paſ-

ſans; avec cela nous voyageons comme les anges, ſans ſommeil & presque ſans alimens. Jugez donc ſi je ne ſuis pas à préſent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébété & ſtupide; mais je me perds dans mes comparaiſons; & je vous grille aſſez mal à propos aux rayons hyperboliques du ſoleil.

Des nouvelles. Tout le monde ſe porte bien. Le Roi m'a donné toute ſon économie de chevaux, ce qui rapporte à préſent dix à douze mille écus, & pourra monter dans quelques années à ſeize ou dixhuit mille: je ſuis ſûr que vous y prenez part; auſſi en aurez-vous votre petite portion, & je verrai mes bons chevaux pruſſiens métamorphoſés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur deſtinée très-ambulante fait parcourir les régions voiſines des nations hyperborées, & qui ſoupirent après la tranquillité & le repos. Mes complimens aux êtres penſans qui penſent bien, à Berlin.

A Pétersdorf, ce 23 de Juillet 1739.

Mon cher Jordan, je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, & que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on eſt foudroyé l'été, & où le monde crêve de froid en hiver. C'eſt un pays plus propre à nourrir des ours qu'à ſervir de théâtre aux ſciences. Les habitans ſouples, flatteurs, rampans, mais fiers, hautains & arrogans, ſont auſſi fades dans leur humilité qu'inſupportables par leur inſolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, & il y a grande apparence qu'ils ne le ſeront jamais. Je vous dirai cependant que j'ai entendu prêcher dimanche un miniſtre qui m'a ſurpris par ſon éloquence: je crois que la bonne Déeſſe s'eſt égarée dans ce voiſinage, & que pour ſe mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'eſt logée ſur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phraſes, ni un ſtyle

plus coulant & mieux orné; & il faut avouer que ce Mr Kant eſt ſans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles ſont ſi étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles ſoupirent beaucoup après ces ſons flatteurs & remplis de moelleux, qui les careſſent (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) ſi agréablement dans la paiſible & douce retraite de Remusberg.

Ma verve eſt pendue au croc; mais je ſens bouillonner quelque choſe dans ma tête qui pronoſtique une inondation de vers aſſez prochaine. Aiguiſez les dents de votre critique, aiguiſez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de là beſogne. Enfin, il me ſemble que j'ai encore cent mille riens à vous dire; il faut que la ſageſſe retienne l'intempérance de ma plume, & que je ſonge que *doctiſſimus Jordanus* a des occupations plus dignes de ſon profond ſavoir & de ſa vaſte érudition que celle de lire les billeveſées que lui écrit un voyageur oiſif, & qui ſe livre ſans réſerve au plaiſir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez perſuadé qu'à parler ſérieuſement il y a peu de perſonnes qui vous eſtiment plus que

Votre très-affectionné.

A Kœnigsberg, ce 3 d'Août 1739.

Je vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, ſi vous en jugez par ce début; mais vous changerez bientôt de ſentiment, ſi vous daignez réfléchir au proverbe ſpirituel que je ne ſais quel ſage a inventé, les apparences ſont trompeuſes.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, & cela depuis la pointe du jour jusqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce ſoit pour bouleverſer le monde; ne croyez pas non plus que ce ſoit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faiſons que promener tout doucement avec nous l'oiſiveté & l'ennui. Ce ſont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit & l'air qu'on reſpire ne ſemblent ne nous imprimer autre choſe. Enfin, mon

mon cher, je ſuis à préſent à la tête de presque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous ſavez que j'ai ſigné par le paſſé des dispenſes de parenté; me voilà à préſent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainſi je ferai multiplier les créatures de nos États, tant hommes que brutes. Si vous étiez ici, je vous donnerois le choix de la plus jolie fille lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre ſageſſe ne s'en ſcandaliſe point; car entre fille de ce pays & jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je ſerai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir & de laiſſer déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues & des boulevards de circonſpection plus forts que ceux par lesquels les Hollandois enchaînent l'océan. Si la comparaiſon vous paroît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à ſa juſte proportion. Adieu à Jordan & à ſa bibliothéque. J'eſpère de revoir le premier leſte & gai comme un pinſon, & l'autre augmentée presque du double.

A Kœnigsberg, ce 8 d'Août 1739.

Mon cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, & vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles chofes; car ce pays fi fécond en chevaux, fi bien cultivé, fi rempli de monde ne fournit pas un feul être qui penfe. Je vous affure, fi je reftois long-temps ici, que je perdrois le peu de bon fens que je puis avoir; mais grâces au ciel, on y a mis ordre; car je pars famedi avant l'aftre du jour, & je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par fon mouvement journalier ait perdu de vue l'œil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, & je défie Madame de Scudéry, Sarrafin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade; j'efpère que vous en ferez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer; il n'y a que des vérités à dire, &

des vérités qui feront plaifir à l'auteur, fans pouvoir bleffer la délicateffe du public.

Vous ferez mille fois mieux avec Céfarion que je ne fuis ici; j'aimerois autant mourir que d'y refter. Un certain je ne fais quoi a glacé ma veine: je ne fais fi ce pays n'eft pas propre pour penfer, ou fi le Dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un œil favorable; mais je fens bien que la matière y domine beaucoup fur l'efprit. Je partirai famedi comme une fronde crétoife, & je voyagerai auffi vîte qu'il me fera poffible, pour arriver mardi à fept heures du foir à Berlin. A préfent nous voici aux commiffions: mes complimens à Madame Rocoules & au bon Truchfefs. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le deffein de mes armes & de ce qu'Honoré vous demande; car on en trouve à Berlin. Adreffez-vous à Truchfefs, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je fuis à vous, & je me mets à l'ombre de votre fcience, comme la timide tourterelle qui fe cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuofité des tempêtes, & pour fuir les griffes carnaffières des oifeaux deftructeurs.

Aux haras de Pruffe, ce 10 d'Août 1739.

Mon Inſpecteur des hôpitaux, je ne devois attendre de vous que des nouvelles des petites maiſons; mais comme votre génie eſt ſupérieur à vos emplois, vous avez ſu m'écrire de jolies choſes. J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait une deſcription poëtique, que j'ai envoyée à Voltaire; mais faute de copiſte je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre; je ne fais encore ſi ce ſera tierce ou quarte; mais ne vous en embarraſſez pas; quoi que ce ſoit, il n'y a point de danger. Maupertuis eſt arrivé. Joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit eſclandre à Mr de Liége, & je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore réſolu où & comment je verrai Voltaire avec la Marquiſe de l'Aſtrée; mais je les verrai ſurement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas & ſois ſûr de mon amitié.

A Wéſel, ce 2 de Septembre 1740.

Très-respectable Inspecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, & des petites maisons, j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, & j'ai résolu de faire venir votre savant fourré de grec, syriaque & hébreu. Écris à Voltaire, que quoique je l'aie refusé, je me suis ravisé, & que je voudrois de son petit Fourmont diminutif.

J'ai vu ce Voltaire que j'étois si curieux de connoître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte, & l'esprit aussi débandé que le corps affoibli. Enfin avec gens de son espèce il ne faut point être malade; il faut même se porter très-bien, & être mieux qu'à son ordinaire si l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, & la sagesse d'Agrippa; il réunit en un mot ce qu'il faut rassembler de vertus & de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son esprit travaille sans cesse, chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous a déclamé Mahomet I, tragédie admirable qu'il a fai-

te; il nous a tranſportés hors de nous-mêmes, & je n'ai pu que l'admirer & me taire. La du Châtelet eſt bienheureuſe de l'avoir; car des bonnes choſes qui lui échappent, une perſonne qui ne penſe point & qui n'a que de la mémoire pourroit en compoſer un ouvrage brillant. La Minerve vient de faire ſa phyſique; il y a du bon. C'eſt Koenig qui lui a dicté ſon thême; elle l'a ajuſté & orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ſes ſoupers. Le chapitre ſur l'étendue eſt pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien; il y a même de trés-groſſes fautes, car dans un endroit elle fait tourner les aſtres d'occident en orient. Enfin c'eſt une femme qui écrit & qui ſe mêle d'écrire au moment où elle commence ſes études; car quatre ou cinq ans ne ſont pas ſuffiſans pour ces matières, & il ne faut prendre la plume qu'aprés avoir bien digéré ce qu'on a à dire & lorsqu'on ſe ſent maître de ſa matiére; mais lorsqu'on ſe mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas ſoi-même, il ſemble voir un bégue qui veut enſeigner l'uſage de la parole à un muet. Aprés tout, puisqu'elle trouve du plaiſir à écrire, qu'elle écrive, quoi-

que ses amis devroient lui conseiller charitablement d'instruire son fils sans instruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphysique, & de ne point dessiner des figures lorsqu'on peut s'expliquer clairement sans leur secours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je suis un peu harassé du voyage, sans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais souviens-toi que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, savoir Voltaire, & des troupes françoises. Si je n'avois pas eu la fièvre, j'aurois été à Anvers & à Bruxelles, j'aurois vu le Brabant, & cette Émilie si aimable & si savante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, & ce que j'en dis, ne regarde que son livre, qu'elle auroit pu s'épargner.

Adieu, très-savant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable & très-jovial Jordan; je te salue en t'assurant de tous ces vieux sentimens que tu sais inspirer à tous ceux qui te connoissent comme moi. *Vale.*

Écris le moment de mon arrivée. Ami, fais-m'en gré, car j'ai travaillé & je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

A Potsdam, ce 24 Septembre 1740.

Seigneur Jordan, te voilà riche en inclufes; j'efpère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore furement des fcènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu fais & ce que tu ne fais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'Italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent & ce que tes yeux voient. Rien n'eft indifférent dans un temps de crife, & les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes chofes qu'on ne le penfe.

Je travaille ici, & pour me délaffer je fais des vers les plus fous du monde. Je ferai vendredi après midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de ſon inſatiable déſir de s'enrichir; il aura 1300 écus. Son apparition de ſix jours me coûtera par journée 550 écus. C'eſt bien payer un fou, jamais bouffon de grand ſeigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi ſouvent, & trouve-toi dans mon antichambre vendredi à quatre heures après midi.

A Ruppin, ce 28 de Novembre 1740.

Seigneur Jordan, ta lettre eſt ſupérieure à un grec & hébreu, & aſſurément elle ne ſent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'eſprits, & appeſantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte eſt auſſi légère que le ſtyle de ſes ouvrages, & je me flatte que la ſéduction de Berlin aura aſſez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourſe de la Marquiſe ne ſe trouve pas toujours auſſi bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout,

la lettre ci-incluſe, avec un petit compliment en ſtyle de ſavante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, & à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on penſe & ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'eſpère qu'elle accouchera de quelque choſe de bon, & que je gagnerai la confiance du public par quelques entrepriſes hardies & heureuſes. Enfin me voici dans une des plus belles circonſtances de ma vie, & dans des conjonctures qui pourront poſer une baſe ſolide à ma réputation. Ton prêtre en a une fauſſe; hélas! je n'ai jamais entendu nommer ſon nom, & les ſyllabes qui le compoſent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes ſoins ne ſont ni d'aujourdhui ni d'hier pour les bleds, mais c'eſt de longue main. Dans des temps calamiteux on n'eſt pas maître des événemens, & tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'être induſtrieux. Heureuſement mes ſoins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, & ſi tu me dis, *ma foi, je ne ſais rien*, je te

donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode & finit comme un lampon.

A Ruppin, ce 30 de Novembre 1740.

Seigneur Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaifir par rapport à tous les raifonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'efpère d'avoir dans peu de jours. Tout favorife mes deffeins, & j'efpère de revenir à Berlin, après les avoir exécutés glorieufement & de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laiffe parler les envieux & les ignorans; ce ne feront jamais eux qui ferviront de bouffole à mes deffeins, mais bien la gloire; j'en fuis pénétré plus que jamais, mes troupes en ont le cœur enflé, & je te réponds du fuccès. Adieu, cher Jordan. Écris-moi tout le mal que le public te dit de ton ami, & fois perfuadé que je t'aime & t'eftimerai toujours.

Au quartier de Milchau, proche de Glogau, ce 19 Déc. 1740.

Vive Jordan & fa belle humeur! Tu n'engendrois pas le fpléen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui fommes ici par voie & par chemin, nous nous flattons avec raifon d'être dans peu au bout de notre carrière, & d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque confidération. Les bons coups vont fe faire, & je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chofe de plus fubftantiel que les billevefées dont je t'ai entretenu jusqu'à préfent. Nous fommes aux portes de Breslau: Glogau doit fe rendre dans peu; la ville eft aux abois, & d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devoient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, & étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crêvera un de ces jours de l'eftime qu'il a pour toi.

A Neumarck, ce 30 de Décembre 1740.

Liſte des nouveaux livres qui ſont ſous preſſe & qui vont ſe débiter à Breslau ce 3 de Janvier 1741

Le Baron en mauvaiſe humeur, ou le Sr P... piqué d'une mouche. Ce livre n'eſt guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de paſſages d'un auteur F. mal entendus & mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'eſt trop précipité en le compoſant. Le jugement du public peut ſervir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique ſous le manteau, un autre livre intitulé: *la léthargie politique, ou façon de guérir le mal hongrois*, à Vienne, & ſe vend chez Bartenſtein.

Nouveau ſtratagème du Diable pour eſcamoter une ame au bon Dieu, ou *les tours de paſſe-paſſe de maitre Gonin dans les enfers*, déduits par un évêque fruſtré de ſon diocèſe, & enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'amant inconsolable, ou *le cocu en herbe*, ou *le trompeur & demi.*, Ouvrage rare, écrit par un Italien, se vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'âne de Balaam. Ouvrage très-curieux & rare, avec les armes de tous ses ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglois & augmenté par un Allemand. Pèse 24 livres & 2 quintaux.

Tableau de la résurrection, où l'on voit représentés la perplexité des chanoines troublés dans leur mollesse par le bruit du tambour; le plaisir des *** en se retrouvant pucelles; & la rage des bigots en se voyant damnés.

L'analyse du droit canon, écrit par le très-érudit Sr de Linger, avec un commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les jurisconsultes, & de grand usage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La bibliothèque des sots, ou recueil des bons-mots des autres répétés jusqu'à la troisième génération, & retournés dans la friperie des beaux esprits, à l'usage des ignorans de la postérité.

Traité de la chasse forcée, par le Pr. M. ou le cerf en rut, avec une très-profonde dissertation sur les propriétés de ***.

Le diminutif du rien, ou l'art de la bagatelle, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, & l'art de penſer par un extravagant. Ouvrage admirable de philoſophie, plus clair que tout ce qui a été produit jusqu'à préſent.

Si l'on ſouhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon ſens, chez l'homme de Platon.

Mon cher Monſieur Jordan, mon doux Monſieur Jordan, mon paiſible Monſieur Jordan, mon bon, mon benin, mon pacifique, mon humainiſſime Jordan,

J'annonce à ta ſérénité la conquête de la Siléſie, je t'avertis du bombardement de Neiſſe, je te prépare à des projets plus importans, & je t'inſtruis des ſuccès les plus heureux que les flancs de la Fortune ayent jamais enfantés.

Voilà qui doit te ſuffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cauſe, je ſerai ton Céſar quant à l'exécution.

Adieu, tu ſais ſi je ne ſuis pas avec la plus cordiale amitié ton fidelle ami.

A Ottmachau, ce 14 de Janvier 1741.

J'ai l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neiſſe, & que ſi la ville ne ſe rend pas de bon gré, néceſſité ſera de l'abymer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, & tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout ſera fini, & j'aurai le plaiſir de vous revoir & de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayſerling; je les ai laiſſés à Breslau, pour éviter de les expoſer aux dangers de la guerre; ils en ſeront peut-être un peu fâchés, mais je ne ſaurois qu'y faire; d'autant plus que dans cette occaſion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monſieur le Conſeiller. Allez vous amuſer avec Horace, étudier Pauſanias, & vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour

pour mon amufement que des merlons, des fafcines & des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce & plus paifible, & à vous fanté, fatisfaction, & tout ce que votre cœur défire.

A Ottmachau, ce 17 de Janvier 1741.

Ami Jordan, tu me feras plaifir de me venir joindre avec Maupertuis; prends le chemin de Breslau, & refte là jusqu'à nouvel ordre.

J'avife à préfent à nos furetés, & je prépare tout pour pouvoir faire avec fuccès la campagne prochaine. Je ne fais d'où vient ta mélancolie; mais j'efpère que tu n'auras pas befoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire; mais fi je n'étois pas prince, je ne ferois que philofophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun faffe fon métier, & j'ai la fantaifie de ne vouloir rien faire à demi.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, & fois perfuadé que de philofophe devenu guerrier, je ne t'en eftime pas moins dans le fond du cœur. *Vale.*

A Schweidnitz, ce 24 Février 1741.

Jordan, je fuis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux feront toujours pour ta confervation & pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te fuis guère refté en arrière; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de houfards, qui a penfé nous envelopper & nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde; mais le malheur en a voulu à un efcadron de Schulenbourg, fur lequel 400 de ces houfards font tombés, & leur ont tué 10 maîtres.

Mes complimens à Maupertuis; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande & la Siléfie, & que de quelque côté qu'il fe tourne, mon amitié & mon eftime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort; je fuis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les fortes & façons. Ma foi, fi les hommes étoient fages, ils négligeroient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur caufe bien des peines, & qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avoit donné pour jouir. Tu me trou-

veras plus philofophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des paffions, le défir de la gloire, la curiofité même, pour ne te rien cacher, enfin un inftinct fecret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtois, & la fatisfaction de voir mon nom dans les gazettes & enfuite dans l'hiftoire m'a féduit. Adieu, cher & fidelle ami. Mes complimens à Céfarion.

A un village dont j'ignore la figure & le nom, ce 3 de Mars 1741.

Cher Jordan, pour le coup Glogau eft pris d'emblée; 28 officiers, 2 généraux & 1004 hommes ont été faits prifonniers de guerre, & nous y avons perdu en tout un lieutenant & entre 20 & 30 hommes. C'eft une action auffi unique dans fon genre qu'il s'en foit trouvé dans l'hiftoire, & la valeur de nos troupes s'y eft fignalée. Je fuis perfuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à préfent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, & diriger toutes les opéra-

tions de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur. Si tu n'es pas content de moi pour le coup, tu ne le feras jamais, car comme il y a un Dieu je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kayferling; j'en fuis en peine, n'ayant abfolument point de fes nouvelles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorsque ta fanté le permettra, & fois perfuadé que je t'aime toujours fincèrement.

A Schweidnitz ce 10 de Mars 1741.

Cher Jordan, lorsque ta fanté te permettra de venir ici, tu me trouveras tout difpofé à te faire bonne réception. Je fuis ici en fituation avantageufe, & nos affaires, grâces au Ciel, vont à merveille; mais la philofophie n'en va pas moins fon train, & fans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'affure que je ne penferois qu'à ma tranquillité.

Adieu, cher Jordan. J'efpère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, & fois perfuadé

de l'eſtime & de l'amitié véritable que j'ai pour toi. Mes complimens à Céſarion.

A Schweidnitz, ce 15 de Mars 1741.

Sieur Jordan, je marche demain ſur Breslau & j'y ſerai en quatre jours. Vous autres Berlinois, vous avez un eſprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train & tu verras dans peu la Siléſie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion & nos braves ſoldats feront le reſte.

Dis à Maupertuis que j'accorde les penſions de ſes académiciens & que j'eſpère trouver de bons ſujets pour des élèves dans le pays où je ſuis; fais-lui bien mes complimens.

Ce 27.

Mon cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connois le ſort des armes, la vie des rois n'eſt pas plus reſpectée que celle des

particuliers. Je ne ſais ce que je deviendrai. Si ma deſtinée eſt finie, ſouviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement; ſi le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, & tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami. Je t'aimerai jusqu'à la mort.

A Pogrel, ce 8 d'Avril 1741.

Seigneur Jordan, Pœllnitz m'écrit qu'il m'envoie des vers; pour moi je lui écrirai que je lui envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poëſie par ſa lettre, & il ne recevra aucune monnoie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Céſarion, & tu ne me parles que de ton chien de libraire & de ſon fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre aſſauts, & engagerons cent eſcarmouches; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la ſageſſe, & l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi; penſe, je t'en prie, à la part que prennent à ta ſanté

les demoiselles du Werder & de la Ville-neuve. Salut.

Au camp de Grotkau, ce 1 de Juin 1741.

Est-il permis de m'écrire religion pour me persuader de vous laisser aller à Berlin? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir? Vous viendrez ici, s'il vous plait, pour en faire amende honorable en plein champ, & vous me fléchirez plutôt par la pitié que me fera votre poltronnerie que par l'attachement que vous avez pour Messire Jean Calvin. Mes vers ne seront pas de votre goût assurément, parce qu'ils sont hardis & vrais: *) mais je m'en console, parce que j'en suis content, & que vous pouvez les conserver comme étant ma confession de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai que la paix est conclue, si les troupes prussiennes resteront ici, ou si l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

*) Ces vers se trouvent apparemment parmi les *Épîtres à Jordan.*

Domine, j'envoie à ta doctorale science une très-badine lettre pour Greffet, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer & de parafer. Si tu trouves cette lettre jolie, envoyes-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourdhui. Une autre fois ma lettre fera plus longue, & par conféquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

Ce 24 Septembre 1741.

Tu me fais la guerre, impitoyable Jordan, fur ce que je ne t'enjoinds point de la façon la plus pofitive de m'écrire. N'as-tu pas affez d'efprit pour comprendre que quand même je défendrois à tous les fots & à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaifir que j'ai à te lire, & de la fatisfaction que je reffens dans mon exil de recevoir des lettres de ma

patrie? & quand même toutes ces raifons ne te frapperoient pas, fache & apprends que deux mots fortis de la plume de mon ami me font plus précieux que toutes les pointes les plus fubtiles qu'enfantent les cervelles ftupidement prodigues de gens nés fans amitié ou fans génie; conçois que ma fenfibilité trouve des appas jusque dans tes grands caractères, & que pour peu que le permette le foin de tes audiences & de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correfpondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, finon que le Démon qui me proméne en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je fuis un grand fou, cher ami, de quitter ce repos pour la frivole gloire de fuccès incertains; mais il y a tant de folies dans le monde, & je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclufion des noires. Pendant mon abfence peins-toi tout en beau, & fers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie ne demande pas des vers d'un homme qui n'a que

de la paille hachée & du foin en tête; plains-moi, mais aime toujours ton fidelle ami.

A Olmutz, ce 2 de Février 1742.

Mon cher Jordan, à en juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé; vous croquez des nouvelles & vous paroiſſez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage, vous vous imaginerez que je ſuis ici déſœuvré, & pour tout paſſe-temps occupé à votre contenance favorite; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de moins que de porter de grands coups à la maiſon d'Autriche, & que de la façon dont les choſes vont, peut-être peu de ſemaines ſeront d'une déciſion infinie dans les affaires de l'Europe. Mes houſards approchent jusqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit,

Khevenhuller accourt, enfin la confuſion eſt totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque choſe à ſa penſion pour le contenter, & que j'eſpère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, & dis à Kayſerling qu'il eſt un ingrat, un pareſſeux, un perfide d'oublier les abſens; mais ce n'eſt pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

A Znaïm, ce 25 de Février 1742.

Cher Jordan, Meſſieurs les houſards m'ont eſcamoté le plus joliment, ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avoit une pour vous. Savoir ſi l'ennemi en profitera. C'eſt de quoi je doute; car autant que je m'en reſſouviens, c'étoit un tiſſu de miſères & de pauvretés. Vous y profitez le temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en poſſéder Tindal jordanien quelques ſemaines plutôt, &

moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poſte de vos lettres. Voilà bien des conſéquences que cauſe une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm du jour à la journée, quelquefois fort occupé & quelquefois très-déſœuvré. Je m'applique cependant, lorſque j'en ai le loiſir; je lis, je compoſe & je penſe beaucoup. C'eſt tirer profit de ſa machine, direz-vous; il eſt vrai, mais je réponds que l'on fait bien de profiter de ſon eſtomac, d'autant plus que la digeſtion eſt quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie uſer ſoi-même de ſes reſſorts, car ils s'uſent ſans cela inutilement & par le temps, ſans que l'on en profite.

Les maiſons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues ſont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes ſots, les femmes laides & les ânons très-communs. C'eſt la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié proſe moitié vers, dont je vous remercie; mais elle n'eſt pas encore aſſez longue, & vous devez ſavoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages & les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des baga-

telles, des riens; car ma curiofité eft un gouffre infatiable, furtout en fait de raifonnemens politiques, qui pour la plupart du temps font fort biscornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends inceffamment, me font croire que nous en viendrons aux mains; alors je fouhaite fort que la fortune des Pruffiens me favorife pendant quelques heures, ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire fe termine par-là auffi glorieufement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guériffez-vous, & n'oubliez pas vos amis abfens qui vous aiment bien. Adieu.

A Znaim, ce 28 de Février 1742.

Cher Jordan, fi je voulois vous faire un détail de tout ce qui fe paffe ici, je ferois bien occupé; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons fupporter. Je ne faurois vous parler de l'avenir; il eft très-incertain; tout ce que j'en fais, c'eft que nous avons de

la besogne devant nous, & qu'assurément le bâtiment n'est pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paroît le précurseur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle ne s'ensuivra pas moins. Je crois à présent Berlin le séjour de l'ennui & des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi désespérer un honnête homme d'y être, & que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la providence.

Je vis fort philosophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuse autant que je le puis, & du reste je ne pense qu'à me réjouir. Je t'en souhaite autant de tout mon cœur & prie Dieu d'avoir le cher Jordan en sa sainte garde.

A Znaïm, ce 8 de Mars 1742.

Mon cher Jordan, que te dirai-je d'ici? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents prisonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, & que la guerre se fera

plus vivement que jamais. Juge après cela si je reviendrai à Berlin, & si la douce paix paroît proche? Je crois que cette année nous présentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choses s'embrouillent de plus en plus, & il n'est aucune prudence humaine qui dans un état aussi critique puisse juger solidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à présent les événemens, & alors de nouvelles scènes se développeront. On a vu une comète à Vienne, & tout le monde dit là-bas que cela leur présage du bonheur. Pour moi, je suis d'un sentiment contraire, & je m'imagine que ce n'est pas dans le ciel mais sur terre qu'il faut tirer des horoscopes; c'est par de bonnes mesures prises à propos, par de mûres délibérations, par des résolutions promptes & justes que l'on peut juger des entreprises & de leur succès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'espère que tu ne le feras pas de l'amitié & de l'estime que j'ai pour toi. *Vale.*

A Pohrlitz, ce 11 de Mars 1742.

Très-cher Jordan, la différence qu'il y a entre le loisir de Berlin & les occupations de Sclowitz font, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des prisonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été si fort tourmenté, & quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été possible de penser avec cette liberté d'esprit qui est la mère de l'imagination, & par conséquent de la poësie.

Les ennemis, forts de 4,000 hommes, ont attaqué un village où Truchsess & Varenne étoient commandés avec 400 hommes, & ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes, qui ont tué près de 200 hommes & quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsess, Varenne & quelques officiers out été légèrement blessés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont surpassé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai cru l'être par le passé. Nous avons fait

fait de plus 600 prisonniers hongrois, & nos braves soldats, qui ne savent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon souvenir. Marquez-moi quel est le Marquis d'Argens, s'il a cet esprit inquiet & volage de sa nation, s'il plaît, en un mot si Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, est un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oisiveté & de l'oubli, est selon moi plus heureux, & le vrai lot du sage dans ce monde. Je pense souvent à Rémusberg, & à cette application volontaire qui me familiarisoit avec les sciences & les arts; mais après tout il n'est point d'état sans amertume. J'avois alors mes petits plaisirs & mes petits revers; je naviguois sur l'eau douce, à présent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte jusqu'aux nues, une autre me rabaisse dans les abymes, & une troisième me fait remonter plus promptement

encore jusqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens ſi violens de l'ame ne ſont pas ce qu'il faut aux philoſophes; car, quoi qu'on diſe, il eſt bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverſes, & de bannir la ſenſibilité du cœur humain. Vainement veut-on paroître froid dans la proſpérité, & n'être point touché dans l'affliction; les traits du viſage peuvent ſe déguiſer, mais l'homme, l'intérieur, les replis du cœur n'en ſont pas moins affectés. Tout ce que je déſire pour moi, c'eſt que les ſuccès ne corrompent point l'humanité & ces vertus dont j'ai toujours fait profeſſion. J'eſpère & je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de ſoucis, inquiet, ſurchargé d'affaires, mais toujours prêt à les ſervir, & à vous prouver ſurtout que je vous eſtime & vous aime de tout mon cœur. Adieu.

Au quartier de Sclowitz, ce 17 Mars 1742.

Mon cher Jordan, vous irez chez Madame de ***, & lui direz qu'après que je l'ai aſſez

inſtruite de mes volontés ſur le ſujet de ſon fils, dont elle a diſpoſé malgré mes intentions, ſi elle ne le fait revenir inceſſamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaiſe citoyenne qui agit contre l'État. Annonce-lui ma vengeance, & dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne penſe pour me faire raiſon de ſon infidélité & de ſa trahiſon; qu'elle a trouvé le moyen de ſe brouiller avec tout le monde, & qu'à la fin je ſuis obligé d'avouer que le monde a raiſon, mais qu'il y a des maiſons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en ſéqueſtre les mauvais citoyens. Adieu, ſois perſuadé que je t'aime de tout mon cœur.

A Sclowitz, ce 28 de Mars 1742.

Cher Jordan, j'ai la tête ſi étourdie par un chaos d'affaires qui m'eſt ſurvenu tout à la fois, que je te demande quartier pour le coup. Je ſuis ſi occupé, j'ai tant à penſer, tant à écrire, tant d'ordres à expédier, qu'il m'eſt

impoſſible de te parler beaucoup raiſon. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, & que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philoſophie & du Dieu de la ſanté.

A Chrudim, ce 11 de Mai 1742.

Cher Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg eſt bleſſé à la poitrine & au bras, mais ſans danger, à ce que l'on croit.

Adieu. Tu feras bien aiſe, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Céſarion.

Du champ de la bataille de Chotuſitz, ce 17 Mai 1742.

Federicus Jordano, falut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la fatisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort fanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, & permet que l'on s'en réjouiffe de tout fon cœur. Nos avantages font complets, & la déroute de l'ennemi, que nous avons pourfuivi deux jours, eft fi terrible, la confternation, la douleur & l'abattement fi univerfels, que rien n'en approche.

Perfonne n'eft mort de notre connoiffance. Le cher Rottembourg, qui eft bleffé, en reviendra, & l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 où 1200 hommes; la perte de l'ennemi eft taxée entre 6 & 7,000 hommes. La relation qui paroîtra de ce qui a précédé & fuivi la bataille eft dreffée par moi-même, & elle eft conforme à la plus févère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu & que je reviendrai à Berlin plutôt que vous n'avez ofé l'efpérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrangé mon cher Charlottenbourg, qu'il finiſſe ma maiſon d'opéra. Et pour vous, faites proviſion d'une humeur gaie & contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie pas, puisque j'ai ſongé à toi le moment d'après la victoire. *Vale.* Mes complimens à Céſarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Céſars.

Au camp de Schlep, ce 20 de Mai 1742.

Federicus Jordano, ſalut. Si je ſuivois mon inclination, je vous écrirois: venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, & raiſonner avec moi ſur l'incèrtitude de nos connoiſſances & ſur le néant de la vie humaine; mais comme je ſuis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma ſatisfaction particulière, je vous dirai: mon cher Jordan, demeurez paiſible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux ſavans dans votre bibliothèque, achètez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorsque vous n'avez rien de mieux à faire. Je ſuis ſûr d'être obéi en vous parlant

fur ce ton, au lieu que tout ce que je pourrois dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne feroit qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'eft point dangereufement bleffé; mais il fouffre beaucoup de la gravelle. J'efpère que dans huit jours cela fe diffipera. Je n'ai point encore eu jusqu'à préfent affez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, & ce n'ont été jusqu'à préfent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille fe montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie & 15 de cavalerie, ce qui n'eft pas beaucoup pour une bataille auffi décifive que l'a été celle de Chotufitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment fe portent Charlottenbourg, ma maifon d'opéra & mes jardins. Je fuis enfant fur ce fujet; ce font mes poupées dont je m'amufe.

Vous favez tout ce que je penfe fur votre fujet, ainfi il eft inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail & au Tourbillon, à la petite Tettau auffi.

Au camp de

Federicus Jordano, falut. Il eſt arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille déciſive, vous en ſavez le ſuccès; les ſuites en ſont que le Prince Charles quitte la Bohéme, & qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg ſe remet de ſes bleſſures, & nos pertes ne ſont pas exceſſives.

Voilà ton ami vainqueur pour la ſeconde fois dans l'eſpace de treize mois. Qui auroit dit il y a quelques années que ton écolier en philoſophie, celui de Cicéron en rhétorique, & de Bayle en raiſon, joueroit un rôle militaire dans le monde? Qui auroit dit que la providence eût choiſi un poëte pour bouleverſer le ſyſtème de l'Europe & changer en entier les combinaiſons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il eſt difficile de rendre raiſon, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'eſt une comète qui traverſe cette orbite & qui dans ſa direction ſuit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience; mais écris-moi force bâtimens, meubles & danseurs. Cela me récrée & me délasse de mes occupations, qui pour être toutes importantes deviennent difficiles & sérieuses. Je lis ce que je puis, & je t'assure que dans ma tente je suis autant philosophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous sous ces beaux & paisibles hêtres de Rémusberg, ou sous les superbes tilleuls de Charlottenbourg? Quand pourrons-nous raisonner à notre aise sur le ridicule des humains & sur le néant de notre condition? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir essayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami & conserve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreste devoit à Pylade.

Au camp de

Federicus Jordano, falut. J'ai vu tous les caractères d'une joie fincère dans la lettre que vous m'écrivez; j'y reconnois bien & l'ami & le philofophe. Nous allons nous mettre à préfent en quartiers de cantonnement, & je crois, vu la fituation préfente, & les avantages que les François viennent de remporter récemment fur le Prince Lobkowitz, que cette guerre touche à fon dernier période.

Adieu, cher Jordan. Dès que je ferai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres, & peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai ofé l'efpérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, & t'affurer de vive voix que je t'aime & t'eftime de tout mon cœur. *Vale.*

Au camp de B—, ce 27 de Mai 1742.

Federicus Jordano, falut. Je fuis fi affairé, que bien loin d'avoir l'efprit libre, je l'ai plus embarraffé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle & quelques officiers françois.

Le pauvre Britz a payé ſon tribut à la nature; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon & une ancienne connoiſſance. Rottembourg eſt tout à fait hors de danger; les victimes de la patrie qui ont en dernier lieu ſi généreuſement combattu, ſe remettent en grande partie; les chirurgiens me donnent très-bonne eſpérance de leur guériſon.

Je ne ſais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne préſume point que ce ſoit avant la fin de la campagne. Adieu, *dive Jordane*. Je n'ai l'eſprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, & ſois perſuadé de mon eſtime & de mon amitié. Mes complimens à Céſarion, au Tourbillon & à l'Architecte.

Au camp de Kuttenberg, ce 4 de Juin 1742.

Federicus Jordano, ſalut. Vous ſerez ſans doute à préſent informé des heureuſes ſuites de notre victoire. Les ennemis ſe ſont retirés jusqu'à Budweis, où ils ſe ſont joints avec le Prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait eſt inconteſtable, & que rien ne confirme

si fort notre supériorité que la fuite de l'ennemi, & une retraite de seize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin qui sans doute court à présent tous les caffés de l'Europe, est sortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude & avec vérité. L'histoire de l'inconnu est une fable en pure perte; un maître de poste y a donné lieu, qui se trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de sureté en combattant avec les autres qu'en demeurant seul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Césarion. Avouez-moi qu'il est bien fait lui pour se marier; il me fait cependant beaucoup de compassion & par le corps & par l'esprit. Rottembourg se rétablit tout à fait, & nous sommes ici assez tranquilles. Je lis beaucoup, lorsque je n'ai pas d'ouvrages plus sérieux à faire; enfin ma tente ressemble infiniment plus à la demeure d'un philosophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule travesti me paroît assez trivial: j'e-

fpère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan tindalien,
Fidelle ami, bon citoyen,
Mais qui par prudente fageffe
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher fa grande foibleffe,
L'attachement pour fon efpèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

Au camp de Kuttenberg, ce 5 de Juin 1742.

Federicus Jordano, falut. Nos maudits François gâtent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oifons que l'Empereur & le Roi de France avoient choifis avec bien du foin pour commander en Bavière, qui laiffent paffer à Khevenhuller le Danube en leur préfence. Il eft impoffible de compter tous les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en réfultera-t-il? Que tout le poids de la guerre tombera fur moi. Belle confolation que de faire des conquêtes pour les autres! Le Prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le Ma-

réchal de Broglio, qui fe tient à Frauenberg. Belle-Isle eft à Dresde, les Saxons fur leurs frontières. Quelle bigarrure! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours la fcène des événemens fera plus éclaircie.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, fi elle fait grand bruit dans le monde, fi le peuple y prend part, fi l'on croit que l'armée eft en état de battre mes ennemis, fi l'on me fuppofe de l'entendement en fait de guerre? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Écrivez-moi beaucoup au fujet de Charlottenbourg, du parc, de la maifon d'opéra, & faites de grandes defcriptions, afin de m'entretenir long-temps fur des fujets agréables & divertiffans.

Dieu fait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, & parler raifon hors du tourbillon du monde & des embarras. Je crains fort que ce temps défiré ne foit encore plus éloigné qu'on ne le croit; en attendant je lis & penfe beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raifonnable que je ne l'ai été, favoir fi j'en vaudrai mieux; c'eft un *latus per fe.*

Faites mes complimens à cet ami qui a le cœur & le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cause que j'ai à faire, mais que ses lettres me font plaisir, & qu'il fera bien de m'en écrire souvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, & à peu près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane.* N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, & sois sûr que je te consacre une amitié égale à ma durée.

Au camp de Kuttenberg, ce 7 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. A la fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant désirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle; en un mot la conclusion d'une bonne & avantageuse paix. . . . .

. . . .

Je vous laisse du temps pour respirer. Je conçois qu'une nouvelle si peu attendue & si

agréable ne laiſſera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiſcret; je vous défends de parler de ceci jusqu'au temps où la nouvelle en ſera publique.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à préſent ce que je dois à ſon bonheur; le ſang de mes troupes m'eſt précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effuſion, qu'une guerre faite par des barbares n'auroit pas laiſſé d'entraîner après ſoi, & je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps & à la philoſophie de l'eſprit. Je ſerai environ le 15 ou le 20 de Juillet à Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, & faites proviſion de tout ce que votre eſprit peut imaginer de plus divertiſſant & de plus agréable; en un mot que je retrouve en vous la ſageſſe de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'eſprit ſerviable d'Atticus & le ſupport d'Épicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te ſaluera bientôt ſous l'appareil modeſte & ſimple d'un philoſophe.

Au camp de Kuttenberg, ce 13 de Juin 1742.

Fede-

Federicus Jordano, salut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant ſoupiré, pour laquelle tant de ſang a été répandu, & dont toute l'Europe commençoit à déſeſpérer. Je ne ſais ce que l'on dira de moi; je m'attends à la vérité à quelque trait de ſatire, & à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les ſots & les ignorans, en un mot les gens qui ne penſent point, répètent ſans ceſſe après les autres. Mais je m'embarraſſe peu du jargon inſenſé du public, & j'en appelle à tous les docteurs de la juriſprudence & de la morale politique, ſi après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je ſuis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, & que pour ſurcroît j'ai l'appréhenſion au premier mauvais ſuccès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui eſt le plus fort & le plus puiſſant?

Je demande ſi dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuiſement de mes

tréfors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'État, le malheur de mes peuples, & en un mot toutes les mauvaifes fortunes auxquelles expofent le hafard des armes & la duplicité des politiques; je demande fi dans un cas femblable un fouverain n'a pas raifon de fe garantir par une fage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident?

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont fuffifamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Défirez-vous que les troupes s'aguerriffent? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui eft irrévocable. En un mot, rien ne furpaffe cette armée en valeur, en force, en patience, dans le travail & dans toutes les parties qui conftituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un fept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui fait fe mettre à l'abri des caprices de la fortune après une fuite triomphante de profpérités?

Ce ne fera pas vous qui me condamnerez, mais ce feront ces ftoïciens dont le tempérament fec & la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de fuivre leurs maximes, mais que le pays des romans eft plus fait pour cette pratique févère que le continent que nous habitons, & qu'après tout un particulier a de tout autres raifons pour être honnête homme qu'un fouverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de fon individu, il le doit conftamment facrifier au bien de la fociété; ainfi l'obfervation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant: il vaut mieux qu'un homme fouffre que fi tout le peuple périffoit.

Chez un fouverain, l'avantage d'une grande nation fait fon objet, c'eft fon devoir de le procurer; pour y parvenir il doit fe facrifier lui-même; à plus forte raifon fes engagemens, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de fes peuples.

Voilà ce que j'avois à vous dire, & dont vous pourrez faire ufage en temps & lieu dans les compagnies & les converfations, fans faire remarquer que la paix eft faite.

Pressez Knobelsdorf d'achever Charlottenbourg; car je compte y passer une bonne partie de mon temps.

Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, & que j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Au camp de Kuttenberg, ce 15 de Juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Hier la paix fut publiée au son des timbales & des trompettes. J'espère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que la première que je vous annonçai. Mandez-moi avec toutes les circonstances ce qu'en dit le public, & ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin: de là nous marchons à Chlumetz, & de Chlumetz je prens la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, & les affaires civiles qui regardent l'économie & la justice. De là je pars pour

Neiffe, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette fortification & ce qui eft du reffort des arrangemens nouveaux que je fuis obligé de faire en haute Siléfie; de là je pars pour Brieg, faifant toujours fortifier. J'arrive à Breslau le 4 de Juillet, & j'y refterai jusqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, & le 12 à midi votre très-humble ferviteur aura l'honneur de vous affurer de fes devoirs. Vous & Pœllnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottenbourg, Céfarion de même, fi fa fanté & l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, & l'hiftoire de ce qui fe fera du 23 de Juin jusqu'au 12 Juillet inclufivement.

Je vous rends grâces des yeux que vous m'envoyez; c'en font de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourdhui.

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, & dis au Tourbillon que fon mari nous a affigné un champ de bataille où il eft impoffible de combattre faute de terrain.

A Kuttenberg, ce 23 de Juin 1742.

Federicus Jordano, falut. Enfin nous voici au moment de notre départ, & près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourfes & leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, & dont nous les aurions chaffés, fi je n'avois préféré la confervation du fang pruffien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureufe & un pays ruiné. C'eft fous ces aufpices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix & de la tranquillité publique, que la violence & l'audace de mes voifins. Je fuis fenfible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, & j'efpère que le vulgaire léger, volage, inconfidéré commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, & ne me croira point auffi infenfé que l'on m'accufoit de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'eft point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, & principalement dans les affaires. Le public n'en connoît point les refforts; il fe fait des idées groffières des chofes; de fauffes préven-

tions l'offusquent, il ajoutera foi à des bruits de ville fans fondement, & fur des notions auffi frivoles il fe fera un fyftème, qu'il trouvera très - mauvais que le gouvernement ne fuive point; mais fi l'on comparoit les fauffes démarches que feroit un politique qui fuivroit aveuglément les confeils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui font chargés des affaires, on verroit bientôt les lourdes fautes que les uns auroient fait commettre, & que la conduite des autres eft un fyftème raifonné & fuivi. Mais comme la plupart des gens ne font point raifonnables, il eft impoffible qu'ils entrent dans des fentimens qui demandent du bon fens, & il eft par-là même impoffible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connoiffent ni les projets ni les moyens.

Il eft fâcheux que les actions des hommes d'État foient foumifes à la critique de tant de juges auffi peu capables que le font ces gens décififs que la fainéantife & l'efprit de médifance rendent politiques; mais ce ne font que les moindres défagrémens qu'ont à effuyer ceux qui comme moi font dévoués au fervice

de l'État. Vous avez bien à vous plaindre du soin que vous donnent vingt gueux sur lesquels vous avez inspection; j'en ai des millions à conduire & à nourrir, & je ne m'en plains point. Mais vous êtes paresseux, & vous ne vous êtes apperçu qu'à présent que les affaires du Parnasse sont plus faciles à terminer que celles qui regardent la société.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien sont de Manteufel; je ne sais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épisode qui se trouve au bas de la lettre; je crois même que Madame Morrien a composé elle-même ce vers pour servir de véhicule à des choses qu'elle étoit bien aise que j'apprisse. Les vers sur l'âne sont misérables, ceux au Comte Podewils sont ordinaires, mais ceux du Faune sont jolis. J'ai reçu de Gresset une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il falloit la paix en Bohème,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert & satisfait.

Jordan, votre joie eſt extrême;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'oſe en dire davantage après ce trait de morale. Recevez en attendant mes proteſtations de la ſincère eſtime & de tous les ſentimens avec lesquels je ſuis &c. &c. &c.

Au camp de Kuttenberg, où je ne reſterai pas long-temps, ce 24 de Juin 1742.

Federicus Jordano, ſalut. Écoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, juſtice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands ſont de l'hébreu pour moi.

A Glatz, ce 28 de Juin 1742.

Federicus Jordano, ſalut. Votre lettre m'a beaucoup diverti par rapport aux propos du public. Je ne connois point le magaſin dont

vous me parlez, & perfonne ne l'a même ici. Les vers de Francheville font traînans & ennuyeux; la pointe du conte n'eft pas affez aiguifée, en un mot il ne fait point rire, c'eft pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, & comme les événemens fe fuccèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'État, & la fureté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province; je règle les affaires de droit, & j'arrange les économiques, peut-être auffi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, & vous y affurer verbalement de tout le galimathias de tendreffes & proteftations que l'on fait à fes amis lorsqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

A Neiffe, ce 1 de Juillet 1742.

Federicus Jordano, falut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, & je reviens dans ma patrie avec la confolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle.

Vous me trouverez plus philofophe que je ne l'ai jamais été, & plus encore praticien que fpéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vû; auffi fuis-je fi étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai grâces à Dieu d'en être délivré; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philofopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

A Breslau, ce 5 de Juillet 1742.

Federicus Jordano, falut. J'ai reçu & lu le premier chant du poëme filéfien, trop mauvais pour que j'en parle, & d'une louange trop

effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je fouhaite que l'opéra réuffiffe mieux; du moins le poëte a-t-il été inftruit de l'idée que j'ai fur ce fujet.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon féjour ici de quelques jours. Je fais à préfent quelques vers; mais je fuis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les buftes du Cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, & les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un & de l'autre; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, & plein de ce contentement d'efprit qui va fi bien à tout le monde, & principalement aux philofophes. *Vale.*

A Breslau, ce 21 de Septembre 1742.

Federicus Jordano, falut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, & je me fuis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oifiveté ou la malignité du public fait

que je trouve ma part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée siléſienne, où je n'ai pas laiſſé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commiſſions de la maiſon d'Autriche n'en ont terminé en huit années, & j'ai réuſſi presque généralement en tout. Ma tête ne contient à préſent que des calculs & des nombres; je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choiſies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué ſur un clavecin qui s'eſt caſſé, & j'ai monté un cheval qui eſt devenu eſtropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

A Breslau, ce 27 de Septembre.

Federicus Jordano, ſalut. Fais-moi venir des quinze eſpèces de figues de Marſeille, ſavoir en tout quatre cents figuiers, tous en caiſſons & tous en état de porter du fruit la même

année. Cependant je fouhaiterois plus de figuiers verts que des autres. Je voudrois auffi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui foient tous en état de porter du fruit la feconde année: pour ceux-là il faudroit les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des chofes & raretés provençales que je fouhaiterois avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier eft tympanifé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, & j'en aurai affurément un moins fou, car il eft impoffible de l'être plus que Potier. Je fuis bien aife d'être défait de cet extravagant, & fâché que la Roland ait quitté avec lui; mais nous vivrons fans Potiers & Rolands, & nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philofophie dit que j'ai raifon, & moi j'en conclus que j'ai très-fort raifon, puisqu'un fage m'approuve. *Vale.*

A Potsdam, ce 20 d'Août 1743.

Lorsque Voltaire viendra
Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, & le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or! Messieurs Achard & Monsieur Boëtiger diront: Ah! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclore! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,

Tous ſymétriſés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotiſme ſe mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta ſapience. Je me flatte de te voir alors chez moi & de t'aſſurer &c.

A Potsdam, ce 26 d'Août 1743.

Mon cher Jordan *, je te remercie de tes deux lettres, que je viens de recevoir. Je voudrois pour ma conſolation que tu me donnaſſes des nouvelles de ton entière convaleſcence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires ſont en bon train, & je crois que nous ferons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan ſe porte fort bien, & trotte comme un jeune homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je ſupporte mieux que je n'aurois dû l'attendre de mon tempérament. Je ſuis fort occupé à préſent à régler les préparatifs du ſiége. Notre gros canon eſt arrivé un peu tard, ſans quoi la ville feroit déjà à nous.

Adieu,

*) Les lettres ſuivantes ſont ſans date.

Adieu, cher Jordan. . Ménage ton individu pour l'amour de ma monade, & fois perfuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement fur moi en raifon inverfe du quarré des diftances. Dieu te béniffe.

Mon enfant, donne cette inclufe à la Monbail, & affure-la de mon amitié.. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta fanté. Tu me parles de Prague deux pages de fuite, & pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarraffe pas de moi; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

Federicus Jordano, falut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéreffe véritablement à ton individu, & je ne fais pourquoi, mais je voudrois que Jordan fe portât bien. Ne fois pas inquiet de ce qui

me regarde. Nos affaires vont, grâces au Ciel, bien; & quant à ma perfonne, c'eft fi peu de chofe dans l'univers, qu'à peine peut-il s'appercevoir que les atomes qui me compofent, exiftent. Tu trouveras ce trait bien métaphyfique, mais tu fais que la guerre ne détruit les arts que lorsque ce font des barbares qui la font. Nous ferons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir férieufes. Nous en tirerons bon parti, & je me perfuade qu'à l'égard de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, & un temps bien plus mauvais encore; mais qu'eft-ce que la fatigue, les foins & le danger en comparaifon de la gloire? C'eft une paffion fi folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connois jusqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaifirs de l'amour.

Adieu. En voilà affez. Écris-moi fouvent, & fois perfuadé que je t'aime toujours,

& que raillerie à part, je m'intéreffe à ton bien & à ton bonheur autant & plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard &c. &c. &c.

Caro Jordano, falut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de Novembre. Je défire ta guérifon de tout mon cœur. Notre campagne eft finie.

Je philofophe, je moralife & je penfe beaucoup. Ne m'oublie pas, & fois fûr que je t'aime de tout mon cœur; mais porte-toi mieux & conferve-toi pour ton ami.

Federicus Jordano, falut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaifir, & j'ai vu que votre fanté n'eft ni fi bonne ni fi fûre que je le défire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta fanté, & tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous

les envoyer. Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme eſt fait le monde, il s'y paſſe ſouvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux & au perfide Duhan; dites à l'un & à l'autre que je les aime bien.

Je ſuis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins & avant-foſſés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupations, de ſoucis & d'inquiétudes; mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puiſſe bien ſervir la patrie, & lui être auſſi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous ſouhaite tous les biens imaginables, & principalement la ſanté, ſans laquelle il ne nous eſt pas poſſible de prendre part à quoi que ce ſoit. Aimez-moi toujours, & n'oubliez pas les amis abſens.

Lorsque le lion de l'orient paſſera le capricorne de la canicule, les puiſſances terreſtres ſeront émues, & le chien à trois têtes aboiera,

les élémens treſſailliront, & l'on entendra de toute part la trompette des événemens qui annoncera les changemens de l'univers; alors le cheval chauve mourra de famine, & l'hirondelle ſera en proie au vautour. Mortel, ſonge à ta fin qui s'approche.

Je m'attendois à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avoit rendu tout à fait aveugle, & j'avois préparé pour ce ſujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurois tant ſouhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli; car alors tu n'aurois plus eu de prétexte pour t'abſenter d'ici, & ma rivale, ta bibliothèque, te ſeroit devenue auſſi inutile qu'une Vénus le pourroit être à un impuiſſant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétiſes. Je voudrois que le prophète & le phénomène fuſſent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe ſervir de nour-

riture à la voracité ennemie de ce brigand d'aſtre. Écoute, docte & ſublime Jordan, je t'avertis que ſi déformais tu pronoſtiques encore des choſes funeſtes & malheureuſes, & ſurtout des calamités publiques, ton nom ſera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante ſera aveugle dans l'autre monde, tes ſtatues ſeront couronnées de chardons & ta mémoire ſera effacée de mon cœur.

ÉLÉGIE

de la ville de Berlin, adreſſée au Baron

DE POELLNITZ.

Viens à moi, fille des cieux, Déeſſe de la douleur, des cœurs tendres, que tes larmes généreuſes coulent aujourd'hui en faveur d'une amante abandonnée, que tes cheveux épars & flottans ſoient les modèles de mon ajuſtement, que ma voix ſoit l'écho de tes accens plaintifs. C'eſt à toi d'anoblir ma douleur,

& de donner des grâces au déſeſpoir dans lequel me plonge le plus perfide des hommes. Jours heureux que je paſſois avec lui! vous ne faites qu'aigrir ma peine & mon noir chagrin, lorsque je vous compare à la ſituation délaiſſée où je me trouve à préſent; ces beaux jours où mes fiacres, régis par la ſageſſe de mon amant, me réjouiſſoient par chaque ſecouſſe qu'ils donnoient à mon pavé, prenant ces ſecouſſes pour des agaceries de mon infidelle; ces jours où il régloit toutes ces cérémonies ridicules qui paſſoient par mes rues ou dans mes maiſons; ces jours où mes Haude & mes des Champs chantoient ſes éloges dans toutes les gazettes. O jours heureux! c'eſt en vain que je rappelle votre mémoire; la main du Temps, armée de ſon éponge irrévocable, vous a effacés du nombre des êtres, & vous n'exiſtez plus que dans mon cœur. Oui, perfide, c'eſt dans ce cœur ulcéré que tu es encore profondément gravé & que le bouleverſement de mes murs & de mes tours pourra ſeul t'effacer. Si encore tu me quittois, ô le plus volage de tous les amans! pour une beauté ſupérieure à la mienne, comme celle de Paris que nous reconnoiſſons toutes

pour la plus parfaite, comme celle de Rome la coquette, de Londres la débauchée, d'Amſterdam la groſſe marchande, ou de Vienne la dédaigneuſe; mais tu me quittes pour me préférer qui? une petite gueuſe dont le nom même eſt presque inconnu parmi nous. Je ſuis auſſi outrée que ſi la Vénus de Médicis ſe voyoit préférer une petite Dubuiſſon. Ah! cruel, eſt-ce ainſi que tu oublies la bourſe de mon public tant de fois ouverte à ton induſtrie, les boutiques de mes marchands tant de fois prêtes à ſe vider pour toi, ma Ville-neuve empreſſée à te procurer des petites maiſons &c. &c. &c.? La douleur me ſuffoque. Mais du moins aurai-je la conſolation que Bareuth ne fera pas mieux traitée que Berlin, & quand mon chagrin aura ſapé le fondement de tous mes édifices, que mes habitans tes créanciers feront tous morts de faim par les ſoins que tu as pris de les plonger dans la miſère, alors tu pourras lire ſur ma tombe ces triſtes paroles:

Quand le monde trompeur mépriſera tes charmes,
Tu viendras arroſer mon tombeau de tes larmes,

Et les yeux tout en pleurs tu diras triftement,
C'eft toi feule, Berlin, qui m'aimas conftamment.

Atteftation du médecin.

Moi, Hippocrate, par la crédulité des humains Dieu de la médecine, j'attefte, affirme, confirme & garantis que depuis le départ frauduleux du Baron de Pœllnitz la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu fe noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité fauvée alors par la faignée, mais que depuis qu'elle prend les pâles couleurs, & une fièvre étique qui la mine & lui occafionne des chaleurs fi violentes, qu'il fort de fa tête de groffes & noires fumées de falpêtre, on doit craindre pour fa vie, & il y a *periculum in mora*, fi l'amant chéri ne vient point la fléchir par fes foumiffions & la confoler par de nouvelles affurances de fidélité.

Mon cher Jordan, on dit que ta fanté s'eft dérangée de nouveau, d'autres difent que tu

te remets, je ne fais qu'en croire. Je ferai dans peu de jours à Berlin, & fais du moins que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

Voici une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponse que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, & je le changerai. Comme ce n'est pas mon dessein de la transcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici aussi l'épître à Kayserling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponse, afin que demain à midi tout puisse être de retour ici. Faites mes amitiés à la Princesse, & dites-lui que je lui écrirai demain si j'en ai le temps, & que je lui recommande le soin de sa santé. Mes amitiés à toute l'aimable société. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

Mon cher Jordan, ayez la bonté de rester à Berlin jusqu'à dimanche, le Comte Truchfefs vous donnera quelque commiſſion pour moi; il vous faudra louer une chaiſe pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourſerai l'argent, dès que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au ſoir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourſer vos frères & me tirer des dettes.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, &qui avec la façon, qui ſera toute ſimple, puiſſe monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus qu'on achette à part mon portrait en miniature, & qu'on l'y place quand elle ſera achevée. Cette pièce eſt deſtinée à gagner quelque bonne ame; ainſi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repoſe ſur votre dextérité, ſur votre prudence & ſur votre diſcrétion, étant tout à vous.

Faites copier, s'il vous plait, la lettre que je vous adreſſe, & marquez-moi les fautes que

vous y trouverez. Je ſuis ſi occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à V. Machiavel eſt à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'eſt une bénédiction, & j'eſpère de faire cette année une heureuſe entrée & ſortie à Berlin.

La chanſon du grenadier françois a été faite à tête repoſée. Ordinairement ces ſortes de vaudevilles ne ſont pas rimés avec autant de juſteſſe: il me paroît que la chanſon eſt trop exacte pour un grivois, & trop platte pour un bel-eſprit. Adieu, à revoir jeudi.

Mon cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur Ménage-toi, & ne t'embarraſſe pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'État proſpérent. Adieu. Aime-moi un peu, & guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma conſolation.

LETTRES

à

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Monfieur, c'eft une épreuve bien difficile pour un écolier en philofophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre & la préfomption, ces cruels tyrans de l'ame, qui en la flattant l'empoifonnent, fe croyant autorifés par un philofophe, & recevant des armes de vos mains, voudront ufurper un empire fur ma raifon que je leur ai toujours difputé: mille fois heureux, fi en les vainquant, & mettant la philofophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageufe, que vous ávez de moi. Vous faites, Monfieur, dans votre lettre le portrait d'un Prince accompli, auquel je ne me reconnois point; c'eft une leçon habillée de la manière la plus ingénieufe & la plus obligeante du monde; c'eft enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jusqu'aux oreilles d'un Prince. Je me propoferai ce portrait pour modéle, & je ferai tous mes efforts pour me rendre digne difciple d'un maître qui fait fi divinement enfeigner. Je me

fens déjà infiniment redevable à vos ouvrages; c'eft une fource où l'on peut puifer des fentimens & des connoiffances dignes des grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arroger ce titre; mais il m'eft permis d'avoir l'ambition de la mériter un jour; ce fera à vous, Monfieur, que j'aurai cette obligation,

Et d'un peu de vertu fi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre humain, qui devroit vous mériter les fuffrages de tous les peuples: j'ofe même avancer qu'ils vous doivent autant & plus que les Grecs à Solon & à Lycurgue, ces fages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie, & furent le fondement d'une grandeur à laquelle fans eux la Grèce n'auroit ofé prétendre. Les auteurs font en un certain fens des hommes publics; leurs écrits fe répandent dans toutes les parties du monde, & connus de tout l'univers, manifeftent aux lecteurs les idées dont ils font empreints. Vous publiez vos fentimens: leur beauté, les char-

charmes de la diction & de l'éloquence, en un mot tout ce que le feu des pensées & la force de l'élocution peuvent produire d'achevé, frappe vos lecteurs; ils en sont touchés, & bientôt par votre heureuse impulsion tout un monde respire cet amour du genre humain. Vous formez de bons citoyens, des amis fidelles, & des sujets qui abhorrant la rebellion, sont zélés pour le bien public. Que ne vous doit-on pas! Si l'Europe entière ne reconnoît point une vérité qui n'en est pas moins vraie, & n'a pas pour vous toute la reconnoissance que vous méritez, assurez-vous du moins de la mienne; regardez mes actions désormais comme le fruit de vos leçons: je les ai reçues, mon cœur en a été ému, & je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, Monsieur, avec admiration, que vos connoissances ne se bornent pas aux seules sciences; vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, & c'est-là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même; je vous en remercie, Monsieur, & je voudrois pouvoir me le répéter sans cesse.

C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine, que les hommes ne ſe reſſemblent pas tous les jours: ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement, tel homme a été brave; ne pourroit-on pas dire de même, que les grands hommes ne le ſont pas toujours ni en tout.

Si je déſire quelque choſe avec ardeur, ce feroit d'avoir des gens ſavans & habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce ſoient des ſoins perdus que ceux que l'on emploie à les attirer. C'eſt un hommage qui eſt dû à leur mérite, & c'eſt un aveu du beſoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières. Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penſe qu'une nation cultivée par les beaux arts, fécondée par le génie, qu'une nation depuis long-temps en poſſeſſion du bon goût, ne reconnoît point le tréſor qu'elle renferme dans ſon ſein. Quoi! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels & des ſtatues, eſt négligé de ſa patrie & vit en ſolitaire dans le fond de la Champagne! C'eſt un paradoxe, une énigme, un effet bizarre du caprice des hommes.

Non, Monfieur, les querelles des favans ne me dégoûteront jamais du favoir; je faurai toujours diftinguer ceux qui aviliffent les fciences des fciences mêmes. Leurs difputes viennent ordinairement, ou d'une ambition démefurée & d'une avidité infatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un moindre mérite porte à l'éclat brillant d'un mérite fupérieur qui l'offusque. Les grands hommes font expofés à cette dernière forte de perfécution: les arbres dont les fommets s'élèvent jusqu'aux nues, font plus en butte à l'impétuofité des vents & aux injures du temps, que les arbriffeaux débiles qui croiffent fous leur ombrage. C'eft ce qui du fond des enfers fufcita les calomnies répandues contre Defcartes & contre Bayle. C'eft votre fupériorité & celle de Mr Wolf qui révolte les ignorans, & qui fait crier ceux dont la préfomption ridicule voudroit perdre tout homme dont l'efprit, les connoiffances & les lumières effacent les fiennes. Suppofons pour un moment que de grands hommes s'oublient jusqu'à s'animer les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de grands, & les priver de l'eftime que

plufieurs éminentes qualités leur ont meritée? Le public d'ordinaire ne fait point grâce; il condamne les moindres fautes, fon jugement ne s'attache qu'au préfent, il compte le paffé pour rien; mais ce n'eft pas le public que l'on doit imiter. Je cherche des hommes favans, d'honnêtes gens, mais non des hommes parfaits. Quand la nature a-t-elle formé un modèle de vertu qui foit exempt de tout blâme? Je me trouverois heureux, fi l'on vouloit avoir la même indulgence pour mes défauts que j'ai pour ceux des autres. Étourdi par la querelle de ces frelons du Parnaffe, je les renvoie à la préface d'Alzire, où vous leur faites, Monfieur, une leçon qu'ils ne devroient jamais perdre de vue, & à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il paroît qu'ils fe reffemblent tous en général, de quelque religion, ou de quelque nation qu'ils foient: leur deffein eft toujours de s'arroger une autorité defpotique fur les confciences; cela fuffit pour les rendre perfécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardieffe ofe dévoiler la vérité. Leurs mains font toujours armées du

ſoudre de l'anathême, pour écraſer ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent ſans ceſſe. Cependant, à les entendre, ils vous prêchent l'humilité, vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée, & ſe diſent miniſtres d'un Dieu de paix, qu'ils ſervent d'un cœur rempli de haine & d'ambition. Leur conduite, ſi peu conforme à leur morale, ſeroit à mon avis ſeule capable de décréditer leur doctrine. Le caractère de la vérité eſt tout différent; elle n'a pas beſoin d'armes pour ſe défendre, ni de violence pour engager les hommes à la croire; elle n'a qu'à paroître, & dès que ſa vive lumière a diſſipé les nuages qui la cachoient, ſon triomphe eſt aſſuré. Voilà, ce me ſemble, quelques traits qui déſignent aſſez bien les eccléſiaſtiques, & qui, s'ils les voyoient, ne les porteroient pas à nous choiſir pour leurs panégyriſtes. Je leur connois cependant aſſez de défauts pour qu'en conſcience on ſoit obligé de leur rendre la juſtice qui leur eſt dûe. Deſpréaux, dans ſa ſatyre contre le ſexe, a l'équité d'excepter trois femmes de Paris dont la vertu reconnue les mettoit à l'abri de ſes traits. Je puis vous citer à ſon exem-

ple deux prélats dans les États du Roi qui aiment la vérité, qui font philofophes, & dont l'intégrité & la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de Mrs de Beaufobre & Reinbeck, deux hommes qui méritent également le nom de célèbres Il y a un certain vulgaire, dans la même profeffion, qui ne vaut certainement pas affez pour que l'on defcende jusques à s'inftruire des diffentions qui l'agitent. Je laiffe volontiers à ces hommes-la liberté d'enfeigner & de croire ce qui peut leur procurer quelque fatisfaction, d'autant plus que mon caractère n'eft point violent. Mais ce même caractère qui me rend défenfeur de la liberté, me fait également haïr la perfécution. Je ne puis voir les bras croifés l'innocence opprimée; il y auroit de la timidité & de la lâcheté à le fouffrir. Je n'aurois jamais embraffé avec tant de chaleur la caufe de Mr Wolf, fi je n'avois vu des hommes qui fe difent raifonnables, fe répandre en fiel & en amertume contre un philofophe qui ofe penfer librement; fi je n'avois pas vu que ces hommes portent leur fureur aveugle jusqu'à haïr,

fans favoir donner d'autres raifons de leur haine que la diverfité de leurs fentimens: tandis qu'ils exaltent la mémoire d'un fcélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, qui n'a d'autre avantage que d'avoir penfé comme eux.

Je fuis charmé, Monfieur, de voir le glorieux témoignage que vous donnez aux quatre plus grands philofophes que l'Europe ait produits. Leurs ouvrages font des tréfors de vérités & d'erreurs; la diverfité de leurs fentimens nous fait connoître combien l'imagination eft fujette à s'égarer, & les bornes étroites qui limitent notre entendement. Si Newton, fi Leibnitz, fi Locke, ces génies fupérieurs, ces hommes accoutumés à penfer pendant toute leur vie, n'ont pu fecouer entièrement le joug des opinions, pour parvenir à des connoiffances certaines, à quoi peut s'attendre un nouvel écolier en philofophie? Mr Wolf fera fort flatté de l'approbation dont vous honorez fa métaphyfique; elle la mérite en effet; c'eft un des ouvrages les plus achevés qui fe foient faits dans ce genre, & il y a plaifir à le foumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits & les foibles n'échappent point. Je fuis fâché

P 4

de ne pouvoir accompagner cette lettre de la traduction de la métaphysique que je vous ai promise. Vous savez, Monsieur, que ces sortes d'ouvrages ne se font que lentement: je fais copier cependant ce qui en est achevé, & j'espère de le joindre à la première de mes lettres que vous recevrez. J'accompagne celle-ci de la logique de Mr Wolf, traduite par le Sr des Champs, jeune homme né avec assez de talens; il a eu l'avantage d'être disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans sa traduction: il me paroît qu'il y a assez heureusement réussi; je souhaiterois seulement pour l'amour de lui qu'il eût corrigé & abrégé l'épitre dédicatoire, dans laquelle il me prodigue de l'encens à pleines mains, & qui auroit trouvé infiniment mieux sa place dans un prologue d'opéra au siècle de Louis XIV.

Ce n'est pas en faveur de la seule Henriade, unique poëme épique qu'ayent les François, que je me déclare, mais en faveur de tous vos ouvrages; ils sont généralement marqués au coin de l'immortalité. C'est l'effet d'un génie universel & d'un esprit bien rare que de se soutenir dans une élévation égale dans tant

d'ouvrages différens. Il n'y avoit que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui fuſſiez capable de réunir la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien & l'imagination brillante d'un poëte dans la même perſonne. Vous me faites un plaiſir bien ſenſible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages; je ne les mérite que par le cas infini que j'en fais. Les empereurs & les monarques peuvent donner des tréſors, même des royaumes, & tout ce qui peut flatter l'orgueil, l'avarice & la cupidité des hommes; ce ſont des choſes qui reſtent hors d'eux, & qui bien loin de les rendre plus éclairés & plus vertueux, ne ſervent ordinairement qu'à les corrompre. Le préſent que vous me promettez, Monſieur, eſt d'un tout autre uſage; par ſa lecture on corrige les mœurs & on orne l'eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer: le but que je me propoſe dans mes lectures, eſt de m'inſtruire. Comme les abeilles je tire le miel des fleurs, & je laiſſe aux araignées le ſoin d'en ſucer le venin. Ce n'eſt pas par ma foible voix que votre renommée, déjà ſi bien établie,

peut s'accroître; mais du moins sera-t-on obligé d'avouer que les descendans des anciens Goths & des Vandales, que les habitans des forêts de l'Allemagne, savent rendre justice au mérite éclatant, à la vertu & aux talens des grands hommes de toutes nations. Je sais, Monsieur, à quels chagrins je vous exposerois si j'usois d'indiscrétion à l'égard de vos ouvrages: reposez-vous, je vous prie, sur mes engagemens, ma foi est inviolable.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher d'entre les bras d'Émilie; il faudroit avoir le cœur dur & insensible pour prétendre de vous un pareil sacrifice: & d'ailleurs il ne faudroit jamais avoir connu par expérience la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causeroit une pareille séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige étonnant d'esprit & de connoissances. Que de pareilles femmes sont rares! Soyez persuadé, Monsieur, que je connois tout le prix de votre estime, mais que je me ressouviens aussi en même temps d'une leçon de la Henriade: un nom trop fameux est un poids

bien pefant: peu de perfonnes le foutiennent, & la plupart accablés fuccombent fous le faix. Il n'eft point de bonheur que je ne vous fouhaite & aucun dont vous ne foyez digne. Cirey fera déformais pour moi Delphes, & votre correfpondance, que je vous prie de continuer, mes oracles. Je fuis avec une eftime finguliére,

Monfieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rheinsberg, le 4 Novembre 1736.

Monfieur, non, je ne vous ai point envoyé mon portrait, une pareille idée ne m'eft point venue dans l'efprit. Mon portrait n'eft ni affez beau, ni affez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprife. Je vous ai envoyé une bagatelle pour marque de mon eftime: un bufte de Socrate en guife de pomme de canne, & la façon dont cette canne a été roulée reffemblant à celle dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette méprife. Ce bufte de toute façon étoit plus

digne de vous être envoyé que mon portrait. C'eſt l'image du plus grand philoſophe de l'antiquité, d'un homme qui a fait la gloire des païens, & qui jusqu'à nos jours eſt l'objet de la jalouſie & de l'envie des chrétiens. Socrate fut calomnié; & quel grand homme ne l'eſt pas? Son eſprit aimant la vérité revit en vous; auſſi vous ſeul méritez de conſerver le buſte de ce célèbre philoſophe. J'eſpère, Monſieur, que vous voudrez bien le retirer avec quelques lettres que je vous ai écrites, & qui je crois pourront vous être envoyées en même temps. Madame la Marquiſe du Châtelet me fait bien de l'honneur de paroître s'intéreſſer pour mon ſoi-diſant portrait; elle ſeroit propre à me donner meilleure opinion de moi que je n'ai jamais eu, & que je ne devrois avoir. Ce ſeroit à moi à déſirer ſon portrait. Je vous avoue que les charmes de ſon eſprit m'ont fait oublier ſa matière: vous trouverez peut-être que c'eſt penſer trop philoſophiquement pour mon âge, mais vous pourriez vous tromper: l'éloignement de l'objet & l'impoſſibilité de le poſſéder, peuvent y avoir autant de part que la philoſophie: elle ne doit pas nous rendre

infenfibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre, auquel cas elle feroit plus de mal que de bien aux hommes.

Il femble en effet que quelque démon familier fe foit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voie publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis auffitôt, que vous ne vous ferviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage, & que dans le cas où vous me feriez le plaifir de venir dans ce pays, j'en aurois des nouvelles plus particulières. Le public me croit plus heureux que je ne fuis; je me tue de le détromper: je me fens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière befoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connoiffance des fciences, je crois que la converfation du fameux Mr s'Gravefand pourra vous être fort agréable; il doit pofféder la philofophie de Newton dans la dernière perfection. Mr Bœrrhave ne vous fera

pas d'un moindre secours si vous le consultez sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Porté naturellement à la conservation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelques nouvelles attentions à celles que vous avez déjà, pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je sais ce que vous valez, & que je connois la grandeur de la perte que le monde feroit en vous; les regrets que l'on donnera à vos cendres vous seront inutiles, & seront superflus pour ceux qui les ressentiront. Je prévois ce malheur & je le crains; mais je voudrois le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions; je les attends avec une grande impatience. Les bons arbres portent toujours de bon fruit; la Henriade & vos autres ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort curieux de voir la suite du Mondain, que vous voulez bien me promettre. Le plan que vous m'en marquez, est tout fondé sur la raison & sur la vérité. En effet la sagesse du créateur n'a rien créé d'inutile dans ce monde. Dieu

veut que l'homme jouiſſe des créatures, & c'eſt contrevenir au but du créateur que d'en uſer autrement. Il n'y a que les abus & les excès qui rendent mauvais ce qui eſt d'ailleurs bon en ſoi-même. Ma morale, Monſieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaiſirs & tout ce qui y contribue: la brièveté de la vie m'avertit d'en jouir. Nous n'avons qu'un certain temps, duquel il faut profiter. Ce principe n'eſt point dangereux; il n'y a qu'à n'en point tirer de fauſſes conſéquences. Je m'attends que votre Eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude & la culture des beaux arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne qu'ils exigent du repos, de la tranquillité, & du recueillement d'eſprit.

Car loin du bruit & du tumulte
Apollon s'étoit retiré
Au haut d'un côteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte;
Pour courtiſer ces doctes ſœurs,
Il faut du repos, du ſilence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom, immortel dans l'hiſtoire,
Eſt gravé par leurs mains aux faſtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité à un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du ſacré vallon, d'oſer coaſſer en préſence d'Apollon. Je le reconnois, je me confeſſe, & vous en demande l'abſolution. L'eſtime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénetré, au haſard de l'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas; c'eſt vous qui m'imitez, & qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre. Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez

Votre très-affectionné ami.

Ce 16 Janvier 1737.

Monſieur, j'ai reçu avec beaucoup de plaiſir la défenſe du Mondain, & le joli badinage au ſujet de la mule du Pape; chacune de ces pièces

ces eſt charmante dans ſon genre. Le faux zèle de votre voiſin le dévot repréſente très-bien celui de beaucoup de perſonnes qui dans leur ſtupide ſainteté taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent ſur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la tranſition du vin dont le vôtre humecte ſon goſier ſéché à force d'argumenter; le pauvre qui vit des vanités des grands; les Dieux qui du temps de Tulle étoient de bois, & d'or ſous le conſulat de Luculle &c. ſont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monſieur, pourrois-je vous préſenter mes doutes? C'eſt le moyen de m'inſtruire par les bonnes raiſons dont vous vous légitimerez ſans doute. Peut-on donner l'épithète de chimérique à l'hiſtoire romaine, avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens reſpectables de l'antiquité & d'une infinité de médailles, (dont il ne faudroit qu'une partie pour établir les vérités de la religion). Les étendards de foin des romains me ſont inconnus. Mon ignorance me peut ſervir d'excuſe; mais autant que je puis me reſſouvenir de l'hiſtoire, les premiers étendards des ro-

mains furent des mains ajuſtées au haut d'une perche. Vous voyez, Monſieur, un diſciple qui demande à s'inſtruire. Vous voyez en même temps un ami ſincère qui agit avec franchiſe, & j'eſpère que votre eſprit juſte & pénétrant s'appercevra facilement que mon amitié ſeule vous parle; uſez-en, je vous prie, de même à mon égard. J'avoue que mes réflexions ſont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte; mais l'eſtime que j'ai pour vous étant trop bien établie, ſera toujours la même, étant à jamais &c.

Ce 23 Janvier 1737.

Monſieur, vos ouvrages ſont ſans prix; c'eſt une vérité de laquelle je ſuis convaincu il y a long-temps; cela n'empêche pas cependant que je ne vous doive beaucoup de reconnoiſſance. Les bagatelles que je vous envoie ne ſont que des marques de ſouvenir, des ſignes auxquels vous devez vous rappeler le plaiſir que m'ont fait vos écrits. Il ſemble, Monſieur, que les ſciences & les arts vous ſervent

par femeftre; ce quartier paroît être celui de la poëfie. Comme vous mettez la dernière main à une toute nouvelle tragédie, d'où prenez-vous votre temps? Ou bien eft-ce que les vers coulent chez vous comme de la profe? Autant de queftions, autant de problèmes. Ou bien il faut que vous foyez courbé jour & nuit fur votre ouvrage, ou il faut que le Ciel vous ait accordé, outre les excellens talens que vous poffédez, une facilité tout à fait extraordinaire.

Mérope ne fort point de mes mains; il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépofitaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé: je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la mort de Céfar. Les intrigues amoureufes me paroiffent le propre des comédies; elles en font comme l'effence, elles font le nœud de la pièce, & comme il faut finir de quelque manière, il femble que le mariage y foit tout propre. Quant à la tragédie, je dirois qu'il y a des fujets qui demandent naturellement de l'amour, tels font Tite, Bérénice, le Cid, Phèdre & Hippolite; le feul inconvénient qu'il y ait, c'eft que l'a-

mour ſe reſſemble trop, & que quand on a vu vingt pièces, l'eſprit ſe dégoûte d'une répétition continuelle de ſentimens doucereux, & qui ſont trop éloignés des mœurs de notre ſiècle. Depuis qu'on a attaché avec raiſon un certain ridicule à l'amour romaneſque, on ne ſent plus le pathétique de la tendreſſe outrée, on ſupporte le ſoupirant pendant le premier acte, & on ſe ſent tout porté à ſe moquer de ſa ſimplicité au quatrième ou au cinquième; au lieu que la paſſion qui anime Mérope, eſt un ſentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connoît la voix. On ne ſe moque point de ce qu'on ſent ſoi-même, ou de ce qu'on eſt capable de ſentir. Mérope fait tout ce que feroit une tendre mère qui ſe trouveroit dans ſa ſituation; elle parle comme nous parle le cœur, & l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on ſent. J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du Marquis Maffei, quoique je ſois très-aſſuré que ſa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des ſavans de France ſera toujours invincible, tant qu'il aura des perſonnes de votre ordre à ſa tête; j'oſe même dire que je le redouterois infiniment plus que vos armées

avec tous vos Maréchaux. Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaiſe que les précédentes: Céſarion y a donné lieu; ce pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême, il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que de lui prêcher la patience, foible remède, ſi vous voulez, contre des maux réels, remède cependant capable de tranquilliſer les faillies impétueuſes de l'eſprit auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu. J'attends de votre franchiſe & de votre amitié que vous voudrez bien me faire appercevoir les défauts qui ſe trouvent dans cette pièce; je ſens que j'en ſuis pére, & je me fais mauvais gré de n'avoir pas les yeux aſſez ouverts ſur mes productions.

Tant l'erreur eſt notre appanage;
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'inſenſé jusqu'au ſage,
S'il juge de ſon propre ouvrage,
Par l'amour propre il eſt ſéduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille aſſurances d'eſtime à Madame la Marquiſe du Châtelet, dont l'eſprit ingénieux a bien voulu ſe faire

connoître par un petit échantillon. Ce n'eſt qu'un rayon de ſoleil qui s'eſt fait appercevoir à travers les nûages, que n'eſt-ce point lorsqu'on le voit ſans voile? Peut-être faut-il que la Marquiſe cache ſon eſprit, comme Moyſe voiloit ſon viſage, à cauſe que le peuple d'Iſraël n'en pouvoit ſupporter la clarté. Quand meme j'en perdrois la vue, il faut avant de mourir que je voie cette terre de Canaan, ce pays des ſages, ce paradis terreſtre. Comptez ſur l'eſtime parfaite & ſur l'amitié inviolable avec laquelle je ſuis &c.

Ce 26 Février 1737.

Monſieur, j'ai été agréablement ſurpris par les vers que vous avez bien voulu m'adreſſer; ils ſont dignes de leur auteur. Le ſujet le plus ſtérile devient fécond entre vos mains: vous parlez de moi, & je ne me reconnois plus; tout ce que vous touchez ſe convertit en or.

Mon nom ſera connu par tes fameux écrits;
Des temps injurieux affrontant les mépris,

Je renaîtrai ſans ceſſe autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie iront d'âges en âges
De la poſtérité recueillir les ſuffrages,
Et feront en tous temps le charme des eſprits.
De tes vers immortels, un pied, un hémi-
ſtiche
Où tu places mon nom comme un ſaint dans
ſa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avoit ſeul mérité.

Qui ſauroit qu'Alexandre le grand exiſta jadis, ſi Quinte Curce & quelques fameux hiſtoriens n'euſſent pris ſoin de nous transmettre l'hiſtoire de ſa vie? Le vaillant Achille & le ſage Neſtor auroient-ils échappé à l'oubli des temps ſans Homère qui les célébra? Je ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpéce ni un candidat de grand homme; je ne ſuis qu'un ſimple individu, qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, & dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité & dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorsque je fais

réflexion fur ce que je vous adreffe des vers: je défapprouve ma témérité dans le temps que je retombe dans la même faute. Defpréaux dit:

Qu'un âne pour le moins, inftruit par la nature,
A l'inftinct qui le guide obéit fans murmure,
Ne va pas follement de fa bizarre voix
Défier en chanfons les roffignols des bois.

Je vous prie, Monfieur, de vouloir être mon maître en fait de poëfie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de difciple plus docile & plus fouple. Bien loin de m'offenfer de vos corrections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi. Mon loifir entier me donne le temps de m'occuper à telle fcience qu'il me plaît: je tâche de profiter de cette oifiveté, & de la rendre fage en m'appliquant à l'étude de la philofophie & de l'hiftoire, & en m'amufant avec la poëfie & la mufique. Je vis à préfent comme homme, & je trouve cette vie infiniment préférable à la majeftueufe gravité & à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie me-

furé à la toife; il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des perfonnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi: leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monfieur, je vous prie de la defcription que vous faites de la Renommée

Dont la bouche indifcrète en fa légèreté
Prodigue le menfonge avec la vérité.

Quand des perfonnes d'un certain rang rempliffent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une fi étrange différence? Ou bien nous fommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faifons, ou des adulateurs vils relèvent & font valoir nos moindres actions. Le défunt roi de Pologne calculoit de grands nombres avec affez de facilité: tout le monde s'empreffoit à vanter fa haute fcience dans les mathématiques; il ignoroit jusqu'aux élémens de l'algèbre. Difpenfez-moi, je vous prie, de vous citer plufieurs autres exemples que je pourrois vous alléguer. Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement inftruit

que le Czar Pierre I. Il étoit non feulement législateur de fon pays, mais il poffédoit parfaitement l'art de la marine. Il étoit architecte, anatomifte, chirurgien, (quelquefois dangereux,) foldat expert, économe confommé, enfin pour en faire un modèle de tous les princes, il auroit fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare & moins féroce que celle qu'il avoit reçue dans un pays où l'autorité abfolue n'étoit connue que par la cruauté.

On m'a affuré que vous étiez amateur de la peinture; c'eft ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate, qui eft affez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention. J'attends avec une véritable impatience cette philofophie & ce poëme qui mènent tout droit à la ciguë: je vous affure que je garderai un fecret inviolable fur ce fujet; jamais perfonne n'apprendra que vous m'avez envoyé ces deux pièces, & bien moins feront-elles vues; je m'en fais une affaire d'honneur; je ne puis vous en dire davantage, fentant toute l'indignité qu'il y auroit à trahir, foit par imprudence, foit par indifcrétion un ami que j'eftime & qui m'oblige. Les miniftres

étrangers sont des espions privilégiés des cours: ma confiance n'est pas aveugle, ni destituée de prévoyance sur leur sujet.

D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur Mr la Croze? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'étoit une saillie d'imagination, dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, & qui étoit passable dans les circonstances dans lesquelles je la composai, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père Tournemine se trouve dans la Bibliothèque françoise; Mr la Croze l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens le Diable, & n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de saint Maure, dans l'ordre desquels il a été.

Vous voilà donc parti de Hollande: je sentirai le poids de ce double éloignement; vos lettres seront plus rares, & mille empêchemens fâcheux concourront à rendre votre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du Sr du Breuil; je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres & le retour

des vôtres. Puiffiez - vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous, ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à Madame la Marquife du Châtelet, qu'il n'y a qu'à elle feule à qui je puiffe me réfoudre de céder Mr de Voltaire, comme il n'y a auffi qu'elle feule qui foit digne de vous pofféder. Quand même Cirey feroit à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la fatisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres fujets, & je vous affure que ma curiofité égale l'eftime que j'ai pour vous. Eft-il étonnant que je défire de voir l'homme le plus digne de l'immortalité, & qui la tient de lui-même? Je fuis avec toute l'eftime imaginable

Votre très-affectionné ami.

Je viens de recevoir des lettres de Berlin, d'où l'on m'écrit que le Réfident de l'Empereur a reçu la Pucelle imprimée : ne m'accufez pas d'indifcrétion.

Rémusberg, le 6 Mars 1737.

Monfieur, il n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me foit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur. Vous me comblez de louanges, vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes, & je fuccombe fous le faix de vos louanges. Mon empire fera bien petit, Monfieur, s'il n'eft compofé que de fujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philofophes? des ignorans pour conduire des gens inftruits? en un mot des hommes efclaves de leurs paffions pour contenir les vices de ceux qui les fuppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhenfion des enfers & des démons, mais par amour de la vertu? La raifon eft votre guide; elle eft votre fouveraine. Henri le grand eft le faint qui vous protège; une affiftance étrangère vous feroit fuperflue. Cependant, fi je me voyois, relativement au pofte que j'occupe, en état de vous faire reffentir l'effet des fentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un

faint qui ne fe feroit jamais invoquer en vain. Je commence par vous en donner un petit échantillon: il me paroît que vous fouhaitez d'avoir mon portrait; vous le voulez, je l'ai commandé fur l'heure. Pour vous montrer à quel point les arts font en honneur chez nous, apprenez, Monfieur, qu'il n'eft aucune fcience que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilshommes, nommé Knobelsdorf, (qui ne borne pas fes talens à favoir manier le pinceau,) a fait ce portrait: il fait qu'il travaille pour vous & que vous êtes connoiffeur, c'eft un aiguillon fuffifant pour l'animer à fe furpaffer.

Un de mes intimes amis, le Baron de Kayferling, ou *Céfarion*, vous rendra mon effigie; il fera à Cirey vers la fin du mois prochain; vous jugerez en le voyant s'il ne mérite pas l'eftime de tout honnête homme. Je vous prie, Monfieur, de vous confier à lui. Il eft chargé de vous preffer vivement au fujet de la Pucelle, de la Philofophie de Newton, de l'Hiftoire de Louis XIV & de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins que d'être né poëte? Je ne fuis pas affez aveu-

glé fur moi-même pour m'imaginer que j'aye des talens pour la verfification. Écrire dans une langue étrangère, y compofer des vers, & qui pis eft fe voir défavoué d'Apollon, c'en eft trop.

Je rime pour rimer, mais eft-ce être poëte
Que de favoir marquer le repos dans un vers,
Et fe fentant preffé d'une ardeur indifcrète,
Aller pfalmodier fur des fujets divers?
Mais lorsque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol affuré prendre l'effor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide.
Mais non, Icare tombe, & périt dans les mers.

En vérité, nous autres poëtes, nous promettons beaucoup & tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreffés, je tombe dans la même faute.

Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle foit capable d'attirer Mr de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célébres de l'Europe. Je me rends, Monfieur, à vos raifons; vous juftifiez vos vers à merveille. Les

Romains ont eu des bottes de foin en guiſe d'étendards, j'y conſens. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez, vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par où mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité? Je voudrois qu'il fût connu par ſa bravoure & non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe & de magnificence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles Alexandre s'aſſujettit la Grèce & conquit la plus grande partie de l'Aſie, étoient conditionnées bien différemment. Le fer faiſoit leur unique parure, elles étoient par une longue & pénible habitude endurcies aux travaux; elles ſavoient endurer la faim, la ſoif & tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre; une vigoureuſe & rigide diſcipline les uniſſoit intimement enſemble, les faiſoit toutes concourir à un même but, & les rendoit propres à exécuter avec promptitude & vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'hiſtoire romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité,

vérité, & cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible. Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuſcrit du Vatican l'hiſtoire de Rémus & de Romulus rapporté d'une maniére toute différente de celle qu'on connoît. Ce manuſcrit fait foi que Rémus s'échappa des pourſuites de ſon frère, & que pour ſe dérober à ſa jalouſe fureur, il ſe réfugia dans les provinces ſeptentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville ſituée auprès d'un grand lac, à laquelle il donna ſon nom; & qu'après ſa mort il fut inhumé dans une île, qui s'élevant du ſein des eaux forme une eſpèce de montagne au milieu du lac. Deux moines furent ici il y a quatre ans de la part du Pape pour découvrir l'endroit que Rémus à fondé. Selon la deſcription que je viens de faire, ils ont jugé que ce devoit être Rémusberg, ou comme qui diroit *Mont Rémus*. Ces bons péres ont fait creuſer dans l'île & de tout côté, pour découvrir les cendres de Rémus. Soit qu'elles n'ayent pas été conſervées aſſez ſoigneuſement, ou que

le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre, ce qu'il y a de fûr, c'eft qu'ils n'ont rien trouvé. Une tradition, qui n'eft pas plus avérée que celle-là, c'eft qu'il y a environ cent ans, qu'en pofant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres fur lesquelles étoit gravée l'hiftoire du vol des vautours; quoique les figures ayent été fort effacées, on en a pu reconnoître quelque chofe. Nos gothiques aïeux, malheureufement fort ignorans, & peu curieux d'antiquités, ont négligé de nous conferver ces précieux monumens de l'hiftoire, & nous ont par conféquent laiffés dans une incertitude obfcure fur la vérité d'un fait fi important. On trouva il n'y a pas trois mois en remuant la terre dans le jardin une urne & des monnoies romaines, mais qui étoient fi vieilles que le coin en étoit presque tout effacé; je les ai envoyées à Mr la Croze; il a jugé que leur antiquité pouvoit être de dix-fept à dix-huit fiècles. J'efpère, Monfieur, que vous me faurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, & qu'en fa faveur vous excuferez l'intérèt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiftoire d'un des fondateurs de

Rome, dont je crois conferver la cendre: d'ailleurs on ne m'accufe point de trop de crédulité; fi je pèche, ce n'eft pas par fuperftition.

Ma foi fe défiant même du vraifemblable,
En évitant l'erreur cherche la vérité;
Le grand, le merveilleux approchent de la fable,
Le vrai fe reconnoît à fa fimplicité.

L'amour de la vérité & l'horreur de l'injuftice m'ont fait embraffer le parti de Mr Wolf. La vérité nue a peu de pouvoir fur l'efprit de la plupart des hommes; pour fe montrer, il faut qu'elle foit revêtue du rang, de la dignité & de la protection des grands. L'ignorance, le fanatisme, la fuperftition, un zèle aveugle mêlé de jaloufie ont pourfuivi Mr Wolf; ce font eux qui lui ont imputé des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le monde commence d'appercevoir l'aurore de fon innocence. Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eft point dûe, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je puis vous affurer que je n'ai point traduit la métaphyfique de Wolf; c'eft un de mes amis à qui l'honneur en eft dû. Un enchaînement

d'événemens l'a conduit en Ruſſie, où il eſt depuis quelques mois, quoiqu'il méritât un meilleur ſort. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occaſionné, & celui de la correction; le copiſte tient le reſte de la traduction entre ſes mains, je l'attends tous les jours, vous l'aurez dans peu. Le ſouvenir d'Émilie m'eſt bien flatteur; je vous prie de l'aſſurer que j'ai des ſentimens très-diſtingués pour elle.

Car l'Europe la compte au rang des plus
grands hommes.

Que pourrois-je refuſer à Newton Vénus, à la plus haute ſcience revêtue des agrémens de la beauté, des charmes de la jeuneſſe, des grâces & des appas? La Marquiſe du Châtelet veut mon portrait (ce ſeroit à moi à lui demander le ſien;) j'y ſouſcris; chaque trait de pinceau fera foi de l'admiration que j'ai pour elle.

J'envoie cette lettre, par le canal du ſieur du Breuil Tronchin, à l'adreſſe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il ſeroit bon de prendre des meſures avec le maître de poſte de Trèves pour régler notre petite correſpondance. J'attendrai que vous ayez pris des ar-

rangemens avec lui fur ce fujet, avant de me fervir de cette voie. Quand le plus grand homme de la France n'aura-t-il plus befoin de tant de précautions? Vos compatriotes feront-ils les feuls à vous envier la gloire qui vous eft dûe? Sortez de cette ingrate patrie, & venez dans un pays où vous ferez adoré; que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts;
Fais-nous part du tréfor de ta philofophie.
Des peuples de favans fuivront tes étendards;
Éclaire-les du feu de ton puiffant génie.
Les myrtes, les lauriers foignés dans ces cantons
Attendent que cueillis par les mains d'Émilie
Ils fervent quelque jour à te ceindre le front;
J'en vois crever Rouffeau de fureur & d'envie.

Vos lettres me font un plaifir infini, mais je vous avoue que je leur préférerois de beaucoup la fatisfaction de m'entretenir avec vous, & de vous affurer de vive voix de la parfaite eftime avec laquelle je fuis à jamais &c.

Rémusberg, le 7 d'Avril 1737.

Monfieur, je viens de recevoir votre lettre fous date du 17 Avril; elle eft arrivée affez vîte; je ne fais d'où vient que les miennes ont été fi long-temps en chemin. Que votre indulgence pour mes vers me paroît fufpecte! Avouez-le, Monfieur, vous craignez le fort de Philoxène; vous me croyez un Denys; fans quoi votre langage auroit été tout différent. Un ami fincère dit des vérités défagréables, mais falutaires. Vous auriez critiqué le monument & les funérailles placés avant les batailles dans la ftrophe quatrième de l'ode, vous auriez condamné la figure du chagrin défarmé qui eft trop hardie &c. En un mot, vous m'auriez dit, *émondez-moi ces rameaux trop épars.* Que fert-il à un borgne qu'on l'affure qu'il a la vue bonne, en voit-il mieux? Je vous prie, Monfieur, foyez mon cenfeur rigide, comme vous êtes déjà mon exemple & mon maître en fait de poëfie. Ne vous en tenez pas aux ongles de la figure d'un très-ignorant fculpteur, corrigez tout l'ouvrage. Je vous envoie la fuite de la traduction de Wolf jusqu'au paragraphe

1770. Vous en aurez la fin par mon cher Césarion, mon petit ambaſſadeur dans la province de la raiſon, au paradis terreſtre. Je ne chercherois pas ma ſouveraine félicité dans l'éclat de la magnificence, mais dans une volupté pure, & dans le commerce des êtres les plus raiſonnables parmi les mortels: en un mot ſi je pouvois diſpoſer de ma perſonne, je me rendrois moi-même à Cirey, pour y raiſonner tout mon ſoûl. Je vous compte à la tête de tous les êtres penſans; certes le créateur auroit de la peine à produire un eſprit plus ſublime que le vôtre,

Génie heureux que la nature
De ſes dons combla ſans meſure.
Le Ciel, jaloux de ſes faveurs,
Ne fait que rarement de brillans caractères;
Il pétrit là de ces humains vulgaires,
De ces gens faits pour les grandeurs,
Mais hélas! dans mille ans qu'on voit peu de Voltaires!

Mon portrait s'achevera aujourdhui, le peintre s'évertue de faire de ſon mieux. Je vous dois déjà quelques coups de grâces, mais en conſcience j'ai cru devoir vous en avertir.

Pourrois-je finir ma lettre sans y insérer un article pour Émilie? Faites-lui, je vous prie, bien des assurances de ma parfaite estime. Vous devriez bien me faire avoir son portrait, car je n'oserois le lui demander. Si mon corps pouvoit voyager comme mes pensées, je vous assurerois de vive voix de la parfaite estime & de la considération avec laquelle je suis &c.

A Rémusberg, le 9 Mai 1737.

Monsieur, je vous prie d'excuser l'injustice que j'ai faite à votre sincérité dans ma dernière lettre: je suis charmé de m'être trompé & de voir que vous me connoissez assez pour vouloir me corriger. Je passe condamnation au sujet de mon ode; je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez; mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore de quelques unes de mes pièces, que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sévérité: si je ne profite autre chose, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous escroquer quelques bons vers.

Les grâces qui partout accompagnent vos pas,
En prêtant à mes vers le tour qu'ils n'avoient pas,
Suppléent par leurs ſoins à mon peu de pratique,
Ornent de mille fleurs mon ode proſaïque,
Et ſont voir par l'effet d'un aſſez rare effort
Que ce que vous touchez ſe convertit en or.

Je paſſe à préſent à la philoſophie. Vous ſuivez en tout la route des grands génies, qui loin de ſe ſentir animés d'une baſſe & vile jalouſie, eſtiment le mérite où ils le rencontrent, & le priſent ſans prévention. Je vous fais des complimens à la place de Mr Wolf ſur la manière avantageuſe dont vous vous expliquez ſur ſon ſujet. Je vois, Monſieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a ſur l'être ſimple; ſouffrez que j'y réponde. Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être diviſée à l'infini, que tout ce qui a deux côtés

ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également; mais dans la propofition de Mr Wolf, il ne s'agit, fi je ne me trompe, ni de ligne, ni de points; il s'agit des unités ou parties indivifibles qui compofent la matière: perfonne ne peut ni ne pourra jamais les appercevoir; donc on n'en peut avoir d'idée, car nous n'avons d'idées nettes que des chofes qui tombent fous nos fens. Mr Wolf dit tout ce que l'être fimple n'eft pas, & il écarte l'efpace, la longueur, la largeur, & avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raifonnement des géomètres, qui n'eft plus applicable à fon être fimple, à caufe qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philofophe fe fert de l'artifice de faint Paul, qui après nous avoir promenés jusque dans le fanctuaire des cieux, l'abandonne à notre propre imagination, fuppléant par le terme d'ineffable à ce qu'il n'auroit pu expliquer fans donner prife fur lui. Il me femble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai que ces propofitions, que toute chofe compofée doit avoir des parties, que ces parties peuvent en avoir autant que vous voudrez, mais qu'enfin il faut pourtant trouver des unités, & que

faute d'avoir les organes des yeux & de l'attouchement assez subtils, & manque d'instrumens assez délicats, nous ne décomposerons jamais la matière jusqu'à trouver ces unités. Que vous représentez-vous quand vous pensez à un régiment composé de 1500 hommes? Vous vous représentez ces 1500 hommes comme autant d'unités réunies sous un seul chef. Prenons un de ces hommes seul; je trouve que c'est un être fini, qui a une étendue, largeur & figure; je trouve qu'il est divisible, (l'expérience le prouve,) mais je ne saurois dire qu'il est divisible à l'infini: pourroit-il être un être fini & un être infini en même temps? Non, car cela implique contradiction; & comme une chose ne sauroit être & ne pas être en même temps, il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini; donc il n'est pas divisible à l'infini; donc il y a des unités qui prises ensemble font des nombres composés, & ce sont ces nombres, dès qu'ils sont composés, qu'on nomme matière. Je vous abandonne volontiers le divin Platon, le divin Aristote, & tous les héros de la philosophie scolastique; c'étoient des hommes qui avoient recours à des mots,

pour cacher leur ignorance; leurs difciples les en croyoient fur leur réputation, & des fiécles entiers fe font contentés de parler fans s'entendre. Il n'eft plus permis de nos jours de fe fervir de mots que dans leur fens propre. Mr Wolf, donne la définition de chaque mot; il règle fon ufage, & ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de difputes, qui ne naiffent fouvent que d'un jeu de mots, ou de la différente fignification que des perfonnes y attachent. Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyfique; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne faurois défendre à mon efprit curieux & avide de nouveautés d'approfondir des matières qui l'intéreffent beaucoup, & qui l'attirent par leurs difficultés mêmes. Vous me dites le plus poliment du monde que je fuis une bête; je m'en étois douté un peu jusqu'à préfent, mais je commence à en être convaincu. A parler férieufement, vous n'avez pas tort, & cette raifon, de la prérogative de laquelle les hommes tirent un fi orgueilleux avantage, qu'eft-elle? & qui eft-ce qui la poffède? Des hommes qui pour vivre enfemble ont été obligés de fe choifir des fu-

périeurs, de se faire des lois pour apprendre que c'est une injustice de s'entretuer, de se voler réciproquement. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains argumens, qu'ils ne comprennent pas; ces hommes raisonnables ont cent religions différentes, les unes plus absurdes que les autres; ces hommes raisonnables aiment à vivre, & se plaignent de la durée du temps & de l'ennui, tant qu'ils vivent. Où y a-t-il de la raison à cela? On peut objecter les découvertes des géomètres, les calculs de Mrs Bernoulli, les calculs de Newton; mais ces gens étoient-ils plus raisonnables que les autres? Ils passoient toute leur vie à chercher des proportions algébriques, des rapports de nombres, & ils ne tiroient aucun profit de la courte durée de leur vie. Que j'approuve un philosophe qui sait se délasser dans les bras d'Émilie! Je sais bien que je préférerois infiniment sa connoissance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable &c. Vous parlez, Monsieur, en homme instruit sur ce qui regarde les princes du nord; ils ont incontestablement de grandes obligations à Luther & à Calvin, (pauvres

gens d'ailleurs,) qui les ont affranchis du joug des prêtres, & ont augmenté leurs revenus très-considérablement par la fécularifation des biens eccléfiaftiques: leur religion cependant n'eft pas purifiée de fuperftitieux & de bigots. Nous avons une fecte de béats qui ne reffemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, & qui font d'autant plus infupportables, qu'ils font d'une aigreur & d'une roideur inflexible envers tous ceux qui ne font pas de leur avis. On eft obligé de cacher fes fentimens pour ne fe point faire d'ennemis mal à propos. C'eft un proverbe commun, & qui eft dans la bouche de tout le monde, de dire: *cet homme n'a ni foi ni loi.* Cela vaut feul la décifion d'un concile. L'on vous condamne fans vous entendre, & l'on vous perfécute fans vous connoître: & d'ailleurs attaquer la religion reçue dans un pays, c'eft attaquer dans fon dernier retranchement l'amour propre des hommes, qui leur fait préférer ce qu'ils croient, fans favoir pourquoi, à toute foi étrangère & à toutes les objections qu'on pourroit leur faire.

Je penfe comme vous, Monfieur, au fujet de Mr Bayle. Ce Jurieu qui le perfécutoit,

oublioit le premier devoir de la religion, qui eſt la charité. Mr Bayle me paroît d'ailleurs d'autant plus eſtimable, qu'il étoit de la ſecte des académiciens, qui ne faiſoient que rapporter ſimplement le pour & le contre des queſtions, ſans décider témérairement ſur des ſujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me ſemble que je vous vois à table, le verre en main, vous reſſouvenir de votre ami. Il m'eſt plus flatteur que vous buviez à ma ſanté, que de voir élever en ma faveur les temples qu'on érigeoit à Auguſte. Brutus ſe contentoit de l'approbation de Caton. Les ſuffrages d'un ſage me ſuffiſent. Que vous prêtez un ſecours puiſſant à mon amour propre! Je lui oppoſe ſans ceſſe l'amitié que vous avez pour moi. Mais qu'il eſt difficile de ſe rendre juſtice, & combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous ſentons une pente ſi naturelle! Mon petit ambaſſadeur partira dans peu, muni d'une lettre de créance, & du portrait que vous voulez avoir. Des occupations militaires ont retardé ſon départ; il eſt comme le Meſſie annoncé, je vous en parle toujours & il n'arrive jamais. C'eſt à

lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma discrétion.

Je suis avec une très-parfaite estime &c.

Ruppin, ce 20 de Mai 1737.

Je n'ai pas été le dernier à m'appercevoir que notre correspondance languissoit. Il y avoit environ deux mois que je n'avois reçu de vos nouvelles, quand je fis partir il y a huit jours un grand paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmoit infiniment; je m'imaginois que des indispositions vous empêchoient de me répondre, & j'appréhendois quelquefois même que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé à la violence & à l'acharnement de la maladie; enfin j'étois dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre vient sur ces entrefaites; elle dissipe non seulement mes craintes, mais elle me fait encore sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire. Etre en correspondance, c'est être en trafic de pensées; mais j'ai cet avantage de notre trafic que vous me don-

donnez de retour de l'esprit & des vérités. Qui pourroit être assez brut ou assez peu intéressé pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, Monsieur, quand on vous connoît une fois, on ne sauroit plus se passer de vous; & votre correspondance m'est devenue comme une nécessité indispensable de la vie: vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez dans le paquet que je viens de dépêcher l'histoire du Czar Pierre I; celui qui l'a écrite a ignoré absolument à quel usage je la destinois: il s'est imaginé qu'il n'écrivoit que pour ma curiosité, & par cette raison il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible du gouvernement & de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui dans le siècle où nous sommes ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposois entièrement sur votre prudence, je me verrois obligé de vous avertir que de certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être ou retranchés tout à fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable: autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour de Russie; on ne manqueroit

pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire, & ce soupçon retomberoit infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne sera pas lu, mais tout le monde ne laissera pas de vous admirer. Qu'une vie contemplative est différente de ces vies qui ne sont qu'un tissu continuel d'actions! Un homme qui ne s'occupe qu'à penser, peut penser bien & s'exprimer mal; mais un homme d'action, quand même il s'exprimeroit avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir foiblement; c'est une pareille foiblesse qu'on reprochoit au Roi d'Angleterre Charles II. On disoit de ce prince qu'il ne lui étoit jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, & qu'il n'avoit jamais fait d'action qu'on pût nommer louable. Il arrive souvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, font pis qu'eux lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puisqu'il est plus facile de critiquer que de faire, & qu'il est plus facile de donner des préceptes que de les exécuter: & après tout les hommes sont si sujets à se laisser séduire, soit par la présomption,

ſoit par l'éclat de leur grandeur, ou par l'artifice des méchans, que leur religion peut être ſurpriſe, quand même ils auroient eu les intentions les plus intègres & les plus droites.

L'idée avantageuſe que vous vous faites de moi ne ſeroit-elle pas fondée ſur celle que mon cher Céſarion vous en a donnée? En vérité on eſt bien heureux d'avoir un tel ami; mais après tout ſouffrez que je vous détrompe & que je vous trace en deux mots mon caractère, pour que vous ne vous y mépreniez plus, à condition toutefois que vous ne m'accuſerez pas du défaut qu'avoit défunt votre ami Chaulieu, qui parloit toujours de lui-même. Fiez-vous à ce que je vais vous dire. J'ai peu de mérite & peu de ſavoir, mais j'ai beaucoup de bonne volonté & un fonds inépuiſable d'eſtime & d'amitié pour les perſonnes d'une vertu diſtinguée; & avec cela je ſuis capable de toute la conſtance que la vraie amitié exige; j'ai aſſez de jugement pour vous rendre toute la juſtice que vous méritez, mais je n'en ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers.

Vous recevrez de ces mauvais vers en aſſez bon nombre par le dernier paquet que je vous

ai adreſſé. La Henriade & vos magnifiques pièces de poëſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable; mais mon deſſein eſt avorté, & il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui dont m'eſt venue la tentation. Rien ne peut égaler la reconnoiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon ode; vous m'obligez ſenſiblement par là; auſſi ne ſaurois-je aſſez me louer de votre généreuſe ſincérité. Mais comment pourrois-je remettre la main à cette ode, après que vous l'avez rendue parfaite? & comment pourrois-je ſupporter mon bégayement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes? Si ce n'étoit pas abuſer de votre amitié, & vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrois-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtinguer les mots qui conviennent aux vers, de ceux qui appartiennent à la proſe? Deſpréaux ne touche point cette matière dans ſon art poëtique, & je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur & dont vous pourriez être nommé le père. L'exemple de

l'incomparable Émilie m'anime & m'encourage à l'étude. J'implore le secours des deux Divinités de Cirey, pour m'aider à surmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin; vous êtes mes Lares & mes Dieux tutélaires, qui présidez dans mon Lycée & dans mon Académie.

La sublime Émilie, & le divin Voltaire,
Sont de ces présens précieux
Qu'en mille ans une fois ou deux
Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Césarion qui puisse vous avoir communiqué des pièces de ma musique. Je crains fort que des oreilles françoises n'ayent guère été flattées par des sons italiens, & qu'un art qui ne touche que les sens ne puisse pas plaire à des personnes qui trouvent tant de charmes dans des plaisirs intellectuels. Si cependant il se pouvoit que ma musique eût eu votre approbation, je m'engagerai volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous lassiez pas de m'instruire.

Je vous prie de saluer de ma part la Déesse Émilie, & de l'assurer de mon admiration. Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds les préjugés & les erreurs, les femmes le sont

encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant d'en venir là, & qu'il leur faut plus détruire que nous avant de pouvoir édifier. Que la Marquise du Châtelet est louable, d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illusions des sens, & d'abandonner les plaisirs faux & passagers de ce monde pour s'adonner entièrement à la recherche de la philosophie la plus sublime!

On ne sauroit réfuter Mr Wolf plus poliment que vous ne le faites. Vous rendez justice à ce grand homme, & vous remarquez en même temps les endroits foibles de son système; mais c'est un défaut commun à tout système d'avoir un côté moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentent toujours de l'humanité, & ce n'est pas de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattent - ils l'erreur: cette hydre ne se laisse point abattre; il y paroît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on en a coupé quelqu'une; & souvent il arrive que des cendres d'une erreur en renaissent de nouvelles. En un mot, le système qui contient le moins de contradiction, le moins d'im-

pertinences, & les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur. Nous ne saurions exiger avec justice que Messieurs les méthaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On feroit bien embarrassé de faire la description géographique d'un pays qu'on n'a jamais vu, dont on n'a aucunes nouvelles, & qui est inaccessible; aussi ces Messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent: ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ayent pu imaginer, & leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, font d'une subtilité presque imperceptible. Si des Descartes, des Locke, des Newton, des Wolf, n'ont pu deviner le mot de l'énigme, l'on peut croire & même affirmer que la postérité ne fera pas plus heureuse que nous dans ses découvertes. Vous avez considéré ces systèmes en sage. Vous en avez vu l'insuffisance, & vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses; mais ce trésor que je possédois par procuration est entre les mains d'Émilie; je n'oserois le réclamer, malgré l'envie que j'en ai, & je me contenterai de vous en faire souvenir modestement, pour ne pas perdre mes droits.

En vérité, Monſieur, ſi la nature a le pouvoir de faire une exception à la régle générale, elle en doit faire une en votre faveur; & votre ame devroit être immortelle, pour la récompenſe de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection ſi marquée, que dans le cas d'un avenir j'oſe vous répondre d'une félicité éternelle.

Cette lettre vous ſera remiſe par le miniſtère de Thiriot. Je voudrois non ſeulement que mon eſprit eût des ailes, pour qu'il pût ſe rendre à Cirey, mais je voudrois encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût, pour vous aſſurer de bouche de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis &c.

En 1737.

Monſieur, ſi j'étois poëte, j'aurois répondu en vers aux ſtances charmantes de votre dernière lettre; mais des revues, des voyages, des coliques & des fièvres ont ſi fort bouché ma veine, que Phébus eſt demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inſpirer ſon feu divin.

Rémusberg eſt la ſeule où je voudrois aller.

Ce vers m'a caufé le plus grand plaifir du monde, je l'ai lu plus de mille fois. Ce feroit une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, & dont l'imagination vive eft gouvernée par la raifon. Quel bonheur pourroit égaler le mien, fi je pouvois nourrir mon efprit du vôtre, & me voir guidé par vos foins dans le chemin du beau!

Je ne vous ai donné l'hiftoire de Rémus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations font pour la plupart fabuleufes; elles ne prouvent que l'antiquité des établiffemens: mettons l'anecdote de Rémus à côté de l'hiftoire de la fainte ampoule & des opérations magiques de Merlin.

Les antiquaires à capuchon ne feront jamais ni mes hiftoriographes ni les directeurs de ma confcience. Que votre façon de penfer eft différente de celle de ces fuppôts de l'erreur! vous aimez la vérité, ils aiment la fuperftition; vous pratiquez les vertus chrétiennes, ils fe contentent de les enfeigner; ils calomnient, & vous pardonnez. Si j'étois catholique, je ne choifirois ni faint François d'Affife, ni faint Bruno pour mes patrons; j'irois droit à Cirey, où je trou-

verois des vertus & des talens supérieurs en tout genre à ceux de la haire & du froc.

Ces rois sans amitié & sans retour dont vous me parlez, me paroissent ressembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles. Je ne connois l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait; je puis même dire, sans vouloir affecter des sentimens qui ne me sont pas naturels, que je renoncerois à toute grandeur, si je la croyois incompatible avec l'amitié; vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette sincérité & cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occasions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami. Je voudrois que vous fussiez le professeur des princes, que vous leur apprissiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fissiez connoître le véritable prix des grandeurs, & le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Césarion a été arrêté tout court par la goutte: il s'en est défait tant bien qu'il a pu, & s'est mis en chemin pour Cirey; c'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui. En prenant congé de mon

petit ami, je lui ai dit: ſongez que vous allez au paradis terreſtre, & à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de Calypſo; que la Déeſſe de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchantereſſe de Télémaque, que vous trouverez en elle les agrémens de l'eſprit ſi préférables à ceux du corps, que cette merveille occupe ſon loiſir par la recherche de la vérité; c'eſt là que vous verrez l'eſprit humain dans ſon dernier degré de perfection, la ſageſſe ſans auſtérité entourée des tendres amours & des ris. Vous y verrez d'un côté le ſublime Voltaire, & de l'autre l'aimable auteur du Mondain, celui qui fait s'élever au niveau de Newton, & qui ſans s'avilir fait chanter Phyllis devenue Marquiſe: de quelle façon, mon cher Céſarion, pourra-t-on vous faire abandonner un ſéjour ſi plein de charmes? que les liens d'une vieille amitié ſeront foibles contre tant d'attraits! Je remets mes intérêts entre vos mains; c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami; il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, & que ce ſeroit une injuſtice criante que de me le ravir.

J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de votre toison d'or, c'est à dire de votre Pucelle, & de tant d'autres pièces à moitié promises, mais plus encore impatiemment attendues. Vous savez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages; il y auroit plus que de la cruauté à me les refuser. Il me semble que la dépravation du goût n'est pas si générale en France que vous le croyez. Les François connoissent encore un Apollon à Cirey; des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté & la beauté du style historique, des Olivet pour la traduction, des Bernard & des Gresset, dont les Muses naturelles & polies peuvent très-bien remplacer les Chaulieu & les la Fare. Si Gresset pèche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable à cause du feu qui l'emporte; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis, & qu'on voit peu de Voltaires! J'ai pensé oublier Mr de Réaumur, qui en qualité de physicien est en grande réputation chez nous. Voilà, à ce qui me paroît, la quintessence de vos grands hommes; les autres auteurs ne me semblent pas fort dignes d'atten-

tion. Les belles-lettres ne font plus tant récompenfées qu'elles l'étoient du temps de Louis le grand. Ce prince, quoique peu inftruit, fe faifoit une affaire férieufe de protéger ceux dont il attendoit fon immortalité; il aimoit la gloire, & c'eft à cette noble paffion que la France eft redevable de fon académie, & des arts qui y fleuriffent encore. Quant à la métaphyfique, je ne crois pas qu'elle faffe jamais fortune autre part qu'en Angleterre. Vous avéz vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de fuperftitieux ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, & malfaifans au dernier point, & qui font d'autant plus incorrigibles, que leur ftupide ignorance leur interdit l'ufage du raifonnement: il eft certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils fujets. Un homme qui paffe pour ne point avoir de religion (fût-il le plus honnête homme du monde) eft généralement décrié. La religion eft l'idole des peuples; quiconque ofe y toucher d'une main profane, s'attire leur haine, & leur eft en abomination. J'aime infiniment Cicéron; je trouve dans fes Tufculanes beaucoup de fentimens conformes aux miens; je

ne lui conſeillerois pas de dire s'il vivoit de nos jours: *Mourir peut être un mal, mais être mort n'eſt rien.* En un mot, Socrate a préféré la ciguë à la gêne de contenir ſa langue; mais je ne ſais s'il y a plaiſir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'eſt la vie: il me ſemble que tout homme raiſonnable devroit tâcher de la conſerver.

Je vous aſſure que je mépriſe trop les jéſuites pour lire leurs ouvrages: les mauvaiſes diſpoſitions du cœur éclipſent en eux toutes les qualités de l'eſprit. Nous vivons d'ailleurs ſi peu, & nous avons pour la plupart ſi peu de mémoire, qu'il ne faudroit nous inſtruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'hiſtoire de la Vierge de Czenſtochow par Mr de Beauſobre; j'eſpère que vous ferez content du tour & du ſtyle de cette pièce. Autant que je m'y connois, je n'y ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue: il eſt vrai que la plupart des réfugiés la négligent beaucoup; il s'en trouve cependant quelques uns qui, je crois, pourroient ne pas être réprouvés par l'a-

cadémie. Nos univerfités & notre académie des fciences fe trouvent dans un trifte état; il paroît que les Mufes veulent déferter ces climats. Fréderic I, Roi de Pruffe, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait affez fleurir les arts fous fon règne. Ce prince aimoit la grandeur & la magnificence; il étoit libéral, même jusqu'à la profufion; épris de toutes les louanges qu'on prodiguoit à Louis XIV, il crut qu'en choififfant ce prince pour fon modèle, il ne pourroit pas manquer d'être loué à fon tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le finge de celle de Verfailles; on imitoit tout, cérémonial, harangues, pas mefurés, mots contés, grands moufquetaires, chevau-légers &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail. La Reine Charlotte, époufe de Fréderic, étoit une princeffe qui avec tous les dons de la nature avoit reçu une excellente éducation; elle étoit fille du Duc de Lunebourg (enfuite Électeur de Hanovre). Cette princeffe avoit connu particulièrement Leibnitz à la cour de fon père. Ce favant lui avoit enfeigné les principes de la philofophie, & particulièrement de la métaphyfique. La Reine

confidéroit beaucoup Leibnitz; elle étoit en commerce de lettres avec lui; ce qui caufa de fréquens voyages à Berlin. Ce philofophe aimoit naturellement toutes les fciences; auffi les poffédoit-il toutes. Mr de Fontenelle, en parlant de lui, dit très-fpirituellement qu'en le décompofant on trouveroit affez de matière pour former beaucoup d'autres favans. L'attachement de Leibnitz pour les fciences ne lui laiffoit jamais perdre de vue le foin de les établir; il conçut le deffein de former à Berlin une académie fur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de fon deffein à la Reine, qui en fut charmée, & lui promit de l'affifter de tout fon crédit. On parla un peu de Louis XIV. Les aftronomes affurérent qu'ils découvriroient une infinité d'étoiles dont le Roi feroit le parrain: les botaniftes & les médecins lui confacrèrent leurs talens; qui auroit pu réfifter à tant de genres de perfuafion? Auffi en vit-on les effets. En moins de rien l'obfervatoire fut conftruit, le théâtre de l'anatomie ouvert, & l'académie toute formée eut Leibnitz pour protecteur. Tant que la Reine vécut, l'aca-

l'académie fe foutint affez bien; mais après fa mort il n'en fut pas de même. Le roi fon époux la fuivit de près. D'autres temps, d'autres foins. A préfent les arts dépériffent de jour en jour, & je vois, les larmes aux yeux, le favoir fuir de chez nous, & l'ignorance arrogante & la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon dans nos ftériles champs
La feuille négligée eft déformais flétrie.
Dieu! pourquoi mon pays n'eft-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?

Je crois avoir porté un jugement jufte fur l'Enfant prodigue; il s'y trouve des vers que j'ai dabord reconnus pour les vôtres, mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître. Nous avons l'obligation aux François d'avoir fait revivre les fciences chez eux, après que des guerres cruelles, l'établiffement du chriftianifme & les fréquentes invafions des barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie. Quelques fiècles d'ignorance

s'écoulèrent, au bout desquels enfin ce flambeau se ralluma chez vous. Les François ont écarté les ronces & les épines qui avoient presque interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la françoise du service qu'elle leur a rendu généralement? Ne doit-no pas une reconnoissance égale à ceux qui nous donnent la vie & à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire? Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit; leur caractère approche assez de celui des Anglois. Les Allemands sont laborieux & profonds; quand une fois ils se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus; leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvoit les corriger de leur pesanteur, & les familiariser un peu plus avec les Grâces, je ne désespérerois pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous n'ayons de bons livres en notre langue: elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots; & comme l'Allemagne est partagée entre une infinité de souverains, il n'y

aura jamais moyen de les faire conſentir à ſe ſoumettre aux déciſions d'une académie. Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères, & comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe jamais de fort grands progrès. Il ſe trouve encore une difficulté qui n'eſt pas moindre que la première. Les princes mépriſent généralement les ſavans. Le peu de ſoin que ces Meſſieurs donnent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, & le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits & la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente, & ils affectent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois; *o tempora, o mores!* Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux; je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance eſt l'orgueil; & reconnoiſſant la

supériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mes encens, & vous, Monsieur, de toute mon estime; elle vous est extrêmement acquise. Regardez-moi comme un ami désintéressé, & dont vous ne devez la connoissance qu'à votre mérite. Je suis à jamais, Monsieur, votre très-affectionné ami.

Écrit un pied dans l'étrier & sur le point de partir; je serai de retour dans quinze jours.

A Ruppin, le 6 Juillet 1737.

Quoi! sans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu consacres tes veilles?
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les esprits.
Tantôt du grand Newton débrouillant le système,
Tu montres à nos yeux sa profondeur extrême;
Tantôt de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux:

Tu passes de Thalie au pinceau de l'histoire;
Du grand Charle & du Czar éternisant la
gloire,
Tu marqueras dans peu de ta savante main
Leurs vices, leurs vertus & quel fut leur destin;
De ce héros vainqueur *) la brillante folie,
De ce législateur **) les travaux en Russie,
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le seul devoir des
grands.
Pour moi, de ces climats habitant sédentaire,
Qui sans prévention rends justice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverse nature
Tous les dons dont le Ciel te combla sans
mesure.
Que si la calomnie avec ses noirs serpens
Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyans,
Que du fond de Bruxelles un Bessus ***) en
furie
Ose lancer son fiel au fond de ta patrie,
Que mon simple suffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la postérité.

*) Charles XII.

**) Le Czar Pierre I.

***) Rousseau, calomniateur de Saurin, & traître à ses amis.

D'où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler? ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux & fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclairer la philoſophie de Newton, que vous travaillez à enrichir le théâtre françois d'une tragédie nouvelle, & cette pièce, qui ſelon les apparences n'a pas encore quitté le chantier, eſt déjà ſuivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez. Vous voulez faire au Czar l'honneur d'écrire ſon hiſtoire en philoſophe. Non content d'avoir ſurpaſſé tous les auteurs qui vous ont précédé, par l'élégance, la beauté & l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les ſurpaſſer par le nombre. Empreſſé à ſervir le genre humain, vous conſacrez votre vie entière au bien public. La providence vous a réſervé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion qui élevoit les murs de Thèbes, à ces inſtrumens belliqueux qui faiſoient tomber ceux de Jéricho. Le témoignage de quelques vérités découvertes & de quelques erreurs détruites eſt, à mon avis, le plus beau trophée que la poſtérité puiſſe ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'a-

vez-vous pas à prétendre, vous qui êtes auſſi fidelle au culte de la vérité que zélé deſtructeur des préjugés & de la ſuperſtition?

Vous vous attendez ſans doute à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux néceſſaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes propoſé de travailler. Quelle ſera votre ſurpriſe quand vous ne recevrez qu'une métaphyſique & des vers? C'eſt cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer par cet ordinaire: une métaphyſique diffuſe & un copiſte pareſſeux ne font guère de chemin enſemble. J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raiſonnement géométrique & preſſant ſur les infiniment-petits: je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini; je vous avoue encore que je ne connois que deux ſortes de nombres, des nombres pairs ou impairs: or l'infini étant un nombre, il n'eſt ni pair ni impair, qu'eſt-il donc? Si je vous ai bien compris, votre ſentiment, (qui eſt auſſi le mien,) eſt que la matière, relativement aux hommes, eſt diviſible infiniment, parce qu'ils auront beau décompoſer la matière,

ils n'arriveront jamais aux unités qui la composent; mais que réellement, & relativement à l'effence des chofes, la matière doit néceffairement être compofée d'un amas d'unités, qui en font les feuls principes, & que l'auteur de la nature a jugé à propos de cacher. Or, qui dit matière fans l'idée de ces unités jointes & arrangées enfemble, dit un mot qui n'a aucun fens. La modification de ces unités détermine enfuite la différence des êtres. Mr Wolf eft peut-être le feul philofophe qui ait eu la hardieffe de faire la définition de l'être fimple. Nous n'avons de connoiffance que celle des chofes qui tombent fous nos fens, ou qu'on peut expliquer par des fignes; mais nous ne pouvons avoir de connoiffance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'inftrumens affez fins pour pouvoir féparer la matière jusqu'à ce point. La difficulté eft à préfent de favoir comment on peut expliquer une chofe qui n'a jamais frappé nos fens. Il a fallu néceffairement donner de nouvelles définitions, & des définitions différentes de tout ce qui a rapport à la matière. Mr Wolf, pour arriver à cette définition, vous y prépare par celle qu'il

fait de l'efpace & de l'étendue; fi je ne me trompe, il s'explique ainfi: L'efpace, dit-il, eft le vide qui eft entre les parties, de forte que tout être qui a des pores occupe toujours un efpace entre eux. Or tous les êtres compofés doivent avoir des pores, les uns plus fubtils que les autres, felon leur différente compofition; donc tous les êtres compofés contiennent un efpace; mais une unité n'ayant point de partie & par conféquent d'interftice ou de pores, ne peut par conféquent point contenir d'efpace. Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple, une ligne n'eft formée que par l'arrangement d'unités qui fe touchent les unes les autres & qui peuvent fe fuivre en ligne courbe ou droite; ainfi une ligne a de l'étendue; mais un être un, qui n'eft point continué, ne peut occuper d'étendue; je le répète encore, l'étendue n'étant felon Wolf que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions fi vraies, que vous ne pourrez leur refufer votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil; il vous fuffit, Monfieur, pour vous élever non feulement à l'être fimple, mais au plus

haut degré de connoiſſance auquel l'eſprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme à Berlin, avec lequel je me ſuis bien entretenu de vous; c'eſt notre Miniſtre Borck, qui eſt de retour d'Angleterre; il m'a fort alarmé ſur l'état de votre ſanté. Il ne finit point quand il parle des plaiſirs que votre converſation lui a cauſés: l'eſprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps. Vous ſerez ſervi, Monſieur, en philoſophe & par des philoſophes, dans la commiſſion dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout auſſitôt écrit à mon ami en Ruſſie, qui répondra avec exactitude & avec vérité aux points ſur leſquels vous ſouhaitez des éclairciſſemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un ſecrétaire de la cour qui ne fait que de revenir de Moſcovie, après un ſéjour de dix-huit ans conſécutifs. C'eſt un homme d'un très-bon ſens, un homme qui a de l'intelligence, & qui eſt au fait du gouvernement de la Ruſſie: il eſt de plus véridique; c'eſt pour cette raiſon que je l'ai chargé de me répondre ſur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'Allemand il n'abuſe du privilége d'être diffus, & qu'au lieu d'un

mémoire, il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur cette matière, je le ferai partir avec diligence. Je vous demande pour salaire de mes peines un exemplaire de la nouvelle édition de vos ouvrages. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas des premiers instruit de vos nouveaux succès. Selon la description que vous me faites de la vie de Cirey, je crois ne voir que l'histoire de ma retraite: Rémusberg est un petit Cirey, Monsieur, à cela près qu'il n'y a point de Voltaire, ni de Marquise du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée & assez insipide; c'est l'apologie des bontés de Dieu: c'est le fruit de mon loisir, que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est pas abuser de ces momens précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrois-je vous prier de la corriger? J'ai le malheur d'aimer les vers, & d'en faire de très-mauvais; ce qui devroit m'en dégoûter & qui rebuteroit toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus; je me dis: petit malheureux, tu n'as pas réussi jusqu'à pré-

ſent; courage, reprenons le rabot & la lime, & derechef mettons-nous à l'ouvrage; par cette inflexibilité je crois me rendre Apollon plus favorable. Une aimable perſonne m'inſpira dans la fleur de mes jeunes ans deux paſſions à la fois: vous jugez bien que l'une fut l'amour, l'autre fut la poëſie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poſſibles, avoit du goût & de la délicateſſe; elle vouloit me les communiquer; je réuſſis en amour, mais mal en poëſie. Depuis ce temps j'ai été amoureux aſſez ſouvent & toujours poëte. Si vous ſavez quelque ſecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez oeuvre vraiment chrétienne de me le communiquer: ſinon je vous condamne, Monſieur, à m'enſeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, & qui à ſon tour vous fait tant d'honneur. Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéreſſée, & nous ne faiſons jamais de connoiſſance que nous n'ayons quelques vues particulières en même temps, & qui regarde directement notre profit. Que Céſarion eſt heureux! il doit avoir paſſé des momens délicieux à Cirey. Quels plaiſirs ſurpaſſent en effet ceux de l'eſprit? J'ai

fait des efforts d'imagination prodigieux pour l'accompagner; mais ni mon imagination n'eſt aſſez vive, ni mon eſprit n'eſt aſſez délié pour l'avoir pu ſuivre. Contentez-vous, Monſieur, de mes efforts, tandis qu'il me ſuffira d'avoir converſé avec vous par le miniſtère de mon ami.

Je ſuis ravi des bontés que la Marquiſe du Châtelet témoigne à Céſarion; ce feroit un titre pour eſtimer encore davantage Madame la Marquiſe, ſi c'étoit une choſe poſſible. La ſageſſe de Salomon eût été bien récompenſée, ſi la Reine de Saba eût été ſemblable à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni ſage, ni Salomon, je me trouve fort honoré de l'amitié d'une perſonne auſſi accomplie que Madame la Marquiſe: j'ai lieu de croire que ſa vue me feroit naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme ſageſſe; je me flatte que comme vous avez la ſatisfaction de connoître cette divinité de plus près, vous ſentirez quelque indulgence pour mes foibleſſes, ſi foibleſſe y a d'admirer, & de ſentir du tendre pour les chef-d'œuvres de la nature. D'un raiſonnement de philoſophie je me vois inſen-

ſiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour: & tandis que ma métaphyſique garde le ſtyle de Wolf, ma morale pourroit bien reſſembler un peu à celle que Rameau réchauffe des tons de ſa muſique. Quant à l'amitié, je vous prie de me croire conſtant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais faiſant des choix à ne m'en repentir jamais. Je ſuis avec l'eſtime que vous méritez plus que qui que ce ſoit,

Monſieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rémusberg, le 16 d'Août 1737.

Monſieur, Céſarion m'a tranſporté en eſprit à Cirey, il m'en fait une deſcription charmante; & ce qui me ravit particulièrement, c'eſt qu'il m'aſſure que vous ſurpaſſez de beaucoup la haute idée que je m'étois formée de vous. Il ſemble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Céſarion ne goûte pas des plaiſirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occaſion de vous parler ſur

un ſujet qui m'intéreſſe beaucoup, c'eſt votre ſanté. Je vous prie inſtamment de ne pas trop travailler; les études & les travaux de l'eſprit minent infiniment la ſanté du corps. Vous devez vous conſerver; mon amitié vous y oblige. Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auſſi diſtingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait, ſi je ne vous poſſède encore, & ſi je n'ai la ſatisfaction de vous voir un jour.

Vous m'envoyez vos ouvrages; ils ſont pour moi ſans prix & ne mettent aucune borne à ma reconnoiſſance. Je vous prie, Monſieur, de marquer à la divine Émilie toute l'eſtime que j'ai pour elle. Je ſuis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à préſent vous m'enlevez le cœur. Si j'étois envieux, je le ſerois de Céſarion; je ſupporterois volontiers ſa goutte pour avoir vu & entendu ce qu'il vient d'entendre. L'antiquité, en nous vantant les merveilles du monde, nous les repréſente éloignées les unes des autres; à Cirey on en trouve deux d'un

prix bien ſupérieur à ces maſſes de pierre qui d'elles-mêmes n'avoient aucune vertu. L'eſprit mâle & ſolide d'une femme, & le génie vif, univerſel & toutefois réglé d'un poëte, me paroiſſent plus merveilleux. Vous ne me devez aucune reconnoiſſance de ce que je vous rends juſtice.. Je voudrois, Monſieur, pouvoir vous témoigner mon eſtime par des marques plus réelles que par des portraits: contentez-vous de ces types, & attendez-en l'accompliſſement. Je ſuis à jamais

Monſieur,

Votre très-affectionné ami.

A Rémusberg, le 27 Août 1737.

Monſieur, ſi j'écrivois à un ingrat, je ſerois obligé de lui faire comprendre par un long verbiage ce que c'eſt que la reconnoiſſance. Heureuſement pour moi je ne ſuis pas dans ce cas; ma lettre s'adreſſe a un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui diſant ſimplement que je ſuis pénétré des obligations que je lui ai. Céſarion connoiſſant mon

mon empreſſement pour tout ce qui me vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, ſe réſervant à lui-même de me remettre entre les mains le reſte de vos ouvrages immortels. S'il y a quelque choſe qui puiſſe redoubler mon impatience de le revoir, c'eſt ſans doute le tréſor précieux dont il eſt le dépoſitaire. Vos ouvrages ſeront conſervés comme l'étoient ceux d'Ariſtote par Alexandre; ils ne me quitteront jamais, & je compte de poſſéder en eux une bibliothèque entière: c'eſt le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, & qui n'a rien perdu en paſſant par vos mains. Non, Monſieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey pour faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle Zemble, ni les déſerts arides de l'Éthiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes ſont certainement louables, & loin de les blâmer, je les trouve dignes des ſoins de ceux qui les ont entrepriſes; mais il me ſemble que votre façon impartiale & judicieuſe d'enviſager les choſes, m'eſt infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le

divin Ariſtote, le ſage Platon & l'incomparable Descartes ont affirmé ſi légèrement. En philoſophie les progrès ſont égaux, ou en ſe délivrant des préjugés, ou en acquérant de nouvelles connoiſſances; l'un éclaire, l'autre inſtruit. Le plaiſir le plus vif qu'un homme raiſonnable puiſſe avoir dans le monde, c'eſt de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendois d'en faire une abondante moiſſon dans votre métaphyſique; Madame du Châtelet m'enlève ce bien déjà poſſédé, d'entre les mains de mon ami. Quel ſujet pour une élégie! Cependant il en reſte là, car il avoit l'ame trop bonne. Ne vous attendez donc à aucun reproche; je vous prie de vouloir ſeulement dire à la divine Émilie que mon eſprit ſe plaint au ſien des ténèbres qu'elle vous empêche d'y diſſiper.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyſique obſcure,
J'attendois pour être éclairé
Quelques mots de votre écriture.
De l'aſtre brillant qui vous luit,
Charmante & divine Émilie,
Vous voulez tirer tout le fruit.

Ah! permettez, je vous en prie,
Que dans mon paisible réduit,
Éloigné du monde & du bruit,
Vienne cette philosophie
Dont certes je ferai profit.

Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreste & de Pylade; vous donnez l'exemple d'une vertu qui jusqu'à nos jours n'a malheureusement existé que dans la fable. Ne craignez point, Monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique: si mes mains pouvoient cimenter ou affermir les liens de votre divine union, je vous offrirois volontiers leur ministère: j'ai essuyé une espèce de naufrage en ma vie, le ciel me préservera d'en occasionner à d'autres. Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pouvez, sans risque, & sans troubler la tranquillité de la Marquise, satisfaire ma curiosité; ce seroit, Monsieur, de me communiquer toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre métaphysique répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attirent ces importunités de

ma part. D'ailleurs le Ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher; vous devez éclairer le genre humain, vous n'êtes point avare de vos connoiſſances, & je ſuis votre ami. Mon correſpondant ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez ſavoir; j'eſpère cependant de vous ſatisfaire dans peu.

Les prêtres ne vous choiſiront certes pas pour leur panégyriſte. Vos réflexions ſur le pouvoir des eccléſiaſtiques ſont trop juſtes, & de plus appuyées par le témoignage irrévocable de l'hiſtoire. Leur ambition ne viendroit-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice? Les hommes ſe ſont forgé un fantôme bizarre d'auſtérité & de vertu; ils veulent que les prêtres (ce peuple moitié impoſteur & moitié ſuperſtitieux) adoptent ce caractère: il ne leur eſt pas permis d'être paillards ou ivrognes ouvertement, mais l'ambition ne leur eſt pas interdite; or l'ambition traîne ſeule après elle des crimes & des déſordres affreux. Il me ſouvient du ſinge de la Reine Cléopatre, auquel on avoit très-bien appris à danſer; quelqu'un s'aviſa de lui jeter des noix;

le finge oubliant fes habits, la danfe, & le rôle qu'il jouoit, fe jeta fur les noix. Les prêtres repréfentent un perfonnage vertueux tant que leur intérêt le comporte; mais à la moindre occafion la nature perce bientôt le nuage; & les crimes & les méchancetés qu'ils couvroient des apparences de la vertu, paroiffent alors à découvert. Il eft étonnant que la monarchie eccléfiaftique fe foit établie fur des fondemens fi peu folides. L'autorité de ceux du paganifme venoit de leurs oracles trompeurs, de leurs facrifices ridicules, & de leur impertinente mythologie. C'étoit un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier, des vierges enceintes de Jupiter & qui accouchoient de Dieux; un Jupiter Dieu, qui quitte le ciel, fon tonnerre & fa foudre, pour venir habiter fur terre, l'hiftoire dit fous la forme d'un taureau pour enlever Europe; la réfurrection d'Orphée, qui triomphe des enfers; & enfin une infinité d'autres abfurdités & de contes puériles, tout au plus capables d'amufer les enfans; & cependant les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, & ont vénéré ceux qui en étoient

les défenſeurs. Ne ſeroit-il pas permis de diſputer la raiſon aux hommes, aprés leur avoir prouvé qu'ils ſont ſi peu raiſonnables?

Votre philoſophie me charme ſans doute, Monſieur; tout doit tendre au bonheur de l'homme. A quoi ſert en effet de ſavoir combien de temps vit un pou, ſi les rayons du ſoleil entrent profondément dans la mer, & de rechercher ſi les huitres ont une ame, ou non? La gaieté nous rend des Dieux, l'auſtérité des Diables. Cette auſtérité eſt une eſpèce d'avarice, qui prive les hommes du bonheur dont ils pourroient jouir.

Tantale dans un fleuve a ſoif & ne
peut boire.

Sans doute que la nature ſe repentant d'avoir fait quelqu'un trop heureux dans ce monde, vous a aſſujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète & m'alarme beaucoup: je crains de perdre *ſolum hominem*, mon maître qui m'inſtruit & me guide; je crains avec raiſon de perdre un homme qui vaut ſeul plus que toute ſa nation. La nature à force de travailler devient plus habile: elle a formé votre cerveau ſur tous les bons originaux qu'elle a faits dans

tous les fiècles; il eft à craindre qu'elle ne fe contente d'avoir fait un chef-d'œuvre. Soyez fûr, Monfieur, que vos jours me font auffi précieux que les miens propres.

Ah! fi le fort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous féparer,
Ta mort de mon trépas dans peu fera fuivie.
Mais non: ce coup affreux peut encor fe parer;
Pour fervir l'univers, pour fervir Émilie,
Pour conferver tes jours, c'eft à moi d'expirer.

Je fuis avec une fincère amitié, & avec toute l'eftime que la vertu fuprême & le mérite extorquent même aux envieux, & reçoivent en hommage des cœurs bien placés.

A Rémusberg, le 20 Septembre 1737.

Monfieur, je vous avoue qu'il n'eft rien de plus trompeur que de juger des hommes fur leur réputation. L'hiftoire du Czar que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avois de ce prince m'avoit fait avancer. Il vous paroîtra dans

cette histoire bien différent de ce qu'il est dans votre imagination, & c'est, si je puis m'exprimer ainsi, un grand homme de moins dans le monde réel. Un concours de circonstances heureuses, des événemens favorables & l'ignorance des étrangers ont fait du Czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter. Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, & nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes & avec peu de vertus. Ce n'est plus cet esprit universel, qui conçoit tout & qui veut tout approfondir; mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat & pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint & ne connoît aucun péril; mais c'est un prince lâche, timide, & que sa brutalité abandonne dans les dangers: cruel dans la paix, foible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets, un homme enfin qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, & auquel la fortune a tenu lieu de sagesse. D'ailleurs grand mécanicien, laborieux, industrieux, & prêt à tout sacrifier à sa curio-

ſité. Tel vous paroîtra dans ces mémoires le Czar Pierre I. Et quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant ſûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver.

On peut conclure de là qu'on ne ſauroit être aſſez ſur ſes gardes en jugeant des grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'hiſtoire romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connoître par les lettres de Cicéron. C'eſt proprement de la faveur des hiſtoriens que dépend la réputation des hommes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce ſiècle en faveur du Czar, & leur imagination a eu la générofité d'ajouter à ſon portrait ce qu'ils ont cru qui pouvoit y manquer. Il ſe peut qu'Alexandre n'ait été qu'un fameux brigand. Quinte Curce a cependant trouvé le moyen (ſoit pour abuſer de la crédulité des peuples, ſoit pour étaler l'élégance de ſon ſtyle) de le faire paſſer dans l'eſprit de tous les ſiècles pour un des plus grands hommes

que la terre ait jamais portés. Combien d'exemples ne fourniſſent pas les hiſtoriens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes?

Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'hiſtoire nous en fournit auſſi de leur haine & de leur noirceur. Rappelez-vous les différens caractères attribués à Julien, dit l'apoſtat; la haine, la fureur, la rage de vos ſaints évêques l'ont défiguré de façon, qu'à peine ſes traits ſont reconnoiſſables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des ſiécles entiers ont eu ce prince en horreur, tant le témoignage de ces impoſteurs a fait impreſſion ſur les eſprits. Enfin un ſage eſt venu, qui s'appercevant de l'artifice des moines hiſtoriens, rend ſes vertus à l'Empereur Julien, & confond la calomnie des péres de votre égliſe. Toutes les actions des hommes ſont ſujettes à des interprétations différentes; on peut répandre un venin ſur les bonnes, & donner un tour aux mauvaiſes qui les rende excuſables ou même louables, & c'eſt la partialité ou l'impartialité de l'hiſtorien qui décide du jugement du public & de la poſtérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amaſſer de plus curieux ſur l'hiſtoire que vous m'avez demandée. Ces mémoires contiennent des faits auſſi rares qu'inconnus; ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir ſans moi; & j'aurai le même mérite relativement à votre ouvrage que celui qui fournit de bons matériaux pour l'érection d'un élégant édifice, conſtruit par quelque architecte fameux. Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable Émilie; j'ai conſacré ma Muſe en travaillant pour elle: je lui demande une critique ſévère pour récompenſe de mes peines, & ſi j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut-être que glorieuſe; ſemblable à ces fameux malheureux que leurs crimes ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loiſir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, & répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu des lettres de Cirey; n'alarmez pas en vain mon amitié par la crainte où je ſuis pour

votre ſanté: dites-moi du moins, je vis & je reſpire. Vous me devez ces petits ſoins plus qu'à perſonne, puiſque peu de perſonnes peuvent avoir autant d'eſtime pour vous que j'en ai, & que quand même on auroit toute cette eſtime, on n'auroit pourtant pas toute la reconnoiſſance avec laquelle je ſuis &c.

Ce 12 Novembre 1737.

Monſieur, miſérable inconſtance humaine! s'écrieroit un orateur, s'il ſavoit la réſolution que j'avois priſe de ne plus toucher à mon ode, & s'il voyoit avec quelle légèreté cette réſolution eſt rompue. J'avoue que je n'ai aucune raiſon aſſez forte pour m'excuſer; auſſi n'eſt-ce pas pour vous faire mon apologie que je vous écris; bien loin de là, je vous regarde comme un ami ſûr & ſincère, auquel je puis faire un libre aveu de toutes mes foibleſſes. Vous êtes mon confeſſeur philoſophique; enfin, j'ai ſi bonne opinion de votre indulgence, que je ne crains rien en vous confiant mes folies. En voici un bon nombre: une épître qui vous fera ſuer, vu

la peine qu'elle m'a donnée ; un petit conte assez libre, qui vous donnera mauvaise idée de ma catholicité, & encore plus de mes hérétiques ébats ; & enfin cette ode à laquelle vous avez touché & que j'ai eu la hardiesse de refondre. Encore un coup, souvenez-vous, Monsieur, que je ne vous envoie ces pièces que pour les soumettre à votre critique, & non pour gueuser vos suffrages : je sens tout le ridicule qu'il y auroit à moi, de vouloir entrer en lice avec vous ; & je comprends très-bien que si quelque Paphlagonien s'étoit avisé d'envoyer des vers latins à Virgile pour le défier au combat, Virgile, au lieu de lui répondre, n'auroit pu mieux faire que de conseiller à ses parens de l'enfermer aux petites maisons, au cas qu'il y en eût en Paphlagonie. Enfin je ne vous demande que de la critique & une sévérité inflexible. Je suis à présent dans l'attente de vos lettres ; je m'en promets tous les jours de poste ; vers l'heure qu'elles arrivent tous mes domestiques sont en campagne pour m'apporter mon paquet ; bientôt l'impatience me prend moi-même, je cours à la fenêtre, & ensuite fatigué de ne rien voir venir, je me re-

mets à mes occupations ordinaires. Si j'entends du bruit dans l'antichambre, m'y voilà: eh bien qu'eſt-ce? qu'on me donne mes lettres, point de nouvelles? mon imagination devance, de beaucoup le courrier. Enfin, après que ce train a continué pendant quelques heures, voilà mes lettres qui arrivent; moi à les décacheter, je cherche votre écriture (ſouvent vainement,) & lorsque je l'apperçois, mon empreſſement m'empeche d'ouvrir le cachet; je lis, mais ſi vîte que je ſuis obligé d'en revenir quelquefois jusqu'à la troiſième lecture, avant que mes eſprits calmés me permettent de comprendre ce que j'ai lu, & il arrive même que je n'y réuſſis que le lendemain. Les hommes ſont entrer un concours de certaines idées dans la compoſition de cet être qu'ils nomment le bonheur: s'ils ne poſſèdent qu'imparfaitement ou que quelques parties de cet être idéal, ils éclatent en plaintes amères, & ſouvent en reproches contre l'injuſtice du Ciel, qui leur refuſe ce que leur imagination leur adjuge ſi libéralement: c'eſt un ſentiment qui ſe manifeſte en moi. Vos lettres me cauſent tant de plaiſir lorsque j'en reçois, que je puis les ranger à juſte titre

ſous ce qui contribue à mon bonheur. Vous jugerez facilement de là que n'en point recevoir doit être un malheur, & qu'en ce cas c'eſt vous ſeul qui le cauſez; je m'en prends quelquefois à du Breuil Tronchin, quelquefois à la diſtance des lieux, & ſouvent même j'oſe en accuſer jusqu'à Émilie: mais ne craignez pas que je veuille vous être à charge, & que malgré le plaiſir que je trouve à m'entretenir avec vous, mon importune amitié veuille vous contraindre; bien loin de là, je connois trop le prix de la liberté pour la vouloir ravir à des perſonnes qui me ſont chères. Je ne vous demande que quelques ſignes de vie, quelques marques de ſouvenir, un peu d'amitié, beaucoup de ſincérité, & une ferme perſuaſion de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis &c.

A Rémusberg, le 6 Décembre 1737.

Monſieur, j'ai été agréablement ſurpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous l'avez bien voulu accompagner; rien au monde n'auroit pu me faire plus de plaiſir,

n'y ayant point d'ouvrage dont je sois plus avide que des vôtres. Je voudrois seulement que la souveraineté que vous me donnez en qualité d'être pensant, me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous & qu'on ne sauroit vous refuser. J'ai lu la dissertation sur l'Ame, que vous adressez au P. Tournemine. Si mon suffrage pouvoit vous être de quelque prix, vous pouvez vous en assurer. Quand on ne voudra croire que ce que l'on peut comprendre & que ce qui est croyable, il est certain que la raison sera toujours de votre côté. Les premières causes nous seront toujours inconnues: nous qui ne pouvons comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que Dieu ne sauroit unir la pensée à la matière? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis matière & que je pense. Cet argument me prouve la vérité de votre proposition. Je ne connois le P. Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué Mr Beausobre sur son histoire du Manichéisme: il substitue les invectives aux raisons; foible & grossière ressource, qui prouve bien

bien qu'il n'avoit rien de mieux à dire. Quan à mon ame, je vous aſſure qu'elle eſt bien la très-humble ſervante de la vôtre; elle ſouhaiteroit fort qu'un peu dégagée de la matière, elle pût aller s'inſtruire à Cirey,

A cet endroit fameux, où mon ame révère
Le ſavoir d'Émilie, & l'eſprit de Voltaire:
Oui, c'eſt là que le Ciel prodiguant ſes faveurs,
Vous a comblés de dons, plus chers que les grandeurs;
Il m'a donné du rang le frivole avantage,
A vous tous les talens: gardez votre partage.

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai ce que je penſe au ſujet des pièces que vous venez de m'envoyer; il faut avoir perdu le ſens commun pour ne les pas admirer. L'ode a de grandes beautés, & ne contient que des vérités très-évidentes. L'épître à Émilie eſt un abrégé merveilleux du ſyſtème de Mr Newton; & pour le Mondain, aimable pièce qui ne reſpire que la joie, c'eſt, ſi j'oſe m'expliquer ainſi, un vrai cours de morale; car une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce

monde: je veux dire cette volupté dont parle Montaigne, & qui ne donne point dans la ſale débauche.

J'attends la philoſophie de Newton avec grande impatience; je vous en aurai une obligation infinie, & je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que Mr de Voltaire. Vous m'inſtruirez en vers, vous m'inſtruirez en proſe: il faudroit un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons. J'attends encore la Pucelle; j'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont laiſſé vaincre par les prières & la perſévérance de leurs amans. J'ai reçu deux paquets de votre part; celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième; j'ai répondu aux deux: je vous ai enſuite adreſſé des vers, & voici ma quatrième lettre, à laquelle j'attends la réponſe. La raiſon en eſt que les poſtes vont lentement en Allemagne & que mes lettres ſont un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de m'en avertir; je ſerai charmé de m'en ſervir. La nonchalance du copiſte eſt cauſe que je ne puis vous envoyer la philoſo-

phie de Wolf; elle ſera indubitablement achevée dans peu. Vous êtes trop au deſſus des louanges pour que je vous en donne; mais vous êtes en même temps trop ami de la vérité pour vous offenſer de l'entendre. Souffrez donc, Monſieur, que je vous réitère les aſſurances de tout le cas que je fais de vous. Je me bornerai à dire que je vous connois; puiſſe toute la terre vous connoître de même! puiſſent mes yeux un jour voir celui dont l'eſprit fait le charme de ma vie! Je ſuis avec une véritable conſidération,

Monſieur,

Votre très-affectionné ami.

Le 14 Décembre 1737.

Monſieur, j'ai été richement dédommagé aujourdhui du long intervalle où je n'avois point reçu de vos lettres, cette poſte m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je répondrai ſuivant l'ordre des dates. Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 24 Octobre, où vous me marquez l'alarme que Thiriot vous a donnée

très-mal à propos. Vous pouvez être tranquille & en repos ſur tout ce qu'on vous écrit, puiſque vous n'êtes point du tout ſoupçonné d'avoir eu ni part, ni connoiſſance, ni quoi que ce puiſſe être, à l'égard du libelle qu'on a fait contre le Roi. Je vous expoſerai en peu de mots l'affaire dont il s'agit, qui dans le fond n'eſt qu'une bagatelle mépriſable, & n'eſt aucunement digne de conſidération. Il y a un an qu'on vendit ici ſous le manteau un libelle diffamatoire attaquant la perſonne du Roi, ſous le titre de *Lettre de Don Quichotte au Chevalier des Cygnes;* les vers en ſont paſſables, mais ce ne ſont que des injures rimées; le ſens contient la bile la plus venimeuſe qui fut jamais; c'eſt un tiſſu d'anecdotes couſues avec toute la méchanceté poſſible, & brodé d'une manière abominable. Le Roi a vu cette pièce; mais ſenſible uniquement à la vraie gloire, & à l'approbation des gens de bien, il a mépriſé ſouverainement l'auteur & ſa production: on s'eſt contenté d'en défendre la vente ſous de grièves peines. De plus on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On ſait que ſon auteur infame eſt de ces écrivains mercenaires

que l'animofité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il eft trop au deffous d'un roi de s'amufer à punir un miférable. Si le Ciel lançoit fon tonnerre fur chaque reptile qui dans fa frénéfie pouffe l'audace jusqu'à le blafphémer, des nuages épais couvriroient éternellement la furface de la terre, & les foudres ne cefferoient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monfieur, que j'euffe été le dernier à vous avertir des prétendus foupçons injurieux qu'on auroit conçus contre vous, fi le fait avoit exifté? Vous me connoiffez bien mal, & vous n'avez qu'une légère idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris fur moi le foin de votre réputation; je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, & vous comprenez bien que je ne prétends dire autre chofe, finon que je me fuis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans & contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps, & j'emploie argumens, exemples, & vos ouvrages mêmes pour faire des profélytes. Je puis me flatter d'avoir affez bien réuffi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir fait

véritablement connoître à mes compatriotes. Je vous prie, Monſieur, de vous tranquillifer déſormais, & d'attendre que je vous donne le ſignal pour prendre l'alarme. J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thiriot fait mention, n'eſt point de mon régiment, & paſſe dans l'armée pour un homme peu véridique, ce qui peut d'autant plus vous ôter tout ſujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de métaphyſique ſur la liberté, & je ſuis mortifié de vous dire que je ne ſuis pas entièrement de votre ſentiment. Je fonde mon ſyſtème ſur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connoiſſances qu'on peut acquérir par le raiſonnement: cela poſé, je fais mes efforts pour connoître de Dieu tout ce qui m'eſt poſſible, à quoi la voie de l'analogie ne m'eſt pas de peu de ſecours. Je vois premièrement qu'un être créateur doit être ſage & puiſſant; comme ſage, il a roulé dans ſon intelligence éternelle le plan du monde, & comme tout-puiſſant il l'a exécuté. De là il s'enſuit néceſſairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les

événemens y concourent; si tous les événemens y concourent, il faut que les hommes agissent conformément au dessein du créateur, & qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions que suivant les lois immuables de leur destin, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi Dieu seroit spectateur oisif de la nature, le monde se gouverneroit selon le caprice des hommes, & celui dont la puissance a formé l'univers seroit inutile, depuis que de foibles mortels l'auroient peuplé. Je vous avoue qu'il faut opter entre faire un être passif ou du créateur ou de la créature. Je me détermine d'abord en faveur de Dieu; il est plus naturel que ce Dieu fasse tout, & que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour rester ensuite les bras croisés, & asservir sa volonté & sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un Américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de se tourner d'elle-même, & il ne soupçonnera pas seulement qu'il y ait des ressorts cachés qui la font mouvoir,

bien moins encore qu'un horloger l'ait faite à dessein qu'elle exécute précisément le mouvement auquel elle est assujettie. Dieu est cet horloger; les ressorts dont il nous a composés sont infiniment plus subtils, plus déliés & plus variés que ceux de la montre. L'homme est capable de beaucoup de choses, & comme l'art est plus caché en nous, & que le principe qui nous meut est invisible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos sens, & celui qui fait jouer tous ces ressorts échappe à nos foibles yeux. Mais il n'a pas moins voulu que toutes nos actions se rapportassent à un tout, qui est le soutien de la société & le bien de la totalité du genre humain. Lorsqu'on regarde les objets séparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes de ce qu'elles seroient, si on les envisageoit avec tout ce qui a relation avec eux. On ne sauroit juger d'un édifice par une astragale; mais lorsque l'on considère tout le bâtiment, on peut avoir une idée précise & nette de ses proportions & de ses beautés. Il en est de même des systèmes philosophiques; dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de

fondement, & qui par conféquent s'écroule de foi-même. Ainfi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut néceffairement que ce Dieu foit de la partie du fyftème, fans quoi il vaudroit mieux pour plus de commodité le rayer tout à fait. Le nom de Dieu, fans l'idée de fes attributs, & principalement fans l'idée de fa puiffance, de fa fageffe & de fa prefcience, eft un fon qui n'a aucune fignification, & qui ne fe rapporte à rien abfolument. J'avoue qu'il faut, fi je puis m'exprimer ainfi, entaffer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé & de plus majeftueux, pour concevoir (quoique très-imparfaitement) ce que c'eft que cet être créateur, cet être éternel, cet être tout-puiffant &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans fon immenfité que de renoncer à fa connoiffance, & à toute idée intellectuelle que je puis me former de lui. En un mot, s'il n'y avoit point de Dieu, votre fyftème feroit l'unique que j'adopterois; mais comme il eft certain que ce Dieu eft, on ne fauroit affez mettre de chofes fur fon compte. Après quoi il me refte encore à vous dire, que comme tout eft fondé, ou bien comme tout a fa raifon dans ce qui l'a précédé,

je trouve la raiſon du tempérament & de l'humeur de chaque homme dans la mécanique de ſon corps; un homme emporté a la bile facile à s'émouvoir, un miſantrope a les hypocondres enflés, le biberon le poumon ſec, l'amoureux le tempérament robuſte &c. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture de là qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, & qu'il ne dépend pas de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées & à nous inſpirer des réſolutions? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air, la réputation d'un homme de bon goût qui me recommande un livre, m'engage à le lire, & ainſi du reſte. Si donc on ne m'avoit jamais dit qu'il y avoit un Voltaire au monde, ſi je n'avois pas lu ſes excellens ouvrages, comment ma volonté, cet agent libre, auroit-elle pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime? En un mot comment puis-je vouloir une choſe, ſi je ne la connois pas? Enfin, pour attaquer

la liberté dans ses derniers retranchemens, comment un homme peut-il se déterminer à un choix ou à une action, si les événemens ne lui en fournissent pas l'occasion, & ces événemens qui les dirige? Ce ne peut être le hasard, puisque le hasard est un mot vide de sens; ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événemens selon sa volonté, il dirige & gouverne nécessairement les hommes; & c'est ce principe qui est la base & comme le fondement de la providence divine, qui me fait concevoir la plus noble, la plus haute & la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme puisse se former d'un être aussi immense que l'est le créateur. Ce principe me fait connoître en Dieu un être infiniment grand & sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, & ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un Dieu qui embrasse généralement toutes choses, & dont la sagesse a préparé dès l'origine du monde ce qu'il exécute à la fin des temps? Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de Dieu selon la foiblesse des conceptions humaines; je porte

ma vue aussi loin que je puis; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas pour cela renoncer à ceux que mes yeux me font appercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle, peut-être que j'avilis trop les hommes. Celà se peut, je n'en disconviens pas; mais si le Roi de France étoit en compromis avec le Roi d'Yvetot, je suis sûr que tout homme sensé reconnoîtroit la puissance de Louis XV supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de Dieu, qui ne peut en aucune façon entrer en ligne de comparaison avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le sort se joue, & que le temps détruit après une durée courte & passagère. Lorsque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connoissance; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connoissez la théorie & la pratique; en un mot, il vous est facile de discourir savamment de vous-même. Il est certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la société. Le principe primitif

de la vertu eſt l'intérêt, (que cela ne vous effraye point,) puisqu'il eſt évident que les hommes ſe détruiroient les uns les autres ſans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauſſaires, des meurtriers; ils couvrent toute la face de la terre, & ſans les lois qui répriment les vices, chaque individu s'abandonneroit à l'inſtinct de la nature & ne penſeroit qu'à ſoi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il falloit trouver un tempérament pour les contenter tous; & l'on convint qu'on ne ſe déroberoit point réciproquement ſon bien, qu'on n'attenteroit point à la vie de ſes ſemblables & qu'on ſe porteroit mutuellement à tout ce qui pourroit contribuer au bien commun. Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même; leur cœur eſt ſenſible au plaiſir pur qu'on trouve à bien faire; il vous importe peu de ſavoir que l'intérêt ou le bien de la ſociété demande que vous ſoyez vertueux; le créateur vous a heureuſement formé de façon que votre cœur n'eſt point acceſſible aux vices, & ce créateur ſe ſert de vous comme d'un organe,

comme d'un inſtrument, comme d'un miniſtre, pour rendre la vertu plus reſpectable & plus aimable au genre humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, & il faut avouer que c'eſt le plus grand préſent qui lui ait jamais été fait. Les temples que les Romains lui conſacrèrent ſous divers titres ſervoient à l'honorer; mais vous lui gagnez des diſciples, vous travaillez à lui former des ſujets, & à donner par votre vie un exemple de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la philoſophie de Newton & l'hiſtoire de Louis XIV, qui avec Céſarion me joindront le 15 de Janvier; la goutte, la fièvre & l'amour ont empêché mon petit ambaſſadeur de me joindre plutôt; il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieuſement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon ſentiment avec toute la franchiſe poſſible ſur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer; c'eſt la marque la plus manifeſte que je puiſſe vous donner de l'eſtime que j'ai pour vous. Si je vous expoſe mes doutes, ce n'eſt point par arrogance, ce n'eſt point non plus que j'aye une haute opinion

de mon habileté, mais c'eſt pour découvrir la vérité. Mes doutes ſont des interrogations, afin d'être plus foncièrement inſtruit, & pour éviter tous les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer dans une matière auſſi épineuſe que l'eſt celle de la métaphyſique. Ce ſont-là les les raiſons qui m'obligent à ne vous jamais déguiſer mes ſentimens: il ſeroit à ſouhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité; mais combien y-a-t-il d'hommes capables de l'écouter? Une malheureuſe préſomption, une pernicieuſe idée d'infaillibilité, une funeſte habitude de voir tout plier devant eux, les en éloigne: ils ne ſauroient ſouffrir que l'écho de leurs penſées, & ils pouſſent la tyrannie juſqu'à vouloir gouverner auſſi deſpotiquement ſur les penſées & ſur les opinions, que les Ruſſes peuvent gouverner une troupe ſervile d'eſclaves. Il n'y a que la ſeule vertu qui ſoit digne d'entendre la vérité: puiſque le monde aime l'erreur & qu'il veut ſe tromper, il faut l'abandonner à ſon mauvais deſtin; & c'eſt ſelon moi l'hommage le plus flatteur qu'on puiſſe rendre à quelqu'un que de lui découvrir ſans crainte le fond de ſes penſées; en un mot,

ofer contredire un auteur, c'eft rendre un hommage tacite à fa modération, à fa juftice & à fa raifon.

Vous me faites naître des efpérances charmantes; il ne vous fuffit pas de m'inftruire des matières les plus profondes, vous penfez encore à ma récréation; que ne vous devrai-je pas? Il eft fûr que le Ciel me devoit pour mon bonheur un homme de votre mérite; vous feul m'en valez des milliers. Vous aurez reçu à préfent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de Novembre pour Cirey. J'aime la poëfie à la paffion, mais j'ai trop d'obftacles à vaincre pour faire quelque chofe de paffable; je fuis étranger, je n'ai point l'imagination affez vive, & toutes les bonnes chofes ont été dites avant moi. A préfent il en eft de moi comme des vignes qui fe reffentent toujours du terroir où elles font plantées; il femble que celui de Rémusberg eft affez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la profe.

Vous voudrez bien affurer l'incomparable Émilie de toute mon eftime; elle a défarmé mon courroux par le morceau de votre méta-

phy-

physique que je viens de recevoir; j'avois regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection; la voilà à présent comme je désirois qu'elle fût. Si je ne trouve pas vos noms dans mes titres, je sens toutefois que vous êtes faits pour m'instruire & moi pour vous admirer. Il seroit superflu de vous répéter les assurances de mon estime; je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels je suis &c.

Ce 1 Janvier 1738.

Monsieur, j'espère que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du Czar Pierre & les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un Capitaine de mon régiment nommé Plœtz, qui est à Luneville, & qui apparemment n'aura pas pu vous les remettre plutôt, à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion. Je sais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes & curieuses. Votre

discrétion & votre prudence me raſſurent ſur tout ce que j'aurois à craindre. Si je vous ai averti de l'uſage que vous devez faire de ces mémoires ſur les Moſcovites, mon intention n'a été que de vous faire connoître la néceſſité où l'on eſt d'employer quelque ménagement en traitant des matières de cette délicateſſe. La plupart des princes ont une paſſion ſingulière pour les arbres généalogiques; c'eſt une eſpèce d'amour propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, & qui les intéreſſe à la réputation non ſeulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux: oſer leur dire qu'il y a parmi leurs prédéceſſeurs des hommes peu vertueux, & par conſéquent fort mépriſables, c'eſt leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais, & malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le ſanctuaire de leur hiſtoire & de divulguer l'opprobre de leur maiſon. Si cette délicateſſe s'étendoit à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourroit-on trouver des raiſons valables d'un zèle auſſi ardent: mais de prétendre que cinquante, ſoixante aïeux ayent tous été les plus honnêtes gens

du monde, c'eſt renfermer la vertu dans une ſeule famille, & faire une grande injure au genre humain. J'eus un jour l'étourderie de dire en préſence d'une perſonne, que Monſieur un tel avoit fait une action indigne d'un cavalier; il ſe trouva pour mon malheur que celui dont j'avois parlé ſi librement, étoit le couſin à la mode de Bretagne de l'autre, qui s'en formaliſa beaucoup. J'en demandai la raiſon, on m'en inſtruiſit, & je fus obligé de paſſer par un long détail généalogique, pour reconnoître en quoi conſiſtoit ma ſottiſe; il ne me reſtoit d'autre reſſource que de ſacrifier à la colére de celui que j'avois offenſé tous ceux de mes parens qui ne méritoient point de l'être. On m'en blâma fort; mais je me juſtifiai en diſant que tout homme d'honneur, tout honnête homme étoit mon parent, & que je n'en reconnoiſſois point d'autre. Si un particulier ſe ſent ſi griévement offenſé du mal qu'on peut dire de ſes parens, à quel emportement une ſouveraine ne ſe porteroit-elle pas, ſi elle apprenoit le mal qu'on a dit d'un parent qui eſt reſpectable pour elle & dont elle tient toute ſa grandeur?

Je me ſens très-peu capable de cenſurer vos ouvrages; vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter, & malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je comprends que je ne pourrai jamais vous rendre le ſervice que la ſervante de Molière lui rendoit, lorſqu'il lui liſoit ſes ouvrages. Je vous ai dit mon ſentiment ſur la tragédie de Mérope, qui, ſelon le peu de connoiſſance que j'ai du théâtre & des règles du dramatique, me paroît la pièce la plus régulière que vous ayez faite: je ſuis perſuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire; je vous prie de vouloir bien m'envoyer la correction des fautes de copiſte que je vous indique.

J'eſſayerai la voie de Trèves, ſelon que vous me le mandez, & j'eſpère que vous aurez ſoin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, & d'avertir le maître de poſte du ſoin qu'il doit prendre de cette correſpondance. Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ſeroit pas déſagréable de recevoir quelque pièce de muſique de ma façon; ayez donc la bonté de me mander combien de perſonnes vous avez pour l'exécuter,

afin que fachant leur nombre & en quoi confiftent leurs talens, je puiffe vous envoyer des pièces propres à leur ufage. Je vous enverrai la le Couvreur en cantate:

Que vois-je! quel objet! quoi! ces lèvres charmantes &c.

Mais je crains de réveiller en vous le fouvenir d'un bonheur qui n'eft plus; il faut au contraire détacher l'efprit des objets lugubres. Notre vie eft trop courte pour nous abandonner au chagrin; à peine avons-nous le temps de nous réjouir; auffi ne vous enverrai-je que de la mufique joyeufe.

L'indifcret Thiriot a trompeté dans les quatre parties du monde que j'avois adreffé une épître en vers à Madame de la Popelinière. Si ces vers avoient été paffables, ma vanité n'auroit pas manqué de vous en importuner au plus vîte; mais la vérité eft qu'ils ne valent rien; auffi me fuis-je bien repenti de leur avoir fait voir le jour. Je voudrois bien pouvoir vivre dans un climat tempéré; je voudrois bien mériter d'avoir des amis pareils à vous, d'être eftimé des gens de bien; je renoncerois volontiers à ce qui fait l'objet prin-

cipal de la cupidité & de l'ambition des hommes; mais je fens trop que fi je n'étois pas prince, je ferois peu de chofe. Votre mérite vous fuffit pour être eftimé, pour être envié, & pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries & des revenus pour attirer fur moi les regards des hommes. Ah! mon cher ami, que vous avez raifon d'être fatisfait de votre fort! Un grand prince étant fur le point de tomber entre les mains de fes ennemis, vit fes courtifans en pleurs qui fe défefpéroient autour de lui; il dit ce peu de paroles qui renferment un grand fens: *Je fens*, dit-il, *à vos larmes que je fuis encore Roi.*

Que ne vous dois-je pas de reconnoiffance pour toutes les peines que je vous caufe? Vous m'inftruifez fans ceffe, & vous ne vous laffez pas de m'inftruire. En vérité, Monfieur, je ferois bien ingrat, fi je ne fentois pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à préfent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner, & je vous prierai encore de ne vous point laffer de me corriger. J'ai penfé plus d'une fois d'où pouvoit venir que les François, fi

amateurs des nouveautés, reffufcitoient de nos jours le langage antique de Marot. Il eft certain que la langue françoife n'étoit pas à beaucoup près auffi polie qu'elle l'eft à préfent. Quel plaifir une oreille bien née peut-elle trouver à des fons rudes, comme le font ceux de ces vieux mots, *oncques, preux, la machine publique,.. les accoutremens?* On trouveroit étrange à Paris, fi quelqu'un y paroiffoit vêtu comme on l'étoit du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout auffi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler, & qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus fouffrir; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eft que cette langue eft peu entendue à préfent, que celle qu'on parle de nos jours eft beaucoup plus correcte & beaucoup meilleure, qu'elle eft fufceptible de toute la naïveté de celle de Marot, & qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'ofera jamais prétendre. Ce font là felon moi des effets du mauvais goût & de la bizarrerie du caprice; il faut avouer que l'efprit humain eft une étrange chofe. Me voilà fur le point de m'en retour-

ner chez moi pour me vouer à l'étude, & pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poësie & la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains; elle sèche trop l'esprit: nous autres Allemands ne l'avons que trop sec; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver & arroser sans cesse pour qu'il produise. Assurez la Marquise du Châtelet de toute mon estime, & dites à Émilie que je l'admire au possible. Pour vous, Monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous; je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant avec ces sentimens d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connoissent,

Monsieur,

Votre très-fidellement affectionné ami.

Ce 26 Janvier 1738.

Monsieur, on vient de me rendre votre lettre du 28 de Janvier, qui sert de réponse ou plutôt de réfutation à celle du 25 Décembre que

je vous avois écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, & peut-être inconfidérément, dans une difcuffion métaphyfique avec un adverfaire qui va me battre à plate couture; mais il n'eft plus temps de reculer lorsqu'on en a déjà tant fait. Je me fouviens à cette occafion d'avoir été préfent à une difpute où il s'agiffoit de la comparaifon de la mufique françoife avec la mufique italienne. Celui qui faifoit valoir la françoife fe mit à chanter miférablement une ariette italienne, en foutenant que c'étoit la plus abominable chofe du monde, ce dont on ne difconvenoit point; après quoi il pria quelqu'un qui chantoit très-bien en françois, & qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lully. Il eft certain que fi on avoit jugé de ces mufiques différentes fur ces échantillons, on n'auroit pu que condamner le goût italien, quoiqu'au fond je crois qu'on eût mal jugé. La métaphyfique ne feroit-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne étoit dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendoit pas grand' chofe? Quoi qu'il en foit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous donner gain de

caufe fans faire de réfiftance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverfaire intrépide, & qui fe fervira de toutes les défenfes qui lui reftent & de tout fon magafin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me fuis apperçu que la différence dans la manière d'argumenter nous éloignoit le plus dans les fyftèmes que nous foutenons. Vous argumentez *a pofteriori* & moi *a priori*; ainfi pour nous conduire avec plus d'ordre & pour éviter toute confufion dans les profondes ténèbres métaphyfiques qu'il nous faut débrouiller, je crois qu'il feroit bon de commencer par établir un principe certain; ce fera le pôle d'après lequel notre bouffole s'orientera; ce fera le centre où toutes les lignes de mon raifonnement iront aboutir. Je fonde tout ce que j'ai à vous dire fur la providence, fur la fageffe & la prefcience de Dieu. Ou Dieu eft fage, ou il ne l'eft pas. S'il eft fage, il ne doit rien laiffer au hafard, il doit fe propofer un but, une fin en tout ce qu'il fait, & de là fa prefcience, fa providence, & la doctrine du deftin irrévocable. Si Dieu eft fans fageffe, ce n'eft plus un Dieu, c'eft un

être ſans raiſon, un aveugle haſard, un aſſemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exiſter réellement. Il faut donc néceſſairement que la ſageſſe, la prévoyance & la preſcience ſoient des attributs de la Divinité; ce qui prouve ſuffiſamment que Dieu voit les effets dans leurs cauſes, & qu'en qualité d'être infiniment puiſſant, ſa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paſſant que ceci détruit les futurs contingens à l'égard de Dieu: car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard d'un être tout-ſcient, qui veut tout ce qu'il peut, & qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon que je réponde à préſent aux objections que vous venez de me faire. Je ſuivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable. La liberté de l'homme, telle que vous la définiſſez, ne ſauroit avoir ſelon mon principe une raiſon ſuffiſante; car comme cette liberté ne pourroit venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, & qu'ainſi c'eſt une choſe impoſſible. 1) *Dieu ne peut changer l'eſſence*

des choses; car comme il lui est impossible de donner quatre côtés à un triangle, en tant que triangle, & comme il lui est impossible de faire que le passé n'ait pas été, aussi peu pourroit-il changer sa propre essence. Or il est de son essence (comme Dieu sage, tout-puissant, & connoissant l'avenir) de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les siècles qui s'écouleront; il ne sauroit donner à l'homme la liberté d'agir d'une manière diamétralement opposée à ce qu'il a une fois voulu; d'où il résulte qu'on avance une contradiction lorsqu'on soutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme. 2) *L'homme pense*, *opère* des mouvemens & agit, j'en conviens; mais c'est d'une manière subordonnée aux lois immuables du destin. Tout avoit été prévu par la Divinité, tout avoit été réglé; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'apperçoit pas qu'en semblant agir indépendamment, toutes ses actions tendent à remplir les décrets de la providence.

On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds, dans ces lieux prisonnière;

Sous un joug inconnu, que rien ne peut
brifer,
Dieu fait l'affujettir fans la tyrannifer.

Henr.

3) *Je vous avoue que j'ai été ébloui* par le début de votre troifième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, fortant de mon propre fyftème, m'a furpris; mais il faut examiner fi ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire. Ce n'eft point l'être infiniment fage, infiniment conféquent qui en impofe à fes créatures par une liberté feinte qu'il femble leur avoir donnée; il ne leur dit point, vous êtes libres, vous pouvez agir felon votre volonté &c. mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les refforts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du miniftère des paffions, qui eft une voie entièrement ouverte à notre fujétion; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'eft l'idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, & dont la repréfentation fert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberoit point, s'il ne fe figuroit un état heureux dans la poffeffion

du bien qu'il veut ravir. Un avare n'amafferoit pas tréfors fur tréfors, s'il ne fe repréfentoit un bonheur idéal dans l'entaffement de toutes ces richeffes. Un foldat n'expoferoit pas fa vie, s'il ne trouvoit fa félicité dans l'idée de la gloire & de la réputation qu'il peut acquérir: d'autres dans l'avancement, d'autres dans les récompenfes qu'ils attendent. En un mot, tous les hommes ne fe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage & de leur bien-être. 4) *Je crois d'ailleurs que j'ai fuffifamment* dévelopé la contradiction qui fe trouve dans le fyftème du franc-arbitre, tant pour rapport aux perfections de Dieu que relativement à ce que l'expérience journaliére nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée d'avantage qui nous frappe, & de ce qu'on appelle motifs raifonnables, qui font felon moi les cordes & les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers; ce font là ces refforts cachés dont il plaît à Dieu de fe fervir pour affujettir nos actions à fa volonté fupréme. Les tempéramens des hommes & les caufes occafionnelles, (toutes également

asservies à la volonté divine,) donnent ensuite lieu aux modifications de leur volonté, & causent la différence si notable que nous voyons dans les actions des humains. 5) *Il me semble que* les révolutions des corps célestes, & l'ordre auquel tous ces mondes sont assujettis, pourroient me fournir encore un argument bien fort pour soutenir la nécessité absolue. Pour peu que l'on ait connoissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours; on connoît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois immuables de la nature. Si des corps de cette nature, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes & permanentes, comment Mrs Clarcke & Newton viendront-ils me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je, ce malheureux reptile, qui rampe sur la surface de ce monde, qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura seule le droit d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucune loi, & en dépit de son créateur de se déterminer sans raison dans ses actions; car

qui soutient la liberté entière des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, & qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente. Il ne faut que vous connoître pour en être convaincu. 6) *Ayant déjà répondu* à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que Dieu ne pouvant changer l'essence des choses, ne sauroit par conséquent se priver de ses attributs. 7) *Après avoir prouvé* qu'il est contradictoire que Dieu puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il seroit superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des Wolf & des Leibnitz, aux Clarcke & aux Newton, qu'un Dieu qui dans le gouvernement du monde entre dans les plus petits détails, dirige tous les actions des hommes, en même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes qu'il maintient, me paroît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles & des grands d'Espagne adonnés à l'oisiveté, ne s'occupe de rien. Et de plus, que deviendra l'immensité de Dieu, si pour le soulager nous lui ôtons les soins des petites

petites choſes? Je le répète, le ſyſtème de Wolf explique les motifs des actions des hommes conformément aux attributs de Dieu, & à l'autorité de l'expérience. 8) *Quant aux emportemens* & aux paſſions violentes des hommes, ce ſont des reſſorts qui nous frappent, puiſqu'ils tombent viſiblement ſous nos ſens; les autres n'en exiſtent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'eſprit & plus de méditation pour être découverts. 9) *Les déſirs & la volonté* ſont deux choſes qu'il ne ſaut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté ſur les déſirs ne prouve rien en faveur de la liberté; au contraire, ce triomphe ne prouve autre choſe ſinon qu'une idée de gloire qu'on ſe repréſente en ſupprimant ſes déſirs, une idée d'orgueil, quelquefois auſſi de prudence, nous déterminent à vaincre les déſirs; ce qui eſt équivalent à ce que j'ai établi plus haut. 10) *Puiſque ſans Dieu* le monde ne pourroit pas avoir été créé, comme vous en convenez, & puiſque je vous ai prouvé que l'homme n'eſt pas libre, il s'enſuit que puiſqu'il y a un Dieu, il y a une néceſſité abſolue, & puiſqu'il y a une néceſſité abſolue,

l'homme doit par conſéquent y être aſſujetti & ne ſauroit avoir de liberté. 11) *Lorsqu'on parle des hommes*, toutes les comparaiſons priſes des hommes peuvent cadrer; mais dès qu'on parle de Dieu, il me paroît que toutes ces comparaiſons deviennent fauſſes, puisqu'en cela nous lui attribuons des idées humaines, nous le faiſons agir comme un homme, & nous lui faiſons jouer un rôle qui eſt entièrement oppoſé à ſa majeſté.

Réfuterai-je encore le ſyſtème des ſociniens, après avoir ſuffiſamment établi le mien? Dès qu'il eſt démontré que Dieu ne ſauroit rien faire de contradictoire à ſon eſſence, on en peut tirer la conſéquence, que tout raiſonnement qu'on peut faire pour prouver la liberté de l'homme, ſera toujours également faux. Le ſyſtème de Wolf eſt fondé ſur des attributs que l'on a démontrés en Dieu; le ſyſtème contraire n'a d'autre baſe que des ſuppoſitions; & comme il eſt ſûr que la première de ces ſuppoſitions eſt évidemment fauſſe, vous comprenez bien que toutes les autres s'écroulent d'elles-mêmes. Pour ne rien laiſſer en arrière, je dois vous faire remarquer quelque

inconféquence que je trouve dans le plaifir que Dieu prend à voir agir des créatures libres. On ne s'apperçoit pas qu'on juge de toutes chofes par un certain retour qu'on fait fur foi-même; parce que, par exemple, un homme prend plaifir à voir une république laborieufe de fourmis pourvoir avec une efpèce de fageffe à fa fubfiftance, on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaifir aux actions des hommes. On ne s'apperçoit pas, en raifonnant de la forte, que le plaifir eft une paffion humaine, & que comme Dieu n'eft pas un homme, qu'il eft parfaitement heureux en lui-même, il n'eft fufceptible ni de joie, ni de trifteffe, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les paffions qui troublent la tranquillité des humains. On foutient, il eft vrai, que Dieu voit le paffé, le préfent & l'avenir, que le temps ne le vieillit point, & que le moment d'à préfent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à fon être, & ne font en comparaifon de fa durée (qui n'a ni commencement ni fin) qu'un inftant & moins encore qu'un clin d'œil. Je vous avoue que le Dieu de Mr Clarcke m'a bien fait rire; c'eft un Dieu affurément qui

fréquente les caffés & qui eſt à politiquer avec quelques miſérables nouvelliſtes ſur les conjonctures préſentes de l'Europe: il doit bien être embarraſſé à préſent pour deviner ce qui ſe fera la campagne prochaine en Hongrie, & attendre avec grande impatience l'arrivée de ces événemens, pour ſavoir s'il s'eſt trompé dans ſes conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celle que je viens de faire, c'eſt que ni le franc-arbitre, ni la fatalité abſolue ne diſculpent la Divinité de la participation au crime; car que Dieu nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pouſſe immédiatement au crime, cela revient à peu près au même: il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal; vous ne pouvez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embraſſer l'opinion des manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laiſſe pas que d'être hériſſé de difficultés. Puis donc que ſelon nos ſyſtèmes Dieu eſt également père des crimes ainſi que des vertus, puiſque Mrs Clarcke, Locke & Newton ne me préſentent rien qui concilie la ſainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois

obligé de conſerver mon ſyſtème. Il eſt plus lié, plus ſuivi; & après tout je trouve une eſpèce de conſolation dans cette fatalité abſolue, dans cette néceſſité qui dirige tout, qui conduit nos actions & qui fixe les deſtinées. Vous me direz que c'eſt une maigre conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre miſère & de l'immutabilité de notre ſort. J'en conviens; mais il faut bien ſe contenter de cette conſolation, faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, & qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en viens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paroît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur des matières abſtraites; Dieu les a inſtruits autant qu'il leur eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans le monde, mais non pas autant qu'il faudroit pour contenter leur curioſité. C'eſt que l'homme eſt fait pour agir & non pas pour contempler. Prenez-moi, Monſieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que vôtre perſonne eſt l'ar-

gument le plus fort qu'on puiſſe me préſenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuſe de la perfection des hommes en vous conſidérant, & d'autant plus ſuis-je perſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu, ou quelque choſe de divin, qui puiſſe raſſembler dans une même perſonne toutes les perfections que vous poſſédez: ce ne ſont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent; vous agiſſez ſelon un principe, ſelon la plus ſublime raiſon; donc vous agiſſez ſelon une néceſſité. Ce ſyſtème, bien loin d'être contraire à l'humanité & aux vertus, y eſt même fort favorable, puiſque trouvant notre intérêt, notre bonheur & notre ſatisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous eſt une néceſſité de nous porter toujours à tout ce qui eſt vertueux; & comme je ne ſaurois être ingrat ſans devenir inſupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos & l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnoiſſance. J'avoue que les hommes ne ſuivent pas toujours la vertu, & cela ne vient que de ce qu'ils ne ſe font pas tous la même idée du bonheur; que des cauſes étrangères ou que les paſſions leur donnent lieu de ſe conduire d'une manière

différente, & felon ce qu'ils croient être de leur intérêt dans ces momens où le tumulte des paſſions fait ſurſeoir les mûres délibérations de la raiſon.

Vous voyez, Monſieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions méthaphyſiques ne renverſent aucunement les principes de la bonne morale, d'autant plus que la raiſon la plus épurée nous fait trouver les ſeuls véritables intérêts de notre conſervation dans la ſaine morale. Au reſte j'agis avec mon ſyſtème comme les bons enfans envers leur père; ils connoiſſent ſes défauts & les cachent. Je vous préſente un tableau du bon côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers. On peut diſputer des ſiècles entiers ſur ces ſortes de matières, & après les avoir pour ainſi dire épuiſées, on en revient au point d'où l'on étoit parti: dans peu nous en ferons à l'âne de Buridan.

Je ne ſaurois aſſez vous dire, Monſieur, jusqu'à quel point je ſuis charmé de votre franchiſe; votre ſincérité ne mérite pas un petit éloge. C'eſt par là que vous me perſuadez que vous êtes de mes amis, que votre eſprit aime la vérité, & que vous ne me la déguiſez jamais.

Soyez persuadé, Monsieur, que votre amitié & votre approbation sont plus flatteuses pour moi que celles de la moitié du genre humain; je me dis avec Cicéron:

Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Si j'approchois de la divine Émilie, je lui dirois: vous êtes la bénite d'entre les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde; & j'oserois encore lui dire: Émilie a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie. En vérité, Monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs semblables. Il sera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé des épîtres que vous m'avez envoyées comme d'un thème philosophique; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus par les mains des Grâces. Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du théâtre; vous en faites autant à présent aux épîtres de Despréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est là cette monarchie que Nabuchodo-

nofor vit en rêve & qui engloutit toutes celles qui l'avoient précédée. Je finis en vous priant de ne pas laiffer long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer; j'attends avec la dernière impatience, & avec cette avidité que vos ouvrages infpirent à leur lecteur. La philofophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon eftime; mon cœur m'engage à le croire, & la reconnoiffance m'y oblige; jugez donc de tous les fentimens avec lesquels je fuis &c.

ce 20 Février 1738.

Monfieur, j'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque forte d'inquiétude fur votre fanté. Thiriot me marque qu'elle n'eft pas bonne; ce que vous me confirmez encore. Il femble que la nature, qui vous a partagé d'une manière fi avantageufe du côté de l'efprit, a été plus avare pour ce qui regarde votre fanté, comme fi elle avoit regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puiffent vous faire préfumer que vous

êtes mortel; vos ouvrages doivent vous perſuader du contraire. Les grands hommes de l'antiquité ne craignoient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands ſuccès: votre fièvre pourroit être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contre-poids de votre Mérope. Pourrois-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce? Vous qui en êtes le père, vous l'avez jugée en Brutus; pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui que m'inſpire l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſans y appercevoir de défauts. Il en eſt de vos ouvrages comme du ſoleil; il faut avoir le regard bien perçant pour y découvrir des taches. Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites eſpérer; ſans quoi les ratures & les corrections rendroient mon original embrouillé, & difficile à déchiffrer. Deſpréaux & tous les poëtes n'atteignoient à la perfection qu'en corrigeant: il eſt fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils ayent, ne puiſſent produire quelque choſe de bon tout d'un coup;

ils n'y arrivent que par degré; il faut ſans ceſſe effacer, châtier, émonder, & chaque pas qu'on avance eſt un pas de correction. Virgile, ce prince de la poëſie, étoit encore occupé de la correction de ſon Énéide, lorsque la mort le ſurprit. Il vouloit ſans doute que ſon ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avoit dans l'eſprit, & qui étoit ſemblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait. Le Maximien de la Chauſſée n'eſt point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'École des amis, qui eſt de ce même auteur; le titre en eſt excellent, & les vers ordinaires, foibles, monotones & ennuyeux. Peut-être y a-t-il de la témérité à moi étranger & presque barbare, de juger des pièces du théâtre françois; cependant ce qui eſt ſec ou rampant dégoûte bientôt. Nous choiſiſſons ce qu'il y a de meilleur pour le repréſenter ici. Ma mémoire eſt ſi mauvaiſe, que je fais avec beaucoup de diſcernement le triage des choſes qui doivent la remplir: c'eſt comme un petit jardin où l'on ne ſème pas indifféremment toutes ſortes de ſemences, & qu'on n'orne que des fleurs les plus rares & les plus exquiſes. Vous verrez, par les pièces que

je vous envoie, les fruits de ma retraite & de vos inſtructions; je vous prie de redoubler de ſincérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loiſir, j'ai de la patience, & avec cela rien de mieux à faire que de changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés. On travaille actuellement à la vie de la Czarine & du Czarowitz; j'eſpère de vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramaſſer ſur ce ſujet. Vous trouverez dans ces anecdotes, des barbaries & des cruautés ſemblables à celles qu'on lit dans l'hiſtoire des premiers Céſars. La Ruſſie étoit un pays où les ſciences & les arts n'avoient point pénétré; le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité & de vertu: il avoit été élevé dans la plus craſſe ignorance, il n'agiſſoit que ſelon l'impulſion de ſes paſſions déréglées. Tant il eſt vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, & qu'ils ne ſont bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modérer la fougue de leur tempérament. J'ai connu le grand Maréchal de la cour, Printz, qui vivoit encore en 1724; ſous le règne du feu Roi il avoit été Ambaſſadeur chez le Czar; il m'a raconté que

lorsqu'il arriva à Pétersbourg, & qu'il demanda à présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui étoit encore sur le chantier: peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où étoit le Czar. On le lui montra qui accommodoit les cordages au haut du tillac. Lorsque le Czar eut apperçu Mr de Printz, il l'invita à venir à lui par le moyen d'une échelle de corde; & comme il s'en excusoit sur sa maladresse, le Czar descendit comme un matelot, & vint le joindre. La commission dont Mr de Printz étoit chargé lui ayant été très-agréable, ce prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction; pour cet effet il fit préparer un festin somptueux, auquel Mr de Printz fut invité. On y but à la façon des Russes de l'eau de vie, & on en but brutalement. Le Czar, qui vouloit donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de Strélitz qui étoient détenus dans les prisons de Pétersbourg, & à chaque grand verre qu'on vidoit, ce monstre affreux abattoit la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de considération particulière à Mr de Printz, lui procurer, suivant sa façon de parler,

le plaiſir d'exercer ſon adreſſe ſur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une pareille propoſition dut faire ſur un homme qui avoit des ſentimens, & le cœur bien placé. Mr de Printz, qui ne le cédoit pas en ſentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui en tout autre endroit auroit été regardée comme injurieuſe au caractère dont il étoit revêtu, & qui n'étoit qu'une ſimple civilité dans ce pays barbare. Le Czar penſa ſe fâcher de ce refus, & il ne put s'empêcher de lui donner quelques marques de ſon indignation, ce dont cependant il lui fit le lendemain réparation. Ce n'eſt point une hiſtoire faite à plaiſir; elle eſt ſi vraie, qu'elle ſe trouve dans les relations de Mr de Printz, que l'on conſerve dans les archives. J'ai même parlé à pluſieurs perſonnes qui ont été à Pétersbourg dans ce temps-là, leſquelles m'ont atteſté ce fait: ce n'eſt point un conte ſu de deux ou de trois perſonnes, c'eſt un fait notoire. De ces horribles cruautés paſſons à un ſujet plus gai, plus riant, plus agréable; ce ſera la petite pièce qui ſuivra cette tragédie.

Il s'agit de la Muſe de Greſſet, qui à préſent eſt une des premières du Parnaſſe françois. Cet aimable

aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité, ses épithètes sont justes & nouvelles; avec cela il a des tours qui lui sont propres; on aime ses ouvrages malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné sans contredit, & sa paresse dont il fait tant l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation. Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment; elle est pleine de feu & de morceaux achevés; vous aurez remarqué que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poëte que ceux de douze. Malgré le succès des petites pièces de Gresset, je ne crois pas qu'il réussisse jamais pour le théâtre ou pour l'épopée: il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine; il faut de la force, il faut de la vigueur, & un esprit vif & mûr pour y réussir.

On copie, selon que vous le souhaitez, la cantate de la le Couvreur; je l'enverrai échouer à Cirey. Des oreilles françoises, accoutumées à des vaudevilles & à des antiennes, ne feront guères favorables aux airs méthodiques & expressifs des Italiens. Il faudroit des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où

elle doit être jouée; fans quoi elle vous paroîtra toute auſſi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur fuiffe ou autrichien.

Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez envoyé il a quelque temps les deux premières épîtres morales, des quatre que vous avez compofées. Céfarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé, dont je vous remercie mille fois. Je fuis partagé entre l'amitié, la curiofité & la joie. Ce n'eft pas une petite fatisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey, que dis-je... à un autre moi-même, qui m'y transporte, pour ainfi dire; je lui fais mille queftions à la fois, & l'interrompant autant de fois, je l'empêche même de me fatisfaire. Il nous faudra quelques jours avant d'être bien en état de nous queftionner. Je m'amufe fort mal à propos à vous parler de l'amitié, à vous qui la connoiffez fi bien & qui en avez fi bien décrit les effets. Je ne vous dis encore rien de vos ouvrages; il me les faut lire à tête repofée pour vous en dire mon fentiment; non que je m'ingère à les apprécier, ce feroit faire tort à ma modeftie. Je vous expoferai mes doutes, &

vous confondrez mon ignorance. Mes ſalutations à la ſublime Émilie, & mes encens pour le divin Voltaire.

Ce 17 Mars 1738.

Mon cher ami, c'eſt la marque d'un génie bien ſupérieur que de recevoir comme vous le faites les doutes que je vous propoſe ſur vos ouvrages. Voilà Machiavel rayé de la liſte des grands hommes, & votre plume regrette de s'être ſouillée de ſon nom. L'Abbé Dubos, dans ſon parallèle de la poëſie & de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits depuis le renouvellement des ſciences: il s'eſt trompé aſſurément, & je voudrois que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie inſtamment de vouloir continuer l'hiſtoire du ſiècle de Louis le grand; j'amais l'Europe n'a vu de pareille hiſtoire, & j'oſe vous aſſurer qu'on n'a pas même l'idée

d'un ouvrage auſſi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raiſons qui me paroiſſent plus preſſantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage. Cette phyſique expérimentale me fait trembler; je crains le vif-argent, je crains le laboratoire, & tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuiſible à la ſanté: je ne ſaurois me perſuader que vous ayez la moindre amitié pour moi, ſi vous ne voulez vous ménager. En vérité, Madame la Marquiſe devroit y avoir l'œil; ſi j'étois à ſa place, je vous donnerois des occupations ſi agréables, qu'elles vous feroient oublier toutes vos expériences. Vous ſupportez vos douleurs en véritable philoſophe. Si nous voulions ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à ſouffrir au monde, nous trouverions toujours que nous ne ſommes pas tant malheureux. Une grande partie de nos maux ne conſiſte que dans la trop grande fertilité de notre imagination, mêlée avec un peu de rate.

Je ſuis ſi bien au bout de ma métaphyſique, qu'il me feroit impoſſible de vous en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner

les resforts cachés de la nature; ne se pourroit-il pas que les philosophes se trompassent tous? Je connois autant de systèmes différens qu'il y a de philosophes: tous ces systèmes ont un degré de probabilité; cependant ils se contredisent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes sur le principe que le soleil tournoit autour d'une grande montagne de leur pays, & ils ont calculé juste. Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine & la profondeur de nos vastes connoissances. Nous ne savons que peu de choses réellement; mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser. La métaphysique me paroissoit autrefois un pays propre à faire de grandes découvertes; à présent elle ne me présente qu'une mer fameuse en naufrages.

Jeune j'aimois Ovide, à présent c'est
Horace.

Boil.

La métaphysique est comme un charlatan; elle promet beaucoup, & l'expérience seule nous fait connoître qu'elle ne tient rien. Après tout ce qu'on observe, soit en étudiant les

ſciences, ou l'eſprit des hommes, on devient naturellement enclin au ſcepticiſme, & *vouloir beaucoup connoitre eſt ſouvent apprendre à douter.*

La philoſophie de Newton, à ce que je vois, m'eſt parvenue plutôt qu'à ſon auteur. Le titre m'en a paru aſſez ſingulier, & il paroît bien que ce livre le tient de la libéralité du libraire. Un habile algébriſte de Berlin m'a parlé de quelques légeres fautes de calcul; mais d'ailleurs les connoiſſeurs en ont paru charmé. Quant à moi, qui juges ſans beaucoup de connoiſſance de ces ſortes de matières, j'aurai un jour quelques éclairciſſemens à vous demander ſur ce vide qui me paroît fort merveilleux & incompréhenſible, & ſur le flux & le reflux de la mer cauſé par l'attraction, encore ſur la raiſon des couleurs &c. Je vous demanderai ce que Pierrot ou Lucas vous demanderoient, ſi vous les inſtruiſiez ſur de pareils ſujets, & il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre. Je ne diſconviens point d'avoir apperçu quelques vérités frappantes dans Newton; mais n'y auroit-il point de principes trop étendus, en un mot du filigrane

mêlé avec des colonnes de l'ordre toſcan? Dès que je ſerai de retour de mon voyage, je vous expoſerai tous mes doutes. Souvenez - vous que

Vers la vérité le doute les conduit.

A propos de doute: je viens de lire les trois derniers actes de Mérope. La haine aſſociée à la plus noire envie ne pourront à préſent rien trouver à redire à cette admirable pièce. Ce n'eſt point parce que vous avez eu égard à ma critique, ce n'eſt point que l'amitié m'aveugle; mais c'eſt la vérité, mais c'eſt parce que la Mérope eſt ſans reproche; toutes les règles de la vraiſemblance y ſont obſervées, tous les événemens y ſont bien amenés. Le caractère d'une mère tendre que la tendreſſe trahit, vaut tous les originaux van Dick; Polyphonte conſerve à préſent l'unité de ſon caractère, & tout ce qu'il dit répond à ce caractère de tyran ſoupçonneux; Narbas a dans ſes conſeils toute la timidité ordinaire des vieillards, il reſte naturellement ſur le théâtre; Euryclès parle comme parleroit Voltaire, s'il étoit dans ſa place; il a le cœur trop noble pour commettre une baſſeſſe, il a du courage pour ven-

ger les manes de son père, il est modeste après ses succès & reconnoissant envers ses bienfaiteurs. Seroit-il permis à un Allemand, à un ultramontain de faire une petite remarque grammaticale sur les deux derniers vers de la pièce? *O tempora, o mores!* Un Béotien veut accuser Démosthène d'un solécisme! Il s'agit de ces deux vers:

> Allons monter au trône, en y plaçant ma mère,
> Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Cet *& vous, mon cher Narbas,* est-ce à dire qu'on placera Narbas sur le trône en y plaçant ma mère *& vous?* ou est-ce à dire, Narbas, vous me servirez toujours de père? Ne pourriez-vous pas mettre?

> Allons monter au trône, & plaçons-y ma mère;
> Pour vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Voilà qui est bien impertinent, je mériterois d'être chassé à coups de fouet du Parnasse françois: il n'y a que l'intérêt de mon ami qui me fasse commettre des incongruités

pareilles. Je vous prie, reprenez-moi, & mettez-moi dans mon tort. Vous aurez trouvé que ce *plaçons-y* n'eſt pas aſſez harmonieux ; je l'avoue, mais il eſt plus intelligible.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu deſſein de la faire imprimer ; j'eſpère qu'elle ne ſortira point de vos mains, vous en comprendrez vous-même les conſéquences. Je vous prie de m'en dire votre ſentiment en gros, ſans entrer dans aucun détail des faits ; il y manque un mémoire que j'aurai dans peu, & que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les mémoires de l'académie que je fais venir, feront ma tâche pour cet été, & pour l'automne ; je vous ſuis, quoique de loin, dans mes occupations, comme une tortue qui rampe ſur la piſte d'un cerf.

Le jeune homme, auteur de l'allégorie, charmé de votre approbation, ſent échauffer ſa veine ; elle a déjà produit quelque échantillon nouveau, comme vous le pourrez voir : il n'y a que le nom de Voltaire qui nous faſſe compoſer tous tant que nous ſommes ; ce n'eſt point notre colère qui nous vaut un Apollon, c'eſt vous qui nous le valez. La Mérope du

Chevalier Maffei eſt en chemin; elle doit arriver dans peu. Le paquet dont on vous a aviſé & que le ſubſtitut de Tronchin ne vous a point envoyé, contient quelques bagatelles pour la Marquiſe. C'eſt un meuble pour ſon boudoir: je vous prie de l'aſſurer de l'eſtime que m'inſpirent tous ceux qui ſavent vous aimer. Céſarion me paroît un peu touché de la Marquiſe; il me dit: quand elle parloit, j'étois amoureux de ſon eſprit, & lorsqu'elle ne parloit pas, je l'étois de ſon corps. Heureux ſont les yeux qui l'ont vùe & les oreilles qui l'ont entendue! Plus heureux ceux qui connoiſſent Voltaire & qui le poſſèdent tous les jours! Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis impatient de vous voir. Je me laſſe horriblement de ne vous connoître que par les yeux de la foi; je voudrois bien que ceux de la chair euſſent auſſi leur tour. Si jamais on vous enlève, comptez que ce ſera moi qui ferai le rôle de Pâris. Soyez perſuadé de tous les ſentimens avec lesquels je ſuis

Votre très-fidelle ami.

le 18 Juin 1738.



